3 1761 06234818 0

8291

I

LA MUSE FRANÇAISE

1823-1824

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

19863

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LA MUSE FRANÇAISE

1823-1824

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME II

122094
2/V-/12

PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(Anct rue Cujas)
ÉDOUARD CORNÉLY ET Cie, ÉDITEURS
101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1909

PQ
1137
M78
t.2

AVERTISSEMENT

Avec ce tome II s'achève la publication de la *Muse française*, brusquement interrompue en juin 1824. A signaler dans les six dernières livraisons :

D'Alfred de Vigny : deux morceaux en vers (*Fragmens d'un poëme de Suzanne, — Sur la mort de lord Byron*) et deux articles en prose (*Œuvres posthumes du Baron de Sorsum, — Amour. A Elle*). — Seul, le premier fragment du poème de *Suzanne* a été réimprimé par Vigny.

De Victor Hugo : *la Bande noire* (édition originale), un article sur *Eloa*, étrangement transformé plus tard, et un article *Sur Georges Gordon, lord Byron*.

D'A. Guiraud : une élégie, *l'Aumône*, dont V. Hugo s'est souvenu.

Plusieurs morceaux intéressent l'histoire des idées et des polémiques romantiques : le manifeste d'A. Guiraud (*Nos Doctrines*); les articles d'A. Soumet (sur les *Nouvelles Odes*), de Ch. Nodier (*De quelques logomachies classiques*), d'E. Deschamps (*La Guerre en temps de paix*, première ébauche de la préface des *Etudes françaises*), de Saint-Valry (*Esquisses morales*).

SEPTIÈME LIVRAISON

(Janvier 1824.)

LA

MUSE FRANÇAISE

NOS DOCTRINES

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.

Certes, nos adversaires les plus obstinés ne récuseront pas le classique interprète que la *Muse française* choisit pour ses doctrines; nous n'avons pas oublié que ce Despréaux qu'invoquent aujourd'hui, avec si peu de rancune, tant de Cotins et de Pradons, vengea le Cid, de Scudéry et des censures académiques, protégea hautement Britannicus dédaigné, et devina, avant la postérité, toute la sublimité d'Athalie. Son goût pur et éprouvé, que blessait toute affectation, a été souvent dénaturé depuis par ceux qui s'en prétendaient les légataires les plus directs; pour nous, certains comme nous le sommes, que ce régulateur suprême des Lettres françaises, qui frappait de ridicule *les Catons galans et les Brutus damerets*, eût condamné toutes les faussetés philosophiques du XVIII^e^ siècle, toutes les faussetés prétentieuses du nôtre, nous aimons à proclamer hautement après lui, qu'il

n'y a de beau et bon en littérature, et surtout en poésie, que ce qui est vrai ; et si dans la recherche que nous faisons de cette vérité âme des lettres, nous nous égarons quelquefois, on doit dès ce moment demeurer convaincu que c'est avec bonne foi, et par erreur, plutôt que par système, et que la faute en est peut-être à ceux qui, en la défigurant tous les jours, la rendent si difficile à reconnaître.

Mais il est deux sortes de vérités littéraires : l'une, ***absolue***, qui s'applique à toutes les compositions dans lesquelles l'auteur ne figure que comme narrateur ou interprète, telles que l'épopée et le drame; l'autre, ***relative***, qui se fait distinguer dans les productions où l'auteur entre en scène lui-même, et nous révèle ses impressions et tous les mystères de sa propre nature. La première se nourrit de souvenirs que féconde l'inspiration, et elle impose à tous les écrivains des conditions fixes et égales. Il n'y a pas moyen en effet de peindre Achille, les Horaces et Joad, autrement que ne l'ont fait Homère, Corneille et Racine : ici, l'auteur doit nécessairement s'oublier lui-même avec tout son siècle; car il ne s'agit plus de ce qui est, mais de ce qui a été. Toute la beauté du tableau est dans sa fidélité, et son mérite est entier lorsque les traits qui le composent portent un caractère propre, non-seulement aux temps, mais aux personnes. Achille et le vieux Priam qui l'implore, Clorinde et Tancrède qui lui donne la vie du ciel, Evandre et Latinus accueillant le malheur d'Enée, Porcie allant réclamer l'hymen du vieux Caton, Œdipe se faisant expliquer de tous côtés son inexplicable destin, la ferveur de Polyeucte dépassant le zèle de Néarque, Néron impatient des bienfaits de sa

mère et de sa propre vertu, le chevalier de Syracuse rentrant inconnu et proscrit dans sa patrie qu'il aime et qu'il a sauvée, sont peints avec des couleurs qui leur appartiennent entièrement, et qu'on ne pourrait employer à d'autres personnages, sans les rendre méconnaissables. Mais les amours de Henri IV et de Gabrielle, mais les déclarations gracieuses d'Hippolyte, les politesses réciproques de Cléopâtre et de César, les galanteries des fils de Brutus, la double intrigue des enfans d'Agamemnon dans Electre, ne portent aucune date ni aucune physionomie; et l'on pourrait, sans qu'il y parût, faire pour tous ces personnages, comme Métastase qui, dans son Caton d'Utique, change en je ne sais plus quel nom moderne, le grand nom de Cornélie, *pour la commodité du musicien.*

Et si nous descendons des grands maîtres que nous venons de citer, à ces écrivains médiocres qui ne font que des faux pas sur les traces le plus largement marquées, nous trouverons un déplorable système, au lieu de la rare exception que nous avons signalée. Aussi les étrangers sont-ils assez fondés en reprochant à notre littérature de manquer le plus souvent de vérité. Ce n'est pas que ce reproche, tout juste qu'il est, ne soit en quelque sorte excusable; et sans rechercher ici tout ce que nous pourrions alléguer en faveur de nos écrivains, nous ferons remarquer seulement que le présent compte double en France, et que la société y exerce un empire absolu sur tous les esprits : or, la société est sans cesse occupée de ses intérêts du moment, et c'est dans le cercle de ces intérêts seulement qu'elle veut être agitée; le moment, parmi nous, doit avoir sa place partout; il n'est point

de vieille date dont il ne s'accommode, et il domine bientôt dans toutes les choses où on le laisse pénétrer. Il faut une grande force d'âme pour se résoudre à attendre des suffrages, quand il y en a là de tout prêts qui vous attendent; aussi est-ce à ceux-là qu'on s'adresse le plus souvent, et c'est ainsi que s'expliquent les condescendances galantes du grand Corneille et les condescendances philosophiques de Voltaire. Ce n'est pas eux qu'il faut en accuser; mais la société d'alors, qui ne distribuait ses admirations qu'au prix de tels sacrifices.

Cependant sous le rapport de cette *vérité absolue*, si nécessaire surtout dans les grandes compositions historiques, la littérature française peut lutter avec avantage avec les littératures étrangères; elle l'emporte même sur elles dans tous les sujets antiques; mais elle est forcée de reconnaître que les autres sont plus fidèles dans la peinture qu'elles ont faite des sujets pris au moyen âge. Ainsi, Shakespeare, qui est toujours Anglais, quoi qu'on en dise, même dans Coriolan, trace avec une vérité remarquable les portraits de Richard, de Macbeth, de Hamlet, et de tous les personnages enfin qu'il a pu saisir autour de lui, et dans une histoire et des mœurs presque contemporaines.

Les littératures étrangères nous ont aussi devancés dans toutes ces compositions où se fait remarquer cette *vérité relative* que j'ai définie plus haut, et qui n'a été connue que fort tard en France. Les productions de ce genre sont toutes d'inspiration, et les choses acquises y ont peu de place. Quelques chapitres des Confessions de saint Augustin, des fragmens de saint François de Sales, et de quelques

mystiques, ont été, à diverses époques, des révélations de cette littérature moderne qui se développe avec éclat depuis quelque temps, mais dont le bon goût condamne avec juste raison les écarts. Avant Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, je ne sais aucun écrivain français qui soit entré avec nous en confidence d'ami. Depuis, les ouvrages de ce genre ont obtenu un succès qui a été le plus souvent justifié par le grand talent de leurs auteurs; et le charme qu'on trouve à leur lecture, tient peut-être à cette *vérité relative* qui leur imprime un caractère d'originalité et de nouveauté. En effet Childe Harold et Réné n'ont aucun trait de ressemblance; la même variété de tons existe entre le livre des Passions et les Etudes de la Nature. Mais ici se présente une réflexion naturelle que je crois bien juste : c'est que ces ouvrages, tout admirables qu'ils sont, doivent être laissés à part, comme portant une physionomie qui leur est propre, et ne peuvent servir de modèle à aucune imitation. On n'est vrai, dans ce genre, que d'après soi-même; si on n'est *soi*, on n'est plus rien que fausseté et affectation; et de là tant de révélations ridicules et trompeuses d'une nature qu'on s'est faite d'après celle d'autrui, et qui ne porte l'empreinte d'aucun type. Prenons donc ces compositions modernes chacune à part, et n'en faisons ni un *genre*, ni une *école*; car tout est particulier en elles, dans leur forme comme dans leur mérite. N'allons pas surtout leur chercher des modèles chez les anciens; elles n'en ont point, comme elles ne sont point destinées à en servir elles-mêmes. Les longs malheurs des peuples de l'Occident tant de fois saccagés par toutes sortes de vainqueurs, la religion nouvelle du Christ, qui

transportait dans l'âme une partie du culte que les anciens rendaient à la divinité, tout cela a concouru longuement à donner à cette littérature d'inspiration et non de souvenir, ce caractère intime et *individuel* dont il n'y a aucune trace dans les littératures classiques.

D'où vient cependant que cette disposition de recueillement intérieur, introduite dans les mœurs des peuples par le christianisme, et que tant de saintes vies ont si long-temps manifestée dans les monastères et les pèlerinages, a manqué jusqu'au dernier siècle d'expression littéraire en France? D'où vient que seuls de tous les peuples de l'Europe, nous n'avons pas donné à nos productions un caractère distinctif et en quelque sorte indigène, et que lorsque leur littérature s'est créée après les temps de barbarie, on nous reproche de n'avoir fait que réveiller celle des Romains, endormie depuis plusieurs siècles? Cette question demanderait un examen approfondi pour être résolue sur tous les points; nous nous bornerons ici à présenter quelques considérations générales, qui pourront du moins contribuer à l'éclaircir.

Lorsque les Romains s'emparaient des provinces soumises, ils faisaient marcher leur civilisation à la suite de leurs soldats; aussi la langue latine fut-elle victorieuse comme eux, et s'établit-elle bientôt dans toutes leurs conquêtes. Quand les peuples du Nord, au contraire, se jetèrent par torrens sur le midi de l'Europe, comme ils n'y portèrent que leurs armes, la langue des vaincus survécut à leur puissance; elle lutta long-temps aidée de tous ses chefs-d'œuvre contre les vainqueurs, et parvint à se faire adopter par eux. Mais ce triomphe ne put que retarder sa

perte; altérée en passant par des bouches barbares, elle prit chez les divers peuples qui la profanèrent une physionomie si sauvage, qu'elle devint bientôt méconnaissable. Avec elle, cessa en Europe toute littérature; et comme on détruisait alors les vieux temples de Rome pour élever des temples nouveaux avec leurs statues et leurs colonnes, des langues nouvelles se formaient en même temps en Italie, en France et en Espagne, des débris de cette langue latine, de toutes parts mutilée, et qui ne vivait plus que dans les chefs-d'œuvre qu'elle avait produits. Comme si la France eût voulu déguiser ses larcins, elle fit subir aux matériaux qu'elle empruntait, de longues et étranges modifications : aussi notre langue a été formée bien plus tard que les deux autres, et a tenu en quelque sorte du caractère français, ces éternelles variations qui l'ont tourmentée jusqu'au dix-septième siècle. Il est arrivé de là qu'au moment de la résurrection des lettres en Europe, à cette époque si remarquable où la poudre, l'imprimerie et le Nouveau-Monde découverts, ont donné une si forte commotion à tous les esprits, les peuples qui ont trouvé dans leur langage les moyens d'exprimer les nouveaux sentimens que ce mouvement général faisait naître de tous côtés, ont eu des poëtes, des historiens, en un mot une littérature. Celle-là, née de l'inspiration du moment, sans érudition préalable, présentée aux suffrages du peuple et non à celui des savans, a été toute populaire et toute nationale. Lopez de Vega et Shakespeare, Pétrarque et Cervantes, ont écrit comme s'ils n'avaient pas étudié dans les colléges; et le Dante lui-même, qui a cru devoir prendre Virgile comme sauvegarde en descendant aux enfers, a bientôt oublié son guide,

et l'a égaré en des sphères toutes nouvelles, où certes il ne lui était d'aucun secours. La France seule résista au mouvement et demeura en arrière, parce que, n'ayant pas voulu s'en tenir à la langue romane, sœur de l'italienne et de l'espagnole, qu'elle aurait pu perfectionner, elle était embarrassée à se composer un langage que Ronsard hérissait de mots érudits, dont notre bon goût la dégagea bientôt. Elle ne manqua de littérature que faute de moyens d'expression, et demeura long-temps comme spectatrice indifférente d'une lutte où la victoire devait lui être assurée dès qu'elle se présenterait.

Une chose remarquable cependant, et qui nous servira à connaître pourquoi nous avons été surtout imitateurs, c'est que nous avions les plus anciennes et les meilleures écoles de l'Europe. Mais l'admission de la langue usuelle dans ce sanctuaire des lettres, eût semblé une profanation ; sentinelles généreuses vouées à la garde des morts, nous n'accordions pas même protection aux vivans. Aussi avions-nous des commentateurs et non des écrivains, et tous les peuples de l'Europe étaient déjà instruits et jugés dans leur langue, tandis que les Français n'entendaient dans la chaire et dans les tribunaux qu'un idiome barbare et prétentieux qu'ils ne connaissaient pas, et que les Romains eux-mêmes n'eussent jamais reconnu.

On se fatigua cependant de parler latin au peuple français, et espagnol à la cour de Louis XIII ; Pierre Corneille s'indigna des tributs d'admiration envoyés aux littératures étrangères, et le Cid parut. Ce premier chef-d'œuvre portait un caractère d'originalité qui semblait du plus heureux augure pour la littérature française : un sentier nouveau était tracé ; il ne

fallait plus que le parcourir ; la médiocrité, qui a toujours l'envie et le pédantisme à ses gages, les arma pour en fermer l'entrée. Scudéry, l'Académie et les colléges se jetèrent en travers du grand Corneille, qui les franchit pour arriver à Cinna ; et la route fut ouverte. Mais les censures académiques avaient retenti dans toute la république des Lettres, et il n'appartenait peut-être qu'à celui qui les avait encourues, de ne pas en être intimidé. Tous les écrivains secondaires n'osèrent plus faire un pas sans l'approbation d'Aristote. Cependant comme les esprits se ressentaient encore du mouvement de la Fronde, ils ne pouvaient se soumettre entièrement aux formes graves et posées des Anciens ; de là naquit un mélange bizarre d'antique et de moderne, et l'on ne vit plus de toutes parts que les romans du jour mis en scène avec des noms grecs ou romains.

Racine et Corneille se soumirent eux-mêmes à exprimer, à l'aide de Titus et de Bérénice, un désespoir contemporain : l'avantage entre de tels rivaux dépendait entièrement du terrain sur lequel ils combattaient ; et l'auteur des Horaces dut le céder en cette occasion à l'auteur d'Andromaque. Il semblait y avoir dans le talent de Racine une disposition particulière qui tendait au fini des choses et à tout leur perfectionnement possible ; aussi les sujets déjà traités, surtout les sujets antiques, que Corneille tourmentait avec son génie tout moderne, devenaient-ils entre les mains de son rival, des productions presque accomplies, tant il savait heureusement ajouter son propre talent d'amélioration aux créations déjà si belles des tragiques d'Athènes. Ce fut lui, surtout, qui accoutuma le public à ne chercher au théâtre que

la suite des impressions reçues dans les écoles, parce qu'il rendit l'imitation si parfaite, qu'on ne crut pas que la création pût aller aussi loin. Mais il fut bientôt puni de sa condescendance; et dès qu'il voulut, pour s'élever, faire usage de ses propres ailes, elles le portèrent si haut, que le public le perdit de vue et l'abandonna. La France méconnut Athalie.

Toutes les autres branches de la littérature furent aussi soumises à l'imitation des anciens; tous les genres de poésie surtout, si l'on en excepte le sonnet, espèce de tour de force auquel les littératures épuisées ou naissantes s'exercent avec des mots, et qui me semble tenir également de la caducité de la langue latine et de l'enfance de la nouvelle langue. Depuis l'église jusqu'au boudoir, tout le reste suivit l'impulsion donnée. La chaire adopta les formes oratoires de la tribune; nos belles Françaises furent encensées à la façon de Catulle ou de Martial : nous eûmes des bergers d'après Virgile, qui nous les donnait lui-même d'après Théocrite. Boileau nous décocha les traits satiriques d'Horace qu'il avait retrempés; et Fénelon lui-même, pour instruire l'héritier du plus beau royaume de l'Europe, emprunta aux familles héroïques d'Homère, le modeste héritier d'une de ces îles qui sont aujourd'hui par centaines à la possession du premier occupant. On eût dit que l'histoire grecque était une sorte de théogonie imposée aux poëtes et aux orateurs, qu'on ne pouvait méconnaître sans impiété, et qu'il y aurait eu sacrilége à admettre d'autres héros, comme il y en aurait à changer de dieux.

En signalant ici les causes qui ont donné à la littérature française ce caractère d'imitation, je suis

loin de blâmer ceux qui, les premiers, ont puisé aux sources antiques du beau et du bon; je les en félicite au contraire, et je reconnais que notre prééminence littéraire sur les étrangers, marquée dès la première apparition de nos chefs-d'œuvre, est due à cette adresse des écrivains du grand siècle de s'emparer tout à coup de ce que le peuple le plus civilisé de la terre, celui d'Athènes, avait légué d'expérience et de goût à ses vainqueurs, et ceux-ci à toutes les nations qui les en avaient dépouillés. Nous avons dès les premiers pas dépassé nos voisins, qui, ne profitant de rien, avaient, pour ainsi dire, tout recommencé. Des imitations comme celles de Molière, La Fontaine, Racine et Boileau, sont d'ailleurs des créations ajoutées à celles déjà faites; c'est partir du point où les anciens se sont arrêtés, pour doubler la carrière qu'ils ont fournie, et élever enfin le siècle qui a vu naître tant de merveilles, à une grande hauteur au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé.

Mais les imitateurs des classiques devinrent classiques à leur tour, et certes leur immense talent leur en donnait bien le droit. Alors arrivèrent les copistes, et c'est à ceux-ci que nous pouvons justement attribuer la dégénération de notre littérature. Copier une imitation, c'est perdre tout-à-fait de vue le modèle; c'est ajouter une altération à une altération déjà faite par l'imitation, quelque peu sensible qu'elle ait été. Les traits primitifs de la nature, passant de tableau en tableau, finissent par perdre tout le caractère de leur origine, comme ces monnaies qui n'ont plus d'empreinte pour avoir circulé dans toutes les mains, ou ces rayons de soleil qui n'échauffent plus, après avoir été rejetés par la réflexion de miroir en miroir.

Aux copistes se joignirent les sophistes, les argumentateurs, les partisans des controverses littéraires, et tout ce que les vieilles civilisations jettent d'esprits faux et refroidis par elles dans la frivolité des discussions, et dans le pédantisme des doctrines. L'apparition des rhéteurs est toujours le signal et la cause d'une décadence. Comme ils perdirent le Bas-Empire avec les disputes religieuses, ils dénaturèrent la poésie française à force de vouloir la régenter. Alors s'établit une lutte entre les prétentions scolastiques qui voulaient imposer les formes et jusqu'aux noms antiques à tous les sujets modernes, et les prétentions du bel esprit, qui décorant sa fatuité du nom de *goût*, voulait régler sur les mœurs de ses salons, celles du forum et du portique. L'hôtel Rambouillet s'érigea en tribunal littéraire, où toutes les grandes réputations, consacrées par le temps, furent ridiculement citées; et parmi tous les scandales de cette époque, on vit un traducteur d'Homère en calomnier toutes les beautés, et Voltaire lui-même, emporté par l'impulsion générale, reprocher à Sophocle de n'être pas assez français.

La société vint bientôt agir sur les lettres avec une influence encore plus funeste; cette société que la cour du régent avait rendue à la fois frivole et positive, que le système de Law et le besoin de corruption avait jetée dans les idées matérielles, et qui se servait de principes philosophiques pour excuser ses vices, et de systèmes spéculatifs pour s'en créer de nouveaux. La littérature devint un moyen de spéculation, comme tout le reste. Tous les scandales avaient leur tarif : le vice avait besoin de sophismes, et il les payait en applaudissement et en faveurs. Il

n'y eut plus rien de vrai, parce qu'il n'y avait rien de pur; et sous les futilités matérielles, amassées avec tant de persévérance, furent bientôt étouffés toute noble inspiration, tout sentiment de l'idéal, et par conséquent toute poésie.

Aussi, que sont devenues toutes ces productions que n'avait point vivifiées la poésie, âme de tout ce qui doit vivre, réunion sublime de l'idéal et du réel, en un mot expression plutôt qu'imitation de la nature : car une copie, quelque exacte qu'elle soit, ne rend pas la nature, si l'imagination n'a point pénétré dans son esprit. Voilà surtout en quoi l'idéal et la vérité sont si intimement unis l'un à l'autre; *la nature,* comme l'a dit Schiller, *n'est qu'une idée de l'esprit qui ne tomba jamais sous les sens : elle est cachée par les objets, mais elle ne peut jamais être un objet; il est accordé ou plutôt il est imposé à l'art idéal de saisir l'esprit de chaque chose et de l'enchaîner sous une forme matérielle, mais il ne peut jamais le présenter aux sens : seulement, par sa puissance créative, il peut le montrer à l'imagination, et par là être plus vrai que toute réalité, et plus positif que toute expérience.* C'est cet idéal qui enflammait et inspirait nos grands écrivains du grand siècle; c'est leur propre sublimité qui rendait si vrais les tableaux de *Cinna*, de *Polyeucte*, des *Horaces* et d'*Athalie*; c'est dans l'idéal que Bossuet et Pascal ont saisi leurs grandes pensées religieuses, que La Fontaine et Molière sont allés chercher cette nature de l'homme si variable, si infirme et quelquefois si sublime, qu'ils nous ont rendue comme ils l'avaient surprise. Mais l'idéal n'est pas trop de ce monde, et il faut un grand détachement de tous les objets matériels, pour s'élever en lui à

quelque hauteur : on ne saurait le faire descendre dans la fange de l'irréligion et du vice. Il y a dans l'irréligion surtout un germe mortel qui s'attache à tout ce qui vient du cœur, à toute poésie ; et Voltaire l'a si bien senti, que dans ses plus beaux titres de gloire, ses ouvrages dramatiques, il a semblé abjurer en vers tous les faux principes de sa prose, et demander pour *Zaïre*, *Alzire* et *Mérope*, à ces mêmes sentimens moraux et religieux qu'il poursuivait ailleurs, des inspirations qui pussent assurer un succès durable, et même contemporain, à ses compositions.

Certes, puisque nous avons parlé de Voltaire, c'est le cas de déplorer ici les terribles effets de l'influence du monde sur le plus beau talent qui s'abandonne à lui. Voltaire ne traîna pas impunément les inspirations des Muses à travers la cour du régent, et les salons dépravés de Paris. Ces chastes filles du ciel entrèrent à regret en partage avec les divinités de cette époque, le sophisme et l'impiété, et se voilèrent souvent lorsqu'il s'approcha de ses nouveaux autels. Tout ce que la nature distribue si inégalement parmi les hommes, elle semblait l'avoir rassemblé sur cet homme extraordinaire ; aucune des facultés puissantes de l'âme, qui font le grand homme, ne lui manquait ; et les circonstances avaient été en quelque sorte disposées pour que l'apparition d'un semblable phénomène dans les lettres fût appuyée de tout ce qui pouvait la favoriser. Il arrivait, porté déjà par le siècle qui finissait, à la hauteur où ses devanciers s'étaient arrêtés ; il se trouvait seul debout, dans toute sa jeunesse, au milieu des vieilles supériorités qui penchaient vers le tombeau, et de tant d'infériorités nais-

santes qui ne devaient jamais l'atteindre : une sorte de royauté littéraire semblait être dans sa destinée; il aima mieux en descendre et se jeter en tête de la foule, parce que c'était elle qui applaudissait. Peu confiant en l'avenir, même pour sa propre gloire, il voulut que le présent la lui payât tout entière; et ce ne fut qu'en flattant ses goûts, et en se montrant docile à ses exigences, qu'il en obtint un semblable traité. Il lui fut imposé d'arrêter de toutes ses forces l'impulsion poétique, qu'il aurait dû presser de tout son talent, et il mérita peut-être que la postérité, qu'il semble avoir oubliée dans plusieurs circonstances, l'oublie, à son tour, dans ceux de ces ouvrages qu'il ne lui a pas consacrés. Car la postérité n'est pas un vain nom pour le poëte : c'est elle surtout qu'il doit regarder; et si ceux qui l'entourent semblent condamner les sacrifices qu'il lui fait, son oreille prophétique doit entendre d'avance tous les murmures contemporains se perdre au milieu de ses acclamations. Si Voltaire avait voulu user de tous ses droits de grand homme, s'il avait moins tenu à être, ce qu'on apprécie le plus dans les salons, homme de goût, il se fût jeté avec moins de ménagement dans ces heureuses innovations qu'il a rendues si avantageuses à la scène française, mais où il est demeuré encore loin de lui-même. Certes, le goût, que M. Lemercier appelle si bien *le ministre de la raison*, est un guide heureux et sûr qu'il ne faut pas négliger; mais, tout en rendant justice à ce sentiment exquis des Français, qui leur fait discerner avec tant de promptitude et de délicatesse le mal que peut causer un pli de rose à la mollesse d'un sibaryte, je le crois méticuleux et timide, et je craindrais de lui donner un ascendant

trop prononcé sur les arts. Il ne peut d'ailleurs obtenir qu'une importance accessoire, de quelque façon qu'on veuille l'étendre : il n'a que faire où manque la vie, et l'habit le plus élégant ne sert de rien sur un corps paralysé. C'est à la crainte de le blesser peut-être que nous devons attribuer le manque de vérité qui existe quelquefois dans la peinture que Voltaire a faite, au théâtre, des mœurs de toutes les nations, si l'on en excepte cependant celle des mœurs chevaleresques, qui est d'une fidélité et d'une grâce ravissante. Ses pâles imitateurs appelèrent comme lui à leur secours tous les âges et toutes les parties du monde, et ne firent que vieillir des sujets neufs. Les héros les plus étranges accoururent de tous les points de l'univers pour répéter au théâtre les fadeurs amassées durant un siècle, dans les coulisses; et depuis Manco-Capac jusqu'à Téléphonte, d'Aristomène à Mustapha et Zéangir, on eût dit une même famille d'amans et de guerriers, sortis des mêmes écoles, ou nés avec des sentimens jumeaux.

Cependant ce même mouvement des esprits qui préparait une révolution politique si cruelle, et devait ramener les peuples avec tant de violence à des vérités d'un usage impossible, rapprochait d'une manière insensible et plus heureuse, la société, et la littérature qui en exprime les goûts et les besoins, de cette vérité qui pour elles est la source la plus pure de toutes les beautés. Notre siècle littéraire actuel a commencé avant la fin du dernier siècle; les vers de Gilbert, la comédie des Etourdis, les poëmes de Delille, les tragédies de Ducis, quelques odes de Lebrun, ont marqué d'une manière très éclatante la transition d'une époque à l'autre, et prouvent incontestablement

que déjà, avant la révolution, les esprits distingués sentaient le besoin de remonter aux modèles du grand siècle pour simplifier, d'après eux, leurs conceptions, épurer leur style, et chercher enfin dans leur âme cette inspiration poétique que le dix-huitième siècle avait vainement demandée aux abstractions, aux sophismes et à toutes les fausses prétentions de l'esprit. Honneur donc aux premiers écrivains qui, avant notre entière régénération, s'étaient déjà replacés d'eux-mêmes sur la route que les Muses françaises n'auraient jamais dû quitter, et qui l'ont suivie jusqu'à nos jours avec tant de persévérance et de bonheur!

Si le dix-huitième siècle a manqué de gloire poétique, on ne peut lui contester du moins celle d'avoir prêté à la raison et à la philosophie un langage digne souvent d'un plus noble but. C'est encore ici le lieu de regretter qu'il ne se soit pas mêlé un peu d'idéal à tous ces systèmes philosophiques, qui, en s'élevant, se seraient éclairés, et auraient réfléchi peut-être sur la société un jour plus vrai et moins effrayant. Lorsque l'esprit de système va tâtonnant sur la terre, pour y chercher ses démonstrations, il donne le plus souvent, en aveugle, les résultats pour les causes; et comme ses regards ne peuvent rien pénétrer à travers l'enveloppe naturelle, il s'arme de l'analyse, et décolore et dépouille jusqu'à ce qu'il soit arrivé au squelette des choses. L'idéal dans la philosophie vient, comme un rayon divin, éclairer souvent le tissu des faits, de manière à ce qu'on puisse le suivre de fil en fil; et comme la cause en est toujours haute, il élève le cœur et la raison pour atteindre jusqu'à elle. Il est permis de croire que Montesquieu et Buffon, rattachant leurs grands codes des lois et de la nature à une grande

pensée religieuse, les eussent rendus plus imposans et peut-être plus vrais, et que surtout leur style, déjà si pur et si brillant, se fût animé de cette flamme qui vivifia plus tard les productions de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Si ces deux écrivains ont une autre éloquence, et si leurs ouvrages nous donnent bien d'autres émotions, c'est que le sentiment religieux était au fond de leur cœur, et y fécondait tous leurs sentimens; c'est qu'ils s'étaient jetés tout-à-fait en dehors de ce monde décrépit, où la jeunesse de leur âme aurait eu peine à respirer. Leur présence au milieu du dix-huitième siècle, leur existence poétique qui fut une protestation continuelle contre les mœurs de cette époque, se présentent ici pour proclamer hautement que la littérature du siècle dernier fut traînée en accessoire à la suite de l'esprit de système; que, philosophiquement hardie, elle fut littérairement servile, et que c'est elle surtout qui, fausse comme la société dont elle était l'expression, a effacé ce caractère primitif que Bossuet et Corneille avaient su lui imprimer.

Notre révolution vint couper au pied cette société flétrie, dont les rameaux se séchaient de toutes parts, et dont toute la vie semblait s'être retirée dans quelques beaux rejetons; elle fut comme un nouveau déluge qui rajeunit le monde social. Les individus qui s'étaient précipités, dès long-temps, hors des sentimens naturels et religieux, et par conséquent hors de la vérité, dans toutes les fausses voies de la corruption, furent soudainement ramenés à ce sentiment primitif qui, dès qu'il se montre, anéantit tous les autres : la conservation de soi. Avec lui l'existence morale recommença tout entière. La famille reprit racine dans

la société, et y ramena les goûts et les principes vrais et purs qui sont les seuls vraiment nobles et sociaux. Or, ce monde nouveau, régénéré par un baptême de sang, est maintenant encore dans sa jeunesse; et comme l'énergie des premiers temps a fortement empreint de couleurs poétiques nos deux plus belles productions, la Genèse et l'Iliade, nous ne doutons pas que notre littérature ne se ressente aussi poétiquement de cette vie nouvelle qui anime notre société. Celle-ci est devenue plus vraie; la littérature le sera aussi : il est entré violemment du sérieux dans les esprits; elle sera sérieuse. Nos pensées ont été fortement refoulées en nous-mêmes; elle sera plus intime : elle nous révèlera des secrètes parties du cœur que lui auront découvertes ses grandes secousses; elle exprimera les sentimens, les passions qui l'auront déchiré; elle nous donnera enfin de la poésie, car le malheur est de toutes les inspirations poétiques la plus féconde. Lorsqu'endormis dans la prospérité, nous abandonnons à notre esprit l'exercice de toutes nos facultés, lorsque nous l'investissons de tout ce qu'il y a en nous de puissance pour penser et pour sentir, il dépense le plus souvent tous ces trésors en vaines futilités; il cherche à consolider notre joie avec des sophismes, ou à l'entretenir avec des contes et une joie factice. Le sophisme et l'irréligion, toujours prosaïques, sont là pour assoupir ou étouffer les protestations du cœur; et le siècle où il y a en nous une telle disposition, leur appartient. Mais lorsque les évènemens font rentrer la vie dans le cœur, lorsque la patrie, la famille, le *moi*, sont menacés, tous les sentimens énergiques se réveillent. De vaines argumentations ne sont plus de saison. On agit parce qu'on sent : on exprime, non ce

qu'on a analysé, mais ce qu'on éprouve; il y a enfin un mouvement naturel qui décide tout, et l'expression littéraire de tout cela est la poésie.

Je ne prétends pas ici la restreindre à rendre seulement les passions, et la reléguer tout entière dans le domaine du cœur. Celui de l'imagination aussi lui est ouvert, et c'est là que tout ce qu'il y a de fictif et de merveilleux est heureusement employé par elle; mais la vérité est une de ses conditions premières jusque dans les fictions les plus étranges. Or la vérité devient ici conventionnelle et en quelque sorte *harmonique*. Elle consiste à prêter aux êtres inventés des actions et des paroles en harmonie avec leur caractère donné. Une fois que vous l'avez établi, vous vous êtes imposé le devoir de demeurer fidèle à vos propres créations, comme pour les êtres connus et dont le caractère est fixé par l'histoire ou l'opinion; vous êtes obligé de les soutenir toujours les mêmes dans les diverses situations où vous les placez.

Ces deux conditions d'originalité dans les conceptions et de vérité dans les mœurs, prises toutes deux dans le domaine de l'idéal, constituent principalement la poésie et commencent depuis quelque temps à être remplies avec quelque succès par nos écrivains, comme elles l'ont été si dignement dans le siècle de Louis XIV. Nous avons même, de plus qu'alors, ces productions toutes modernes que j'ai déjà signalées, et qui portent un caractère de vérité *relative* ou *individuelle*. Les plus brillans essais en ce genre annoncent une gloire nouvelle à la France, qui a déjà passé par toutes les gloires; et si de malheureux préjugés *scolastiques* ou politiques ne venaient entraver l'impulsion donnée à notre jeune littérature, on aurait droit

de tout espérer du noble essor qu'elle a pris. Mais la religion, que sous le rapport littéraire on peut appeler, je crois, la *poésie du cœur*, et qui donne les plus belles inspirations, comme l'ont prouvé, à trois mille ans de distance, Homère et Chateaubriand, est en butte aux soupçons et aux attaques de beaucoup d'esprits ombrageux qui ne veulent voir en elle que l'alliée du pouvoir, tandis qu'elle en est la source. Les hommes qui professent de tels principes, s'arment de nouveau, contre un danger illusoire, de la philosophie du XVIIIe siècle, et veulent ramener avec elle l'esprit d'analyse et de raisonnement, si funeste à toutes les inspirations; de là vient que la poésie semble plus généralement hostile au parti qui la range parmi les auxiliaires d'une autorité menaçante, et qui s'effraie de tous les cultes, même de celui de l'âme. D'un autre côté, tous ceux qui prétendent se déclarer les conservateurs des vrais principes littéraires et sociaux, et qui, tout voués aux idées positives, font un mélange adultère d'irréligion et de monarchie, traitent la poésie d'innovation et la proscrivent comme telle. La lutte n'est donc pas engagée entièrement à son sujet entre deux partis politiques; elle existe entre ceux qui veulent croire quelquefois à leur cœur, et ceux qui, ne croyant qu'à leur raison ou à leur mémoire, ne se fient qu'aux routes déjà tracées, dans le domaine de l'imagination; on pourrait même dire, entre le XVIIIe et le XIXe siècle. Mais les hommes du premier sont encore à la tête de toutes les écoles; et comme, lorsque le christianisme s'introduisit à Rome, on redoubla d'encens et de prières aux pieds des dieux long-temps oubliés, les pédans de collége sont doublement païens depuis que leur mythologie

est menacée, et qu'on se permet de puiser ses inspirations ailleurs que dans leurs livres. Dégradateurs précoces de cette jeunesse qui leur est confiée et qui est aujourd'hui avide de savoir, comme celle qui l'a précédée l'était de plaisirs, ils lui rendent suspectes toutes ses émotions et arment d'un bouclier critique ces jeunes âmes qu'ils devraient offrir dans toute leur virginité aux douces impressions des arts. Aussi est-ce un spectacle bien douloureux de voir ces philosophes imberbes poursuivre du scalpel toutes les productions des arts comme les belles illusions de leur âge, et abandonner ce que la nature leur a si inutilement départi, la faculté de sentir, pour se jeter après ce qui est refusé à leur inexpérience, le droit de raisonner et de juger.

A cet enseignement funeste des écoles dont la tendance philosophique doit finir nécessairement par être irréligieuse, à ces déclamations quotidiennes des scolastiques, contre cette poésie qu'ils accusent d'être fausse, parce qu'ils ne connaissent que des vérités de convention, nous voulons opposer un enseignement public et solennel, qui proclame non pas de nouvelles doctrines, mais les principes éternels du vrai et du beau, fondés sur les deux plus anciens livres du monde, la Bible et l'Iliade; nous voulons continuer en quelque sorte les grands exemples de Corneille et de Bossuet, sinon par nos ouvrages, du moins par nos conseils et notre admiration hautement publiée, et montrer d'après eux comment les Français doivent imiter. Nous laissons à toutes les réputations littéraires contemporaines le soin de l'enseigner par leur exemple; car l'exemple est le meilleur des conseils. Nos doctrines seront fortes, car elles s'appuieront à la

fois et sur les modèles qui nous ont été laissés, et sur ceux qui nous sont donnés depuis trente ans. Et si un scrupule, qu'à tort on appellera *classique*, éloigne de nos rangs des écrivains qui tiennent plus par leurs préjugés que par leur talent, à une école que nous croyons pernicieuse, parce qu'elle est fausse, ils ne peuvent nous empêcher de nous servir de leurs productions, comme d'un appui utile à notre cause; leurs ouvrages nous appartiennent; et c'est là surtout que nous aimons à chercher leurs vrais principes, plutôt que dans des discussions d'apparat et des conversations de coterie, où tout est obligé et réglé d'avance par l'usage et les procédés. Agamemnon, Tibère et les Templiers, l'Histoire des guerres de Religion, Corinne et le Génie du Christianisme, tout ce que la comédie a reçu de distingué des auteurs de *la Petite ville*, des *Étourdis* et de *l'Avocat* (pour ne parler que des productions que l'opinion a déjà souverainement adoptées), sont autant de monumens élevés à la gloire littéraire du XIXe siècle, qui portent tous plus ou moins ce type de vérité *relative* ou *absolue*, que nous demandons à sa régénération. Nous appelons de tous nos vœux, dans nos rangs dociles, mais dévoués, tous les chefs expérimentés qui voudront les conduire avec courage; nous croyons qu'il y a encore quelque gloire à concourir au but que nous nous sommes proposé, et que nous atteindrons bien plus sûrement avec eux. Tout devient solennel maintenant dans les lettres, et la plus grande utilité politique et morale pourrait résulter d'une telle association. Qu'on songe bien que ce n'est plus le moment d'enfermer les doctrines dans les écoles et dans les salons : dans un gouvernement où toute la nation est

appelée à participer aux droits de conseil et d'administration, tous les enseignemens doivent être publics, et celui des lettres surtout, parce que si la société agit d'abord sur elles, elles réagissent à leur tour avec une influence au moins égale sur la société, et que les principes de vie et de prospérité sont les mêmes pour toutes deux.

ALEX. GUIRAUD.

POÉSIE

LA
GUIRLANDE DE ROSE-MARIE

Sous les arbres vieillis du rempart solitaire
Qui présentait l'Eden à nos jeunes désirs,
Comme un ange furtif qui visite la terre,
Un enfant sur nos pas égarait ses loisirs.
Dix printemps sur son front peignaient de tendres roses,
Marie était son nom, Rose y fut ajouté.
Pourquoi ces belles fleurs, dans leur avril écloses,
Tombent-elles souvent sans atteindre l'été?

Tu sais, ma sœur, tu sais qu'elle était belle!
Tous les enfans cherchaient à l'embrasser.
Quand son regard venait nous caresser,
Pour la voir plus long-temps nous courions après elle;
Nos ceintures de lierre enchaînaient son beau corps;
Sa fuite dans nos bras n'avait plus de passage;
Elle disait : « Laissez! j'aimerai le plus sage. »
Et nous étions sages alors.

Élégies et poésies nouvelles, Paris, Ladvocat, 1825, in-18.

1 Te souvient-il, ma sœur, du rempart — 2 à nos premiers désirs? — 3 Te souvient-il aussi qu'en passant sur la terre — 4 Une jeune beauté riait à nos plaisirs? — 5 Son dixième printemps la couronnait de roses — 7 ces tendres fleurs — 13 Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas — 15 Elle disait : « Cessez! — 16 Et nous rompions sa chaîne, et nous parlions plus bas.

Et quand elle eut douze ans, moi plus petite encore,
Quand le malheur entra dans notre humble maison,
J'allai lui dire adieu; sa voix frêle et sonore,
Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.
Elle avait dit : « Déjà!... » sa surprise timide
A ce déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser;
Elle pleurait, ma sœur, sa joue était humide,
Et je pleurai long-temps sans vouloir m'apaiser.

Hélas! c'est que l'exil est triste pour l'enfance.
L'indigent orphelin n'a d'ami que le ciel.
Il erre sans asile, il pleure sans défense,
Comme un oiseau perdu loin du nid paternel :
Son souffle se nourrit de plaintes douloureuses;
Des oiseaux inconnus les cris le font frémir,
Et même en retournant sur des routes heureuses,
S'il veut chanter long-temps il a l'air de gémir.

Mais, je reviens, je vole, et je cherche Marie;
Je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs.
Rien n'y paraît changé. Cette belle chérie,
Comme autrefois sans doute y sème leurs couleurs.
Je l'appelle et je ris. Sa chambre est entr'ouverte,
Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte;
Joyeuse, je palpite, et j'écoute un moment.
Sa mère sur le seuil arrive lentement :
Oh! comme elle a vieilli! que deux ans l'ont courbée!

---

17 Bientôt elle eut douze ans : j'étais plus jeune encore — 23 Hélas! elle pleurait; sa joue — 25 C'est que l'exil est triste; il fait rêver l'enfance — 26 Le jeune voyageur n'a — 29 Son ramage se change en plaintes — 32 longtemps il semble encor gémir — 33 *Intercale quatre vers nouveaux :*

A ses regrets, en vain, la patrie est rendue;
L'orage a dispersé la couvée éperdue :
Ses frères sont partis; le nid même est tombé :
En s'envolant, peut-être un d'eux a succombé.

37 Je l'appelle; j'attends

La vieillesse, vois-tu, traîne tant de regrets!
Elle relève enfin sa paupière absorbée,
Me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.
« Où donc, lui dis-je alors, où donc est ma compagne?
» A-t-elle aussi quitté sa native campagne? »
Elle s'est tue encore, et se cachant les yeux,
D'une main défaillante elle a montré les cieux.
Aux pleurs qu'elle versait ma voix n'a pu répondre;
Le jardin me parut en deuil.
Je sentis mon âme se fondre,
Et tout mon corps trembler en repassant le seuil.

J'ai trouvé dans un champ sa dernière demeure;
Je l'ai nommée encore en tombant à genoux.
O ma sœur! à douze ans se peut-il que l'on meure?
Quoi! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous!

---

45 lui dis-je, est Rose? où donc est votre fille? — 46 quitté sa maison, sa famille? — 49 A ses gémissements, ma voix — 52 Et mes genoux trembler — 53 *Intercale seize vers nouveaux :*

J'allais... je demandais... Ta sœur, presque étrangère,
Cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau.
Hélas! les pieds légers évitent la fougère
Qui croît à l'entour d'un tombeau.
La mort et le malheur épouvantent la vue;
On passe en courant devant eux.
Que devient l'infortune à la fuite imprévue
D'un ami distrait ou honteux?
Parmi tous les témoins de ma première aurore,
Le vieux rempart, les champs semblaient m'aimer encore,
Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin :
Mais personne, ma sœur, ne me pressa la main.
Les jeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive,
Et celle qui pleura de nos premiers adieux,
Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve,
Ne vint pas essuyer mes yeux!

53 sa nouvelle demeure

Nulle fleur ne croissait sur sa grâce endormie,
Elle les aimait autrefois!
Mais je connais la tombe où dort ma jeune amie;
Un chapelet d'ivoire en distingue la croix.

Comme on nous vit atteindre à sa taille élégante,
Pour l'embrasser de notre amour,
Tu verras par nos soins quelques feuilles d'acanthe,
De son étroit asile embrasser le contour.

Mme DESBORDES-VALMORE.

---

57 Nulles fleurs ne couvraient cette vierge endormie — 58 Elle aimait les fleurs autrefois — 59 Tout est triste au tombeau de notre jeune — 60 en orne seul la croix — 61 vit l'attendre au seuil de sa chaumière — 62 Pour l'entourer — 63 On verra, par mes soins, quelques feuilles de lierre — 64 De son dernier asile

L'AUMÔNE*

A Madame ***.

Ce que vous donnez en mon nom, vous sera rendu au centuple par mon Père.
(*Évangile.*)

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne;
Un beau jour, maintenant, est rare et passager :
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne;
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs;
Toi, la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs soyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts;
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée;
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards
Autour de leur cime effeuillée.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris :
Appliquons-nous, mes sœurs; faisons de beaux ouvrages

* Tout le monde connaît cette association de charité, qui distribue des secours si abondans aux malheureux, au moyen des ouvrages de tout genre que leur consacrent les dames les plus distinguées de Paris, et dont la vente se fait dans les salons (M. F.).

Poëmes et chants élégiaques, Paris, Boulland, Ladvocat, 1824, in-18.

Que les pauvres vendront aux riches de Paris.
Nous, à Dieu seulement demandons-en le prix,
Sans rechercher d'autres suffrages.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit :
Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

Vous avez vu souvent, au seuil du presbytère,
Cette femme encor jeune, et d'un maintien tremblant,
Qui nourrit un enfant, pâle comme sa mère,
Et qui pleure en le consolant.

Au sortir de l'église, hier, je l'ai cherchée :
On m'a dit que, malade et n'ayant point d'abri,
Dans la grange prochaine elle s'était couchée,
Et que l'enfant souffrait d'être si mal nourri.

Ma mère en a pleuré, puis m'a donné pour elle;
Et j'ai couru bien vite apporter ce secours.
Mais ce n'est point assez : travaillons avec zèle,
Mes sœurs, et de tous deux nous sauverons les jours.

Dans notre livre de prières
(Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs), il est écrit
Que tous les pauvres sont nos frères;
Oui, qu'ils sont, comme nous, enfans de Jésus-Christ.

La fortune, ici-bas, n'est pour nous qu'une épreuve.
Qui possède beaucoup, doit donner beaucoup d'or;
Et qui possède peu, devra donner encor;
C'est le cœur qui fait tout : le denier de la veuve
Sera compté comme un trésor.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême,
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas;
Qu'un refus est, là-haut, puni comme un blasphème;
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas,
Et qu'en donnant au pauvre, on prête à Dieu lui-même.

Et si vous en doutez, écoutez le récit
D'un miracle opéré par le chef des apôtres,
En des temps meilleurs que les nôtres;
Il s'est fait à Joppé; la Bible nous le dit.

« Une femme y mourut qui pratiquait l'aumône,
Nourrissait l'orphelin, accueillait l'exilé,
Et de son toit béni ne renvoyait personne,
Sans l'avoir satisfait ou du moins consolé.

» A saint Pierre, aussitôt, le peuple vint l'apprendre.
On avait exposé la morte en sa maison,
Et tous les gens de bien étaient en oraison,
Le suppliant de la leur rendre.

» Tous les pauvres surtout, les pauvres désolés
Lui contaient ses bienfaits, lui peignaient leurs alarmes;
Les veuves, les enfans lui montraient, tout en larmes,
Leurs habits qu'elle avait filés.

» Il se mit à genoux, et pria. Sur la sainte
La grâce de Dieu descendit.
Levez-vous, lui dit-il. La morte l'entendit.
Et tous crurent à Dieu dans la funèbre enceinte.
Quand l'apôtre la leur rendit. »

Donnons, mais sans éclat, et même avec mystère;
Là-haut veille, mes sœurs, un témoin précieux.
Donnons : ce qu'on répand d'aumônes sur la terre,
S'amasse en trésor dans les cieux *.

ALEX. GUIRAUD.

* Cette pièce est extraite d'un recueil de *Poëmes élégiaques* par M. Alex. Guiraud, qui vient de paraître chez Amb. Tardieu, rue du Battoir, n° 12. Nous rendrons compte dans notre prochaine livraison de ce charmant volume, où l'on retrouve tout le beau talent de l'auteur des *Macchabées*, et qu'attendait depuis long-temps l'impatience de tous les amis des Muses. Prix : 3 fr. 50 cent. (M. F.).

LE PUNCH

ODE

La cour brillante et choisie
Des hauts palais de l'Ether,
Se fatiguait d'ambroisie
Sous les yeux de Jupiter.
On baillait dans le ciel même...
Et Mercure, au pied léger,
Veut charmer l'ennui suprême
Par un délice étranger.

Au jardin des Hespérides,
Le dieu cueille, en souriant,
Ces fruits d'or aux sucs acides
Dont s'embaume l'Orient;
Puis il vole au Nouveau-Monde,
Et prend cette plante encor,

Tableaux poétiques, Paris, U. Canel, 1828, in-8°. — Epigraphe : « La journée du lendemain ramenait les mêmes choses et nous la regardions encore comme un bienfait. » (Le C^te^ de Forbin.) — Une introduction de dix-huit vers et une conclusion de quatorze vers nouveaux.

1-4 Fatigués de l'ambroisie,
Les Dieux tristes dans l'éther
Sentaient leur âme saisie
D'ennui, près de Jupiter.

8 Par un breuvage

Qui de l'abeille féconde
Fait oublier le trésor.

Par le divin assemblage
De ces sucs délicieux,
Hébé forme un doux breuvage
Qu'elle verse à tous les dieux;
Mais Vénus, peu satisfaite,
Le blâme et dit : Mes amis,
Il n'est de boisson parfaite
Sans le secours de mon fils.

Dans cette liqueur nouvelle
L'Amour plonge son flambeau,
Et sa divine étincelle
Fait jaillir un feu nouveau.
Le nectar bouillant pétille,
Il s'embrase, il est plus pur;
Et dans une coupe il brille
De flammes d'or et d'azur.

La coupe toujours remplie,
Qui circule aux mains des dieux,
Chasse la mélancolie
De l'Olympe radieux.
Au bruit des chants d'allégresse,
On voit la céleste cour
Savourer la double ivresse
Du nectar et de l'amour.

Liant de ses doigts d'albâtre
Deux papillons à son char,
Le dieu qui pleure et folâtre
Nous apporta ce nectar.

41-44 Touchés du malheur des hommes,
Les Dieux ont permis plus tard
Que, dans l'exil où nous sommes,
Nous partagions leur nectar.

Comme l'immortelle troupe,
Mortels, laissez-vous charmer!
La jeunesse tient la coupe,
Et l'amour va l'allumer.

Le Comte JULES DE RESSÉGUIER.

---

46 laissons-nous

L'ÉCHO DE LA HARPE

Pauvre harpe du barde, au lambris suspendue,
Tu dormais, dès long-temps poudreuse et détendue!
D'un souffle vagabond la brise de la nuit
Sur ta corde muette éveille un léger bruit.
Telle dort en mon sein cette harpe cachée,
Et que seule, la Muse a quelquefois touchée,
Alors qu'un mot puissant, un songe, un souvenir,
Une pensée errante et douce à retenir,
L'effleurent en passant d'une aile fugitive;
Soudain sa corde vibre, et mon âme attentive,
Emue à cet accord qui se perd dans les cieux,
Garde du son divin l'écho mélodieux.

M^me^ Amable TASTU.

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Poésies*, Paris, Ambroise Dupont, 1826, in-8°. — Epigraphe de Th. Moore :

My gentle Harp! once more I waken
The sweetness of thy slumbering strain.

(Ma douce Harpe! j'éveille encore le charme de tes accords endormis.)

10 Elle vibre soudain

LA BANDE NOIRE

ODE

Voyageur obscur, mais religieux, au travers des ruines de la patrie... je priais...

(Ch. NODIER, *Saint-Michel.*)

« O murs ! ô créneaux ! ô tourelles !
» Remparts ! fossés aux ponts mouvans !
» Lourds faisceaux de colonnes frêles !
» Fiers châteaux ! modestes couvens !
» Cloîtres poudreux, salles antiques,
» Où gémissaient les saints cantiques,
» Où riaient les banquets joyeux !
» Lieux où le cœur met ses chimères !
» Eglises où priaient nos mères !
» Tours où combattaient nos aïeux !

» Parvis où notre orgueil s'enflamme !
» Maisons de Dieu ! manoirs des rois !
» Temples que gardait l'oriflamme !
» Palais que protégeait la croix !

Nouvelles Odes, Paris, Ladvocat, 1824, in-18 (*A*). Edition définitive, Paris, Gosselin, 1828-29, in-8° (*D*). — En *A*, cette note : « On reprochera peut-être au titre de cette ode sa trivialité ; mais *la Bande noire* est une des *institutions* laissées par la révolution ; et en parlant des choses de cette révolution, la trivialité est souvent un défaut inévitable. » (Note supprimée en *D*.)

» Réduits d'amour! arcs de victoires!
» Vous qui témoignez de nos gloires,
» Vous qui proclamez nos grandeurs!
» Chapelles, donjons, monastères!
» Murs voilés de tant de mystères,
» Murs brillans de tant de splendeurs!

» O débris! ruines de France,
» Que notre amour en vain défend!
» Séjours de joie ou de souffrance,
» Vieux monumens d'un peuple enfant!
» Restes, sur qui le temps s'avance!
» De l'Armorique à la Provence
» Vous que l'honneur eut pour abri!
» Arceaux tombés! voûtes brisées!
» Vestiges des races passées!
» Lit sacré d'un fleuve tari!

» Oui, je crois, quand je vous contemple,
» Des héros entendre l'adieu;
» Souvent, dans les débris du temple,
» Brille comme un rayon du dieu.
» Mes pas errans cherchent la trace
» De ces fiers guerriers, dont l'audace
» Faisait un trône d'un pavois;
» Je demande, oubliant les heures,
» Au vieil écho de leurs demeures
» Ce qui lui reste de leur voix.

» Souvent ma muse aventurière,
» S'enivrant de rêves soudains,
» Ceignit la cuirasse guerrière
» Et l'écharpe des paladins;
» S'armant d'un fer rongé de rouille,
» Elle déroba leur dépouille
» Aux lambris du long corridor;
» Et vers des régions nouvelles,

» Pour presser son coursier sans ailes,
» Osa chausser l'éperon d'or.

» J'aimais le manoir dont la route
» Cache dans les bois ses détours,
» Et dont la porte, sous la voûte,
» S'enfonce entre deux larges tours;
» J'aimais l'essaim d'oiseaux funèbres
» Qui, sur les toits dans les ténèbres,
» Vient grouper ses noirs bataillons,
» Et, levant des voix sépulcrales,
» Tournoie en mobiles spirales
» Autour des légers pavillons.

» J'aimais la tour, verte de lierre,
» Où tremble la cloche du soir;
» Les marches de la croix de pierre
» Où le voyageur vient s'asseoir;
» L'église veillant sur les tombes,
» Ainsi qu'on voit d'humbles colombes
» Couver les fruits de leur amour;
» La citadelle crénelée,
» Ouvrant ses bras sur la vallée,
» Comme les ailes d'un vautour.

» J'aimais le beffroi des alarmes;
» La cour où sonnaient les clairons;
» La salle où, déposant leurs armes,
» Se rassemblaient les hauts barons;
» Les vitraux éclatans ou sombres;
» Le caveau froid où, dans les ombres,
» Sous des murs que le temps abat,
» Les preux, sourds au vent qui murmure,
» Dorment, couchés dans leur armure,
» Comme la veille d'un combat.

---

49 *D* Pour hâter — 58 *AD* Ou, levant — 62 *D* Qu'ébranle la cloche

» Aujourd'hui, parmi les cascades,
» Sous le dôme des bois touffus,
» Les piliers, les sveltes arcades,
» Hélas! penchent leurs fronts confus;
» Les forteresses écroulées,
» Par la chèvre errante foulées,
» Courbent leurs têtes de granit;
» Restes qu'on aime et qu'on vénère!
» L'aigle à leurs tours suspend son aire;
» L'hirondelle y cache son nid.

» Comme cet oiseau de passage,
» Le poëte, dans tous les temps,
» Chercha de voyage en voyage,
» Les ruines et le printemps.
» Ces débris, chers à la patrie,
» Lui parlent de chevalerie;
» La gloire habite leurs néans;
» Les héros peuplent ces décombres;
» Si ce ne sont plus que des ombres,
» Ce sont des ombres de géans.

» O Français! respectons ces restes!
» Le ciel bénit les fils pieux
» Qui gardent, dans les jours funestes,
» L'héritage de leurs aïeux.
» Comme une gloire dérobée,
» Comptons chaque pierre tombée;
» Que le temps suspende sa loi;
» Rendons les Gaules à la France,
» Les souvenirs à l'espérance,
» Les vieux palais au jeune Roi!... »

— Tais-toi, lyre! silence, ô lyre du poëte!
Oh! laisse en paix tomber ces débris glorieux
Au gouffre où nul ami, dans sa douleur muette,
Ne les suivra long-temps des yeux!

Témoins que les vieux temps ont laissés dans notre âge,
Gardiens d'un passé qu'on outrage,
Ah! fuyez ce siècle ennemi!
Croulez, restes sacrés, ruines solennelles!
Pourquoi veiller encor, dernières sentinelles
D'un camp, pour jamais endormi!

Ou plutôt, — que du temps la marche soit hâtée.
Quoi donc! n'avons-nous point parmi nous ces héros
Qui chassèrent les rois de leur tombe insultée,
Que les morts ont eus pour bourreaux?
Honneur à ces vaillans que notre orgueil renomme!
Gloire à ces braves! Sparte et Rome
Jamais n'ont vu d'exploits plus beaux!
Gloire! ils ont triomphé de ces funèbres pierres!
Ils ont brisé des os! dispersé des poussières!
Gloire! ils ont proscrit des tombeaux!

Quel dieu leur inspira ces travaux intrépides?
Tout joyeux du néant, par leurs soins découvert,
Peut-être ils ne voulaient que des sépulcres vides,
Comme ils n'avaient qu'un ciel désert;
Ou, domptant les respects dont la mort nous fascine,
Leur main peut-être, en sa racine,
Frappait quelque auguste arbrisseau;
Et courant en espoir à d'autres hécatombes,
Leur sublime courage, en attaquant ces tombes,
S'essayait à vaincre un berceau *.

Qu'ils viennent maintenant, que leur foule s'élance,
Qu'ils se rassemblent tous, ces soldats aguerris!
Voilà des ennemis dignes de leur vaillance!
Des ruines et des débris.

* On sait qu'à l'époque de notre révolution, la violation des tombes royales précéda les attentats régicides, dont le plus odieux, peut-être, fut celui qui s'exécuta lentement et comme à plaisir, sur un enfant (M. F.).

Qu'ils entrent sans effroi sous ces portes ouvertes;
Qu'ils assiègent ces tours désertes;
Pour eux il n'est point de danger;
Les héros qui veillaient sur ces hautes murailles,
Les ombres qui jadis ont gagné des batailles,
Ne combattent que l'étranger.

Ce siècle entre les temps veut être solitaire.
Allons! frappez ces murs, des ans encor vainqueurs.
Non, qu'il ne reste rien des vieux jours sur la terre :
Il n'en reste rien dans nos cœurs.
Cet héritage immense, où nos gloires s'entassent,
Pour les nouveaux peuples qui passent,
Est trop pesant à soutenir;
Il retarde leurs pas, qu'un même élan ordonne.
Que nous fait le passé? du temps que Dieu nous donne,
Nous ne gardons que l'avenir.

Qu'on ne nous vante plus nos crédules ancêtres!
Ils voyaient leurs devoirs où nous voyons nos droits.
Nous avons nos vertus! Nous égorgeons les prêtres,
Et nous assassinons les rois!...
Hélas! il est trop vrai, l'antique honneur de France,
La Foi, sœur de l'humble Espérance,
Ont fui notre âge infortuné;
Des anciennes vertus le crime a pris la place;
Il cache leurs sentiers, comme la ronce efface
Le seuil d'un temple abandonné.

Quand de ses souvenirs la France dépouillée,
Hélas! aura perdu sa vieille majesté,
Lui disputant encor quelque pourpre souillée,
Ils riront de sa nudité!

147-150 *D* :

Un tel triomphe est sans dangers.
Mais qu'ils n'éveillent pas les preux de ces murailles,
Ces ombres qui jadis ont gagné des batailles
Les prendraient pour des étrangers!

Nous, ne profanons point cette mère sacrée;
Consolons sa gloire éplorée,
Chantons ses astres éclipsés;
Car notre jeune muse, affrontant l'anarchie,
Ne veut pas secouer sa bannière, blanchie
De la poudre des temps passés*.

VICTOR HUGO.

* Cette ode fait partie, ainsi que celle du même auteur, insérée au premier volume de la *Muse*, d'un volume d'odes inédites, qui paraît en ce moment chez Ladvocat. Prix : 3 fr. 50 cent. Nous rendrons compte de ce nouveau recueil d'odes de M. Victor Hugo (M. F.).

---

177 *A* les astres

LITTÉRATURE

L'ÉCOLE DES VIEILLARDS

En m'associant à leurs travaux, les auteurs de la *Muse française*, voulant sans doute éprouver mes forces ou mon courage, m'ont confié l'examen de l'*Ecole des Vieillards*; honneur insigne, que je ne puis m'empêcher, je l'avoue, de regarder comme un très pesant fardeau. Est-il, en effet, une tâche plus pénible pour un obscur ami des lettres, que d'avoir à juger un ouvrage aussi imposant par le nom de son auteur, et par l'immense succès qu'il a obtenu et qu'il obtient encore tous les jours? Et si, par un malheur d'autant plus grand qu'il est plus rare, le critique a une conscience littéraire avec laquelle il lui soit impossible de transiger; s'il est forcé par ce tyran intérieur d'attaquer, je ne dis pas l'auteur, je ne dis pas l'ouvrage, mais le succès, pour lequel on a de nos jours un respect profond, parce qu'on ne croit plus à la gloire, il est à peu près sûr d'être vaincu dans le combat, du moins au jugement des spectateurs. Il faut qu'il se résigne et qu'il attende, car ce n'est qu'à la longue que le flambeau de la critique peut faire

évanouir le succès qu'elle examine, comme la lampe de Psyché fit disparaître l'Amour.

M. Delavigne est un homme d'un grand talent, et il en a mis beaucoup dans son ouvrage; il a donc, dans notre siècle anti-poétique, des droits incontestablement acquis auprès de tous ceux qui aiment encore la poésie, et ce n'est pas la *Muse française* dont il devrait redouter les atteintes, si ce même siècle ne lui avait pas décerné un triomphe tel que l'auteur de l'*Ecole des Maris* et de l'*Ecole des Femmes* n'en a jamais obtenu. Il me semble que dans ce recueil on aurait dû louer davantage les beautés innombrables qui brillent dans les dernières productions de M. de la Martine, précisément parce que le public avait fermé les yeux à leur éclat pour ne voir que les taches qui les obscurcissent; et il me semble que dans l'intérêt de l'art, de M. Delavigne et de ses admirateurs eux-mêmes, c'est le cas ou jamais de s'armer envers sa nouvelle comédie d'un peu de sévérité. On voit que, pareil à Caton, *je souris au malheur*; et de peur qu'on ne trouve la comparaison trop ambitieuse, j'ajouterai que, pareil au médecin qui souhaitait à ses amis toutes les maladies imaginables, afin d'avoir la joie de les en guérir, je souhaiterais à M. Delavigne une sorte de chute ou de *non succès*, qui serait bien certainement un effet de l'injustice du public, pour lui montrer de quelle ardeur alors je combattrais pour sa défense.

La comédie est l'école des mœurs; cette vérité universellement reconnue, doit s'appliquer surtout aux ouvrages qui portent eux-mêmes le titre d'*Ecole*. Mais il ne s'ensuit point de là qu'elle doive toujours mettre en œuvre des mœurs irréprochables; elle doit

corriger par l'exemple, et certes dans ce but, le ridicule est bien le moyen le plus puissant, en supposant même qu'il ne soit pas le seul. La nouvelle pièce est déjà si connue, l'analyse en a été si souvent répétée par tous les journaux quotidiens du royaume, qu'il serait aussi fastidieux qu'inutile de la recommencer. Occupons-nous donc seulement de ce qu'on peut apprendre à l'*Ecole des Vieillards*.

Quand Molière a voulu, dans *George Dandin*, nous montrer les inconvéniens d'un mariage inégal sous le rapport de la naissance, il a jeté à pleines mains le ridicule sur un mari fort estimable d'ailleurs; et il n'a laissé là ce pauvre homme qu'après nous avoir ôté, pour lui, tout espoir d'un meilleur avenir. Si M. Delavigne voulait nous détourner des unions inégales sous le rapport de l'âge, c'était la seule marche qu'il eût à suivre. Un vieux mari aimé de sa jeune femme ne pouvait paraître que comme personnage d'opposition et d'exception, ainsi qu'Ariste dans l'*Ecole des Maris*. En effet, si, comme l'auteur semble l'indiquer, Hortense doit persister dans ses bonnes résolutions, Danville a très bien fait de l'épouser : le bonheur du reste de sa vie n'est certes pas acheté trop cher par vingt-quatre heures de tourmens. Si elle doit retomber dans les mêmes fautes, comme on peut se permettre de le soupçonner, la pièce n'est pas finie. Au total, le dénouement vous montre donc un vieillard qui s'est marié et qui paraît avoir bien fait, en regard d'un autre qui se refuse à suivre son exemple et qui paraît faire encore mieux; toute la morale qu'on peut en tirer, c'est que lorsqu'à Paris, on a de puissantes raisons de craindre le sort commun des maris, il suffit d'emmener sa femme au Havre; et là-dessus,

comme sur l'effet moral de la pièce, je suis de l'avis du respectable don Gusman Brid'Oison : *je ne sais qu'en dire, et voilà ma façon de penser.*

Je blâmerai donc moins M. Casimir Delavigne d'avoir fait un drame (bien que je n'aime pas ce genre), que d'en avoir fait un sur un sujet qui devait nécessairement être traité d'une manière moins édifiante peut-être, mais certainement beaucoup plus gaie. Il y avait toujours de la gaîté dans le style des *Comédiens,* si la pièce manquait un peu de comique; le sujet n'avait pas été saisi dans tout son ensemble, mais du moins le poëte ne s'en était pas écarté. Ce n'était ni la touche de Molière ni celle de Regnard, mais c'était presque, pour le ton général et la facture des vers, celle de Piron dans la *Métromanie* et de Gresset dans le *Méchant.* M. Delavigne nous a donné le droit d'attendre trop de lui; car, malgré le talent de style qui brille dans l'*Ecole des Vieillards*, s'étant souvent privé volontairement du secours de cette gaîté qui eût ranimé sa verve, il me semble que cette pièce est aussi inférieure aux *Comédiens* pour la composition et pour le style, que le *Paria*, sous le dernier rapport, est supérieur aux *Vêpres siciliennes*, et que les *Vêpres*, sous le premier, sont supérieures au *Paria.*

Mais c'est surtout pour la vérité des mœurs que l'ancienne comédie de M. Delavigne l'emporte sur la nouvelle; ce jeune auteur connaissait les coulisses, et il ne connaît pas les salons. Il dit, par l'organe d'un de ses personnages, qu'il n'aime pas la société des gens qui pourraient examiner *s'il rit trop haut*, ce qui n'arrive pas à la représentation de sa pièce; son public en cela s'est toujours montré de très bonne

compagnie. J'ajouterai qu'on ne l'accusera même pas d'avoir écouté aux portes, mais alors on l'accusera de ne pas s'être borné à la peinture de la société qu'il fréquente. Où a-t-il vu un jeune duc devant lequel des gens riches et âgés soient à genoux comme dans sa pièce? Si l'égalité règne quelque part, c'est dans les salons. Tout le monde y est monsieur tel ou tel, et personne n'y est Son Excellence. Mais d'un autre côté, quand j'entends dire,

Son oncle est aux finances,

je me demande : Est-il garçon de bureau, surnuméraire ou ministre? Et puis ce duc, qui mène un si grand train, ne devrait pas, ce me semble, louer un appartement dans son hôtel, sans qu'on ait même daigné nous assurer qu'il ne le loue pas en garni. Et ce laquais, qui l'appelle *le duc* tout court! et ce maître de maison, qui ne sait pas se faire connaître à lui! et cette entrée à deux heures du matin dans la chambre d'une jeune femme, *comme dans une place d'armes*, ainsi que le dit Bartholo, sans que personne l'annonce, sans qu'il s'en excuse autrement que d'une visite faite un peu tard! et cette jeune femme qui engage la conversation avec lui, au lieu de le chasser! Je ne parle pas de la déclaration faite *le brevet sur la gorge*; tout le monde a été d'accord à cet égard. Et ce vers si ridiculement emphatique dans la bouche d'un duc :

Invité chez le fils d'un de nos pairs de France!

Et cette grand'mère, qui pourrait mériter un nom assez désagréable, moralement parlant! Mais on sait déjà que je ne plaide pas ici la cause des mœurs pures et parfaites. Je ne verrai donc en elle qu'une

femme du bel air qui trouve *pompeux* le titre de receveur-général; qui trouve *glorieux* pour sa fille et surtout pour son gendre, qu'on présente les armes au duc, quand il donne le bras à Mme Danville; qui se meurt de joie en pensant qu'elle pourra parler à la princesse une telle. Et quand elle dit que le duc reste seul avec elle, quoique sa fille soit là, et que j'entends surtout parler de la partie de piquet, je ne dis pas, Etait-il bien nécessaire de faire de cette bonne femme une imbécile? je dis seulement : Etait-il bien nécessaire de refaire la chanson du sénateur?

Cette absence de bon ton se fait remarquer dans une foule d'expressions. Quand je lis,

Est-ce heureux d'avoir une voiture!

je pense que la mesure du vers seule a empêché l'auteur de mettre : *C'est-il heureux!* et je suis encore fortifié dans cette opinion par le vers suivant :

Tiens! ma femme l'a prise! *Ah, bah!* j'aime à marcher.

Je suis fâché aussi que M. Delavigne dans ses vers ait cru devoir emprunter à la prose de M. Picard, certaines formes de style, dont voici un exemple :

BONNARD.

Du Havre où tu naquis constant adorateur,
Tu cesses de l'aimer!

DANVILLE.

Qui! *moi! charmante ville!*

M. Delavigne rit des auteurs nébuleux; je le comprends ici, mais si je le voulais, je ne le comprendrais pas. Pour tempérer l'amertume de toutes ces

critiques, pour justifier l'éloge que j'ai fait en général de son style, et pour terminer cet article de la manière la plus agréable à ce jeune poëte et à mes lecteurs, je citerai un passage que je comprends et que j'applaudis, et que tout le monde comprendra que j'applaudisse.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmans de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, geoliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette;
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.

Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
Qui, long-temps enterré dans un triste veuvage,
Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau.
Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
Que de soins! quels égards! quels charmans entretiens!
Des défauts, elle en a; mais n'as-tu pas les tiens?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs!
Je brave leurs discours; je suis riche; et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
Hortense a l'humeur vive; et moi ne l'ai-je pas?
Nous nous fâchons parfois; mais qu'elle fasse un pas,
Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaîté n'emporte.
Suis-je seul? elle accourt; suis-je un peu las? sa main,
M'offrant un doux appui, m'abrège le chemin.
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma goutte;
Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits;
Ses regards sont si vifs! son visage est si frais!.....

Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée;
Je ne me souviens plus des outrages du temps :
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

En somme, l'*Ecole des Vieillards* est une pièce bien écrite; et pour finir comme un ami de l'auteur, je ne dirai rien de la manière dont elle est jouée.

Le Comte GASPARD DE PONS.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

M. LE BARON DE SORSUM

Nous avions pris la plume il y a peu de temps pour annoncer à la France une partie des œuvres de M. de Sorsum. Il s'était décidé, ou plutôt l'admiration de ceux auxquels il se confiait, l'avait déterminé à sortir de la retraite, en nous apportant le fruit d'un travail de plusieurs années. Né avec autant de simplicité de cœur que ce La Fontaine, qui est resté parmi nous le modèle de cette vertu, il n'avait pas songé à terminer des ouvrages qu'il ne regardait pas comme aussi importans; il était le seul qui ne crût pas à lui-même. Il est vrai de dire aussi que les lettres

---

Cet article n'a pas été réimprimé. Une note de la préface du *More de Venise* (1830) y fait allusion : « En 1824, j'imprimai quelque chose de ces mêmes doctrines que je viens de mettre à exécution dans la *Muse française*. Ce fut à propos d'une honorable tentative de M. de Sorsum, poëte et savant qui a trop peu vécu et traduisit plusieurs tragédies de Shakspeare en prose, vers blancs et vers rimés. Système qui n'est pas le mien, et que je crois à jamais impraticable dans notre langue, mais dont je me hâtai de faire connaître l'entreprise avec l'estime que j'ai pour tout esprit qui fait un pas et tente un chemin. »

sont presque toujours une consolation, et qu'il était heureux.

Un jour cependant il quitta ses études profondes et variées, et venait se montrer encore au monde, lorsqu'une mort presque subite vint le frapper comme une horrible punition d'un seul désir de gloire.

Nos larmes ont suspendu nos éloges; mais c'est un devoir que de les continuer, puisque Dieu a voulu que nous soyons devenus sitôt une postérité pour lui.

Le fond de ces œuvres qui vont bientôt voir le jour, est une traduction de six tragédies de Shakespear. C'est une entreprise d'une haute importance, selon notre opinion. Jusqu'à présent l'on n'avait connu cet ouvrage en France que par des traductions en prose, par lesquelles il était impossible que tout le génie du poëte fût révélé. Mais après la lecture de celle que nous annonçons, on comprendra toute la grandeur du tragique anglais, et l'on sera frappé par le style d'une grande pensée, qui n'avait peut-être pas été assez appréciée jusqu'ici.

Shakespear, le plus grand créateur des poëtes tragiques, lorsqu'il jeta son premier regard sur le monde, fut frappé de la différence des langages dans les êtres de la société. Il aimait sur toutes choses la vérité, ainsi que font d'ordinaire tous les hommes de génie, tous ceux qui voient; car le regard et la pensée ne sont peut-être qu'une même puissance, dont l'une serait comme le corps et l'autre l'âme. Il vit donc que les hommes ne sont pas une seule espèce, autant qu'on le veut croire, et qu'il y a des esprits inférieurs dans les nations, qui, tout natifs qu'ils paraissent être de la même patrie que d'autres, ne devraient point prononcer les mêmes paroles avec le même

accent. Il voulut rendre sensible cette distinction indéfinissable qui se sent au premier mot, au premier geste, dans quelques hommes, sans qu'on puisse dire précisément qu'ils aient encore agi ou parlé autrement que tout le monde. Laissant donc sa prose au vulgaire, il en fit le langage du matelot blasphémant dans la tempête, du plébéien soufflant une vile insurrection, du valet défiant avec crainte le valet qu'il effraie; mais il donna un autre parler au prince dépossédé, au grand homme méconnu et à l'amant qui s'immole. Ce langage n'est pas encore la poésie; ce sont les vers sans la rime; c'est une prose cadencée qui marche avec plus de grâce que l'autre, et qu'on distingue seulement à son allure, comme parmi des chevaux pareils on reconnaîtrait à sa démarche balancée celui qui sort des mains des écuyers d'un roi. Puis, voilà que tout à coup la parole prend des ailes, et les sylphes, les fées, et ceux qui aiment, parlent la langue des dieux.

Aucun traducteur avant le baron de Sorsum n'avait osé entreprendre ce même travail en français. Il fallait être poëte, et, en quelque sorte, créateur comme Shakespear. Il est parvenu en effet, à force de naturel et de grâce, à nous faire supporter le *vers blanc,* ce vers privé de l'accord du dernier son, accord ravissant, que Mme de Staël nommait une *image du souvenir et de l'espérance,* se plaisant à attendre le retour des dernières syllabes, et charmée de les retrouver dans d'autres, toutes semblables. On s'étonne d'abord de ne pas rencontrer la rime; mais bientôt l'oreille s'y familiarise, et l'ordre des pensées dû dialogue étant tout-à-fait en proportion avec ce style, il se compose souvent d'expressions simples, qu'aurait

peut-être dédaignées un vers *plus grand seigneur*. Les choses de la vie intime y trouvent place; et, dans ces momens, la tragédie veut bien les appeler par leur nom, ce qui, il faut l'avouer pourtant, a bien son mérite pour la vérité et la clarté.

Nous n'avons pas dessein de donner ici le détail de ces traductions; mais lorsque le moment en sera venu, nous recommanderons à l'attention publique les terribles scènes de *Macbeth,* et l'énergie de celles des Trois Sorcières, où il semble entendre l'idiome de l'enfer; puis aussi les adieux mélancoliques de Roméo et Juliette sur leur balcon, durant la nuit; chef-d'œuvre d'innocence et d'amour, ainsi que cette histoire douloureuse tout entière, aventure si touchante de dévouement malheureux, que tous les peuples l'adorent et lui élèvent chacun un autel sur leur théâtre. Le nôtre l'attend encore, malgré Ducis, qui n'y voulut voir que la haine de deux familles.

D'autres ouvrages, entièrement de son invention, doivent terminer les œuvres du baron de Sorsum. Il avait entrepris plusieurs poëmes et terminé quelques élégies. Quelquefois, oubliant la sévérité habituelle de son style, le traducteur d'*Othello* et de *Macbeth* savait rendre avec une ravissante simplicité les plaintes d'une jeune fille abandonnée. Dans une romance intitulée l'*Ombre de Marguerite,* qui réunit, ainsi que son titre l'indique, les terreurs de l'apparition nocturne à la candeur d'une fille des champs, on trouve des vers tels que ceux-ci :

L'amour dévora ses instans,
Sur son teint se flétrit la rose printanière :
Elle mourut avant son temps.

Et plus loin, lorsque cette ombre si douce n'a que la force de pleurer, et ne peut pas trouver un mot de fureur contre celui qui la fit mourir, elle dit :

Pourquoi d'aimer toujours me fis-tu la promesse,
Quand tu méditais mes malheurs ?
Tu vantais à mes yeux la flamme enchanteresse,
Et tu l'éteignais dans les pleurs !
Tu louais ma beauté : cet état peu durable,
C'est toi qui le fis éclipser.
Tu demandais mon cœur : ta main impitoyable
Ne le prit que pour le briser.

Nous ne savons rien de plus touchant que cette adorable douceur d'une victime.

Voilà un abrégé bien court d'une longue suite de beautés. Mais nous n'avons voulu que préparer une réputation qu'achèvera l'ouvrage lui-même; il sera écouté ou lu sans envie, comme le sont les œuvres des anciens : on s'approche d'un livre posthume comme des enfans se jouent avec une bombe éteinte, sans en avoir peur. Nous éprouvons une amère consolation à penser que l'auteur ne sera plus regardé par *les yeux ingrats et jaloux,* et que pour des hommes tels que lui, *la mémoire est reconnaissante.*

Le C^te^ Alfred de VIGNY.

MŒURS

LE
DÉGRÉVÉ RÉCALCITRANT

ANECDOTE ÉLECTORALE

Une chaise de poste s'est arrêtée devant la maison de campagne de M. de la Brigue; c'est lui-même qui en descend avec André, son domestique. Mais il a eu soin, avant tout, d'appeler Marguerite, sa cuisinière, et Thomas, le garçon jardinier : car on n'est pas trop de trois pour le descendre, tant ses jambes sont douloureusement gonflées par la goutte. Enfin les malles, le sac de nuit et le maître sont portés chacun à sa place. M. de la Brigue est dans son grand fauteuil jaune, la tête appuyée sur deux oreillers, et les pieds étendus sur un tabouret. Marguerite est occupée à lui envelopper les jambes dans une couverture de laine.

M. DE LA BRIGUE, *essayant de se retourner*. — Ouf!

Publié en feuilleton par *l'Union de Seine-et-Oise* du 20 juillet 1850, avec des retouches conservées dans l'édition des *Œuvres complètes* (t. IV, p. 13). — En tête : « La scène se passe en 1846. »

5 ce n'est pas trop pour le descendre — 8 sont transportés à leurs places respectives — 10 jaune comme lui

MARGUERITE, *se relevant.* — Est-il permis, bon Dieu! comme vous voilà fait! Je vous demande un peu pourquoi se mettre en route dans cet état-là!... et voyager toute la nuit encore! Puisque vous avez été deux grands mois hors de la maison, vous auriez aussi bien fait d'en rester encore un, plutôt que de nous revenir comme un emplâtre. Allons, voyons, qu'est-ce qu'on peut vous donner pour.....

M. DE LA BRIGUE. — Mes lettres, Marguerite; je dois avoir des lettres, mon enfant.

MARGUERITE. — Je le crois bien. Toutes mes économies de gros sous y ont passé. Mais vous ne les aurez qu'après avoir bu deux bonnes tasses de tisane. Attendez-moi là.

M. DE LA BRIGUE. — Eh! comment veux-tu que je ne t'attende pas?

MARGUERITE, *en s'en allant.* — Tiens, c'est vrai..... Voyez donc quelle figure décomposée! Et qu'est-ce que ça peut avoir un homme comme ça? une quarantaine d'années tout au plus. Ça devrait être fort et..... Ah! miséricorde! (*Elle sort.*)

Marguerite est rentrée; M. de la Brigue avale la tisane et dévore les lettres. Sa figure s'anime et son front s'éclaircit de lettre en lettre. On l'entend répéter tout bas avec complaisance : « Il y a tout espoir, les choses sont en bon train. — Votre petite fête fera le meilleur effet. — Votre brochure vous a gagné beaucoup d'électeurs.

---

14 *se levant* — 19 d'en rester un troisième — 23 je dois en avoir, des lettres — 24 je crois bien — 31 Mais voyez donc — 31-33 Et quel âge ça peut-il avoir? Quarante-huit ans tout au plus. — 39 produira le meilleur — 40-41 gagné autant d'électeurs que de lecteurs

M. DE LA BRIGUE, *d'un air rayonnant.* — C'est là tout ce que tu as reçu pour moi?

MARGUERITE. — Ah! pardon; j'ai encore un petit papier, mais comme c'est de l'*imprimé,* je ne l'ai pas mêlé avec les autres. Tenez, monsieur.

M. DE LA BRIGUE, *lisant. Il est d'abord consterné, puis crispé, puis exaspéré.* — Comment!..... cela ne se peut pas..... Monsieur de la Brigue..... c'est bien moi. Dégrèvement..... diminution..... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. C'est une injustice criante, mais j'en aurai raison. Je voudrais bien savoir quel est l'imbécile!.....

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* — Monsieur Le Simple.

M. DE LA BRIGUE. — Ah! mon cher Le Simple, je pensais à vous; vous me voyez accablé d'ennuis [et de dégoûts]. Vous savez le maudit voyage que j'ai été forcé d'entreprendre; j'ai été retenu quinze jours de trop par cette maudite goutte, et voilà le maudit papier que l'on me donne à mon arrivée. Lisez vous-même.

M. LE SIMPLE, *après avoir lu* [*très*] *tranquillement.* — Eh bien! mon ami, je ne vois là qu'un compliment à vous faire. Vos contributions directes s'élevaient à onze cents francs, et on ne vous en demande plus.....

M. DE LA BRIGUE, *hors de lui.* — Que neuf cent quatre vingts; malheureux, que neuf cent quatre vingts!

45-46 de l'imprimé, je croyais que c'était quelque bêtise. — 58-59 j'ai été obligé d'entreprendre; cette maudite goutte m'a retenu quinze jours de trop, et voilà — 63 dans tout cela — 65 à six cents — 67 que quatre cent — 68 que quatre cent

MARGUERITE. — Par exemple, si je conçois rien à votre colère, je veux bien rester fille toute ma vie. Vous, qui êtes si intéressé!.....

M. DE LA BRIGUE, *qui n'entend rien.* — Oui, je le répète, c'est une injustice criante. Neuf cent quatre vingts francs! (*A part.*) Encore s'ils m'eussent laissé à mille francs, au taux des éligibles! (*Haut.*) Des réductions pareilles quand l'Etat ne peut faire face à tous ses engagemens!..... et il faut que cela tombe sur moi, dont les biens étaient à peine imposés à leur valeur, tandis que j'ai de malheureux voisins qui sont surchargés, et qui, depuis dix ans que je suis maire, n'ont pu obtenir aucun dégrèvement. Mais je n'en resterai pas là. Je suis trop bon citoyen pour tolérer de semblables abus. Je vais réclamer auprès de toutes les autorités, et s'il le faut..... j'intriguerai pour la première fois de ma vie. Marguerite, mon écritoire et mon grand portefeuille, et laissez-nous.

M. LE SIMPLE. — La, la, mon ami, un peu de raison. Tâchez de vous consoler du bénéfice qui vous survient.

M. DE LA BRIGUE, *achevant d'écrire.* — Mon cher Le Simple, voulez-vous me faire un grand plaisir? Allez-vous-en tout de suite. Tenez, voici ma réclamation et les pièces à l'appui. Ce sont des baux en forme, qui prouvent jusqu'à l'évidence que je ne devais pas subir la réduction d'impôts dont mon patriotisme est offensé. Nous sommes à la porte de la

---

70 si je comprends rien — 73 *n'entend pas* — 74 quatre cent — 76 cinq cents francs — 84 abus. C'est aux vrais patriotes à se montrer. Je vais

ville, voyez le préfet, les membres du conseil de département, tous les commis, le diable s'il le faut. Priez, pressez, importunez, étourdissez..... Faites parler votre femme, [afin que mon affaire soit plus vite expédiée.]

M. LE SIMPLE. — Mais, mon ami, il me semble qu'il sera toujours temps.....

M. DE LA BRIGUE. — Il n'y a pas une minute à perdre, vous dis-je; je ne pourrais point passer deux jours comme cela. (*A part.*) C'est demain que le collége électoral s'assemble. (*Haut.*) Vous entendez bien, vous ferez sentir que c'est une erreur matérielle, qu'on peut rectifier sur-le-champ et sans aucune formalité administrative. Allez et ne revenez qu'avec mes contributions au grand complet. A propos, vous n'oubliez pas que je donne ce soir bal et souper; c'est pour cela que je suis revenu tant bien que mal.

M. LE SIMPLE. — C'est bien pour cela aussi que je venais.....

M. DE LA BRIGUE. — Si je n'ose compter sur madame Le Simple qui se couche à huit heures, nous aurons du moins votre charmante Emilie, qui, je l'espère, sera bientôt la mienne, quoiqu'elle n'en sache rien encore..... Mais je ne veux pas commencer à parler d'elle, parce que je n'en finirais plus. [Sans adieu donc.] — Le voilà parti. Ce bon Le Simple est vraiment d'une ingénuité!..... Il est toujours assez fin pour me faire obtenir la singulière faveur que je

---

98-99 du conseil municipal, le directeur des contributions, tous les commis — 107 deux jours dans cet état — 109 Vous ferez remarquer — 110 sans grandes formalités — 114 revenu sans tenir aucun compte de ma goutte. — 119 *et suiv.* Evélina

sollicite. — Du reste, il n'est bon à rien, il n'est pas même électeur. Aussi, ne lui ai-je fait aucune confidence. Mais il a une belle fortune en portefeuille et une jolie fille à marier..... Holà! Marguerite, André, Thomas!

TOUS. — Nous voilà, monsieur.

M. DE LA BRIGUE *à Marguerite.* — Ah çà! tu as bien suivi les ordres que je t'ai envoyés? Les pâtés, les poissons, les vins, tout est de la première qualité?

MARGUERITE. — Soyez tranquille, monsieur; ça va vous coûter gros.

M. DE LA BRIGUE. — Je m'en rapporte à toi. Encore une fois, j'entends qu'on ne ménage rien aujourd'hui, mais sans tirer à conséquence. (*S'adressant à Thomas et à André.*) Et vous autres, voyons; quel est celui de vous qui conduit le plus mal un cheval?

THOMAS. — Oh! pour ça, c'est moi, not'maître; car je ne connais rien du tout à ces bêtes-là, et j'en ai une peur terrible.

M. DE LA BRIGUE. — C'est bien, mon garçon; tu prendras ma jument aveugle et ma vieille cariole, et tu iras chercher les dames pour le bal; tu en embarqueras le plus que tu pourras à la fois, afin de faire le moins de voyages possible. Et toi, André, tu attelleras mon joli petit *limousin* à mon char-à-bancs suspendu, et tu amèneras MM. les électeurs, en ayant grand soin d'éviter les mauvais pas et les secousses.

M. de la Brigue resta seul jusqu'au soir et passa toute la journée à s'habiller et à étudier devant un

---

128-129 Mais il a une jolie fille à marier et une superbe fortune en portefeuille. — 145 C'est très bien — 151 électeurs, quatre par quatre

miroir l'espèce de sourire qu'il pourrait substituer à la grimace dont ses traits avaient contracté l'habitude depuis ses souffrances. Enfin, l'heure du bal arriva. Tout le monde dansa assez tristement; les uns, parce qu'ils ne connaissaient personne; les autres, parce qu'ils reconnaissaient trop de gens qu'ils ne s'attendaient pas à voir en *soirée*; car M. de la Brigue avait invité l'arrondissement en masse et sans distinction, la liste de ses convives n'était autre que la liste des électeurs. Il n'y avait que deux figures riantes à cette fête : c'était la belle *Emilie* et son petit cousin *Sainville,* qui dansaient toujours ensemble ou en face l'un de l'autre. Ils ne se quittaient pas des yeux; et quand venait la chaîne des dames, Sainville serrait la main d'Emilie de manière à lui faire bien mal, s'il ne lui eût pas fait tant de plaisir. M. de la Brigue s'en était aperçu d'abord, et il souffrait autant de sa jalousie que de sa goutte; mais rien ne pouvait porter [la moindre] atteinte au sourire en permanence qu'il avait, pour ainsi dire, sculpté sur son visage.

Il fut charmant pendant le souper, et dit à droite et à gauche les choses les plus aimables, telles que : vous avez raison..... cela n'est pas douteux..... j'ai toujours pensé ainsi..... il n'y a rien à répondre à monsieur..... Il parlait à chacun de ce qui l'intéressait, et poussait même l'attention jusqu'à faire des fautes de *français* avec les gens qui parlaient mal. Aussi, vers la fin du repas, un électeur enivré du

---

157 depuis son dernier accès de goutte — 158 Ils dansèrent tous — 160 qu'on ne s'attend pas à voir — 173-174 qui moisissait sur ses lèvres. — 179 Il savait parler — 180 même la politesse — 181 avec ceux de MM. les électeurs qui ne savaient pas leur langue — 182 un d'entre eux

double délire des bons procédés et des bons vins, porta la santé du futur député, et la motion fut accueillie à une immense majorité.

M. DE LA BRIGUE, *avec un rire prétentieux.* — Messieurs, je crois déjà goûter le *bonheur des élus.*

SAINVILLE, *avec ravissement.* — Le bonheur des élus!.....

Et M. de la Brigue regarde fixement Sainville, qui regardait tendrement Emilie qui n'osait regarder que son assiette.

On s'est levé de table et la fête a recommencé.

M. LE SIMPLE, *s'approchant mystérieusement de M. de la Brigue.* — Ah çà, dites-moi donc, mon ami, est-ce que vous seriez un des candidats pour l'élection de demain?

M. DE LA BRIGUE. — Apparemment. Vous devinez cela maintenant?

M. LE SIMPLE. — Oh! non. Je m'en suis douté, quand on a bu à votre nomination. A propos, j'ai fait toutes les démarches pour votre réclamation. On m'a donné de grandes espérances pour demain matin..... A présent que j'y pense, c'est à cause de cette élection que vous mettiez tant de chaleur? Et puis, ces brochures, ces aumônes, ces constructions, ces

---

184-185 proposa un toast en l'honneur du futur député. (*Développement nouveau intercalé.*) — 188 *avec extase* — 191 regardait romanesquement Evélina — 194 *avec mystère* — 198 M. DE LA BRIGUE, *sans se retourner.* — 201 nomination. Mais dans l'état de santé où vous êtes... Ce n'est pas l'embarras, un bon citoyen se doit à sa patrie, à sa famille et à soi-même. A propos — 202 réclamation au sujet du dégrèvement — 203 les plus grandes — 204 c'est donc pour cela

bonnes actions que vous faites depuis six mois, c'était donc aussi.....

M. DE LA BRIGUE, *d'un air presque fat.* — Eh! oui, c'est un petit système d'influence oblique.

M. LE SIMPLE. — Et ma fille, l'aviez-vous aussi un peu influencée?

M. DE LA BRIGUE. — Pas encore. Je ne veux mettre à ses pieds que l'hommage d'un député; mais vous ferez bien de l'y préparer tout doucement, en retournant chez vous. Adieu, mon cher, n'oubliez pas mon affaire. J'en attends des nouvelles à mon *lever*.

Nos jeunes gens avaient tout entendu, et ils ne dansèrent plus de toute la nuit.

Le bal est fini, et les voilà sur la grande route, s'en revenant aussi tristes qu'ils étaient arrivés joyeux.

M. LE SIMPLE. — Eh bien! Emilie, que penses-tu de M. de la Brigue?

EMILIE. — Mais, papa..... qu'il pourra faire un fort bon député.....

M. LE SIMPLE. — Et un meilleur mari peut-être?

EMILIE, *d'un ton décidé.* — Oh! d'abord, je ne veux pas d'un mari éligible.

M. LE SIMPLE. — Il assure qu'il n'aura que vingt-cinq ans pour t'aimer.

EMILIE, *tristement.* — Que m'importe, [papa,] s'il en a cinquante pour plaire?

SAINVILLE. — Oh! monsieur, pourriez-vous sacrifier ainsi ma petite cousine? Donnez-la-moi plutôt.

---

208 c'était donc toujours — 219 et ils n'avaient plus le cœur à la danse — 220 sur le grand chemin — 224 Mais, mon père — 228 si éligible — 231 *boudeuse.* Qu'importe — 232 pour me plaire — 233 SAINVILLE, *étourdiment.*

M. Le Simple. — Où suis-je? et qu'est-ce que j'entends? Apprenez, monsieur, qu'à compter de demain, vous ne verrez plus votre cousine.

Sainville. — Eh bien, monsieur, je serai mort de langueur après-demain.

M. Le Simple. — Il paraît que vous languissez vite. Mais ce que j'ai dit sera fait.

Cependant M. de la Brigue s'était mis au lit, engourdi de lassitude et bercé par l'espérance. Il avait un tel besoin de sommeil, qu'il était quatre heures du soir quand il s'éveilla. Sa première pensée fut pour sa réclamation; il sonna, et Marguerite lui remit un billet qu'on venait d'apporter [de la part de M. Le Simple.] Notre candidat l'ouvrit précipitamment. Voici ce que disait la lettre.

A trois heures après midi.

« Je m'empresse, mon cher de la Brigue, de vous » annoncer qu'on vient de vous rendre une justice » éclatante. Non-seulement on a reconnu l'abus du » dégrèvement dont vous vous êtes plaint, mais en- » core, grâce à mes sollicitations et aux pièces qui » accompagnaient votre demande, vos contributions, » qui n'étaient primitivement que de onze cents francs,

---

235 Le Simple, *posant le pied dans une mare d'eau.* — 244 besoin de repos que sa pendule sonnait quatre — 246 réclamation; c'était la condition *sine qua non;* il appela et — 247 une grosse lettre pliée à la hâte qu'on venait d'apporter — 248 Le candidat l'ouvrit aussi précipitamment qu'une jeune fille un premier billet d'amour. Voici — 257-258 de six cents francs seront désormais portées à treize cent cinquante francs, non compris les centimes additionnels

» ont été portées à deux mille; vous voyez qu'elles » sont [presque] augmentées du double.

Votre meilleur ami,
LE SIMPLE.

P. S. » J'apprends à l'instant qu'il ne s'en est » fallu que de six voix que vous n'ayez été nommé » député. C'est M. de Saint-Léon qui vient d'être élu » au premier tour de scrutin; que voulez-vous? on » ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois. Nous » prendrons peut-être notre revanche dans sept ans. » Ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'en rentrant chez » moi, je n'ai plus trouvé ma fille, mais à sa place » un petit billet qui m'annonce que son petit cousin » l'a enlevée avec sa permission, ainsi que sa vieille » gouvernante. Je vais courir après eux, mais j'ai » bien peur que ce soit pour les marier. »

UN DOMESTIQUE, *entrant d'un air de triomphe.* — Monsieur, ce sont vos pauvres qui viennent recevoir leur semaine.

M. DE LA BRIGUE, *d'une voix de tonnerre.* — Qu'ils aillent se..... présenter chez M. de Saint-Léon; dorénavant, tous mes pauvres auront affaire à lui.

LE JEUNE MORALISTE. [E. DESCHAMPS.]

---

259 de plus du double — 266 tout avoir — 267 dans cinq ans — 268 de plus fâcheux — 269 je ne trouve plus — 270 un petit papier — 271 et sa vieille — 273 ce ne soit pour les marier. Quant à vous, mon cher ami, on ne peut pas vous enlever le plus précieux des trésors : la conscience d'un bon citoyen! »

HUITIÈME LIVRAISON

(Février 1824.)

POÉSIE

LA MORT DU JUSTE

Quand le temps va fermer le cercle de la vie,
Qu'à son divin banquet l'Eternel nous convie;
Sur ce lit funéraire, où s'élève un autel,
Vois l'immortalité dans le sein d'un mortel;
Profane, dont la vie est l'étude frivole,
Viens, assiste au départ d'une âme qui s'envole;
Et, de tes faux plaisirs fuyant la vanité,
Vois l'homme face à face avec l'éternité.

Heures poétiques et religieuses dédiées au roi, Paris, Ladvocat, 1828, in-18. — Epigraphe : « Justorum animæ in manu Dei sunt; et non tanget illos tormentum mortis. » (*Sap.*, cap. III.)

2 le Seigneur nous convie

5-8 Profane!... Si la vie est ta frivole étude,
Viens contempler la mort dans sa béatitude.
Détourne ton regard sur la terre arrêté,
Vois le chrétien tout seul devant l'éternité!

L'agonie a chanté son funèbre cantique :
Le Juste ouvre sa bouche au pain du viatique;
Et déjà visité du corps de Jésus-Christ,
Sur son front radieux son bonheur est écrit.
Déjà par les cinq sens par où lui vint la vie,
La mystique onction passe et les purifie;
Et l'huile consacrant ses destins glorieux,
Atteste que la terre en rendra compte aux cieux.

Le chrétien, remportant sa dernière victoire,
Sourit : du Fils de l'homme il entrevoit la gloire.
Déjà le jour pour lui jette un douteux rayon,
Et son cœur de la mort cherche en vain l'aiguillon.
S'il semble compatir à la douleur profonde
De ces objets si chers qu'il abandonne au monde,
Son œil, qui s'est levé plus fervent et plus doux,
Leur montre vers le ciel un dernier rendez-vous.

Mais, prête à s'élancer vers sa source première,
L'âme déjà plus grande entrevoit la lumière;
Et vers le temps penchée, avant d'entrer au port,
Flotte sur les confins de la vie à la mort.

Le prêtre du tombeau dit la sublime antienne.
« Le Seigneur, par ma voix, t'évoque, âme chrétienne.

9-16 *Réduits à quatre vers :*

Sa bouche a savouré cette manne angélique,
Sa chair a tressailli sous cette huile mystique,
Qui, consacrant des corps les destins glorieux,
Atteste que la terre en rendra compte aux cieux.

17 Le juste a remporté — 18 Sourit : déjà du fils il entrevoit — 24 Assigne vers le ciel

26-28 L'âme, pour s'affranchir repoussant la matière,
Semble encore hésiter dans son pieux effort
Sur l'invisible point de la vie

29 du trépas a commencé l'antienne

» Sors en paix, âme pure, et laisse-nous les pleurs :
» Aux lieux où Dieu t'appelle il n'est plus de douleurs;
» Et sur cette autre rive où l'homme absous aborde,
» Lui-même ouvre l'abri de la miséricorde.
» L'œil humain n'a point vu ni l'oreille écouté
» Ce que le ciel réserve à ta félicité. »

Il dit, le Juste expire à sa voix solennelle :
L'âme sainte a passé dans la vie éternelle;
Et la croix qui jadis protégea son berceau,
Suit la froide dépouille et marque son tombeau *.

Mme CÉRÉ BARBÉ.

* Cette élégie appartient à un recueil de *Poésies religieuses* qui doit paraître prochainement. Sa Majesté en a daigné accepter la dédicace. La *Muse française* s'empressera d'y consacrer un article (M. F.).

---

32 Dans les lieux où tu vas il n'est — 33 où le chrétien aborde — 34 Dieu même ouvre le port — 37 expire. A sa voix solennelle, — 40 sa froide

ÉLÉGIE

« Tu ne me verras plus! C'en est fait pour jamais! »
C'est toi qui l'oses dire, et pourtant tu m'aimais!
Jamais des cheveux noirs dont ton front s'environne,
Tes doigts n'éclairciront la mobile couronne,
Et dans ce doux signal inconnu des jaloux
N'écriront à mes yeux l'heure du rendez-vous!
Sur un regard de feu ta paupière abaissée
Ne me jettera plus ta dernière pensée,
Et ma main frémissante effleurera ta main
Sans que ta main me dise : « Ami, c'est pour demain!... »
Je ne te verrai plus de l'étroite croisée
Où j'égarais l'espoir de ma vue abusée,
Quand parmi cent détours quelque voile flottant
Te promettait de loin à mon cœur palpitant!...
Et l'oreille attentive, et l'âme suspendue
A ta marche cent fois retrouvée et perdue,
Je n'accuserai plus quelque bruit passager
De m'avoir averti d'un bonheur mensonger!
De ce bonheur, hélas! ta visite furtive
Ne me rendra jamais l'ivresse fugitive!
Je n'entendrai jamais tressaillir sous tes pas
Les degrés qu'ils touchaient et qu'ils ne pressaient pas,
Frissonner le satin de ta robe agitée,
Ton écharpe gémir par le vent emportée,
Ou trembler ton haleine, ou soupirer ta voix,
Et le verrou plaintif apaisé sous tes doigts.

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Poésies diverses*, Paris, Delangle, 1827, in-12.

9 ta main frémissante ... ma main — 26 Ou le verrou

Tu ne reviendras plus!
Tu reviendras encore!
Un jour, un beau matin, quand l'éclat de l'aurore
Blanchit de tes volets la mobile prison,
De l'alcôve rêveuse argente la cloison,
Court en réseaux tremblans, ou jaillit et s'élance,
De notre humble réduit regrettant le silence,
Tu diras : « Il est jour, et peut-être il m'attend. »
Et moi, je le saurai; car notre cœur s'entend.
Marchant à pas muets, timide, embarrassée,
Tu franchiras enfin la porte délaissée.
Oui, c'est toi!... c'est bien toi!... Mais quel soudain affront
D'un nuage de pourpre enflammera ton front
A l'aspect des longs plis qu'au modeste patère
Suspend un doux tissu, témoin d'un doux mystère!
N'oppose pas ton bras à mon bras caressant!
J'ai moi seul arboré ce trophée innocent!...
Regarde! de ton schall il occupe la place.
Ses nœuds imitent ceux que ta main entrelace,
Et la laine d'Asie aux riantes couleurs
Y sema comme au tien des palmes et des fleurs.
Quand des feux du matin ma paupière éclairée
Cherchait l'espoir flatteur qui charma la soirée,
Cette vue au bonheur venait me ranimer :
J'oubliais un moment que l'on cesse d'aimer,
Et je trompais ainsi ma tendresse inquiète.
Va! ne sois pas jalouse!... et ne sois plus coquette!...

CH. NODIER.

L'INCONSTANT

ÉLÉGIE.

Pauvre Mœris! — Mais pour le plaindre autant,
Quel est, dis-moi, le destin qui l'accable?
— Hélas! de tous, c'est le plus déplorable;
Le malheureux est inconstant.
— Je devine : un seul jour l'objet de son caprice,
Tu veux, par la pitié, te venger de ses torts.
— Moi? non, je lui pardonne et le plains sans efforts
Depuis que j'ai découvert son supplice.
Eh! ne le vois-tu pas, dans son ennui mortel,
Accablé de succès, de faveurs méprisées,
Changeant sans cesse et d'idole et d'autel,
Succomber sous le poids de ses chaînes brisées?
Dans ses plaisirs reconnais son tourment.
A-t-il jamais senti ces délices de l'âme,
Ce feu si doux qui survit à la flamme?
Non, non, c'est dans le changement
Qu'il a placé son espoir et sa vie.
A des rêves nouveaux sa pensée asservie
Lui défend de jouir des douceurs du présent,
Et le timide aveu qui comble son envie
Est pour lui de l'amour le plus fatal présent.
Pauvre Mœris! d'une amante nouvelle
Sent-il frémir la douce main?
Son cœur prévoit l'instant qui va l'éloigner d'elle;
Il la plaint de l'aimer, et, d'avance infidèle,
Du jour le plus heureux il craint le lendemain;

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1826.

Car le ciel a voulu, pour mieux venger ses crimes,
Que ce cœur inconstant ne fût pas sans pitié,
Et qu'en leurs regrets de moitié,
Il s'affligeât du sort de ses victimes.
Oui, ce malheureux sort est préférable au sien;
Privé du seul bienfait qui console la terre,
Sans souvenir, sans ami, sans lien,
Parmi les cœurs aimans, étranger, solitaire,
Même avant d'en jouir il est blasé sur tout,
Et pour lui l'espérance est déjà le dégoût.
Enfin, telle est sa triste destinée,
Que la mienne aujourd'hui me semble fortunée!
Sur ce rivage heureux, dans ces vallons charmans
Où l'écho répéta ses parjures sermens,
Mon bonheur, il est vrai, n'a duré qu'une aurore.
Mais ces transports d'un jour, mais ces divins momens,
Dans ses constans désirs, mon cœur les rêve encore;
Je le revois tel qu'à cet heureux jour
Où, succombant à sa langueur brûlante,
De l'anneau qui devait enchaîner son amour,
Il vint parer ma main tremblante.
Il est là... Près de lui j'oublie un vain regret;
Il m'aime encor, je crois à sa tendresse.
De l'instant le plus doux je retrouve l'ivresse,
Et tout mon bonheur m'apparaît.
O consolant délire! ô regrets pleins de charmes!
A tromper ma douleur vous êtes parvenus;
De l'inconstant si vous étiez connus,
Il donnerait ses plaisirs pour mes larmes.

Mme SOPHIE GAY.

LE CHANT D'EXIL

(Imité de M. DE CHATEAUBRIAND.)

Heureux celui qui vit sous le toit de ses pères,
Qui ne s'est point assis aux fêtes étrangères!

Si le Flammant superbe, heureux enfant du Nil,
Disait, près de ses bords, à l'oiseau de l'exil :
— Pourquoi gémissez-vous sous ces charmans ombrages?
N'avez-vous pas ici, comme dans vos bocages,
Un ciel toujours propice et des fruits toujours mûrs?
Nos chants sont-ils moins doux, nos flots sont-ils moins purs?
— Non... mais j'ai tout laissé sur la terre chérie...
Mais vous ne m'offrez pas le ciel de ma patrie,
Ni mon nid, seul témoin des amours les plus doux;
Et mon arbre natal, cet arbre, l'avez-vous?

Heureux celui qui vit sous le toit de ses pères,
Qui ne s'est point assis aux fêtes étrangères!

Le voyageur lassé s'assied triste et rêveur...
Il veut fuir le présent, il descend dans son cœur.
Il revoit ses foyers, sa couche toujours prête...
Mais l'étranger n'a pas où reposer sa tête...
Pressé par la fatigue et pressé par la nuit,
Il frappe à la chaumière où la faim le conduit...
(Malheureux, il demande asile à la misère!)
Mais tout reste insensible à la plainte étrangère;
Il jette en vain au maître un regard suppliant,
Puis montre le désert, et s'éloigne en priant.

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1826.

Heureux celui qui vit sous le toit de ses pères,
Qui ne s'est point assis aux fêtes étrangères!

Les paisibles travaux et les plaisirs touchans
Remplissent tous les jours de l'humble ami des champs.
Il voit croître avec lui l'arbre qui l'a vu naître,
Qui le reçut, enfant, sous son abri champêtre,
Où son cœur soupira ses premières amours;
Il vient s'y reposer au midi de ses jours;
Vieillard, il dormira sous son antique ombrage.
Les tendres souvenirs, les songes du jeune âge,
Comme un écho lointain arrivent à son cœur;
Sa vie est un seul jour, mais un jour de bonheur.

Heureux celui qui vit sous le toit de ses pères,
Qui ne s'est point assis aux fêtes étrangères!

DE VILLEBOIS.

L'ISOLEMENT

« Allons, voici le frais : l'air est doux, la nuit belle,
» Et l'étoile du soir en tremblant nous appelle :
» Allons, c'est dans les champs qu'habite le repos.
» Voilà que vers la crèche arrivent les troupeaux,
» Voilà que l'Angelus dans les airs se balance,
» Et la prière au ciel monte dans le silence. »

Il dit, et s'échappant de son asile obscur,
Ouvrant à sa pensée un horizon plus pur,
Le jeune homme souffrant, et dont l'âme flétrie
Dans ce monde pervers rêve une autre patrie,
S'éloigne; et, recueilli, salue en souriant
L'église où le malheur se console en priant.
Mais il passe rêveur. Quel est-il? Quel mystère
Traîne loin des cités sa langueur solitaire?
Jeune encore, il n'a plus de croyance au bonheur,
Ses jours sont consumés d'une lente douleur.
Et cependant son âme, en naissant ingénue
Et sensible, brûlait d'une soif inconnue;
Et de l'enthousiasme agitant le flambeau,
Il courait à l'amour, qui lui semblait si beau :

Les Tristes, Paris, Boulland, 1824, in-18.

1 le frais : la nuit vient douce et belle — 5 dans les airs, l'Angelus — 9 Un jeune — 15-16 *Intervertis.*

Il cherchait à donner sa jeunesse ravie,
Et dans des songes purs il se créait la vie.
Mais il n'a rencontré que d'arides chemins,
Et son cœur s'est enfui du milieu des humains.

Que faire en ce désert que l'on appelle monde,
Où l'intérêt se meut dans une fange immonde;
Où l'homme, de la vie effleurant la beauté,
Doit la voir sans prestige et passer à côté ?
Ainsi l'adolescent, dans sa mélancolie,
En présence des cieux se recueille et s'oublie.
Sa belle âme s'élève à la divinité,
Voyage dans les temps et dans l'immensité.
Son esprit réfléchit une clarté nouvelle,
A sa pensée en feu l'infini se révèle,
Et jusqu'au fond des cieux, par un vol solennel,
Sa méditation arrive à l'Eternel.

C'est de ce haut sommet qu'il mesure les âges,
Et des mondes lointains les rapides passages.
Il revient des vivans à ceux qui ne sont plus,
Et des siècles à naître aux siècles révolus;
Et dans l'espace au loin que ses regards embrassent,
Comme l'ombre d'un jour les empires s'effacent.
Le passé n'est plus rien, pas même l'avenir :
L'un est une espérance, et l'autre un souvenir.
Le passé n'est pour nous qu'une tombe en arrière,
L'avenir qu'un abîme où le monde est poussière :
C'est ainsi que la vie, avec ses vanités,
Passe entre deux tombeaux et deux éternités.
Il n'est que la vertu qui ne soit pas mortelle :
C'est le rayon de l'âme, ou peut-être c'est elle.
Il n'est que le génie, enthousiaste et grand,
Qui franchisse le gouffre où l'homme obscur se rend,

Qui d'un monde avili traverse les orages,
Et presque de Dieu même égale les ouvrages;
Car sa gloire après lui, comme la Vérité,
Creuse un large sillon dans la postérité*.

Louis BELMONTET.

* Cette Elégie fait partie d'un recueil de *Poésies Elégiaques* qui va paraître le mois prochain. Nous nous empresserons de rendre compte d'une publication qui promet d'enrichir les lettres d'un nouveau nom et d'un nouveau talent (M. F.).

LITTÉRATURE

POËMES
ET
CHANTS ÉLÉGIAQUES*

Par M. Alex. Guiraud.

On annonce un nouveau recueil de poésies; tout le monde reste indifférent. Mais on ajoute : ce sont les Elégies de M. Guiraud, et tout le monde est impatient de les connaître. Ce nom dans tous les genres est un heureux présage. Le succès des *Machabées*, en nous révélant un poëte tragique, nous a promis dans de grandes scènes de douleur un grand poëte élégiaque.

La muse des douloureux souvenirs et des espérances immortelles a tenu sa promesse.

En lisant ce volume, chacun croira lire sa propre histoire, car ici le poëte est vrai; il nous *parle du cœur* comme dit Hermione; et tout être qui a aimé, pleuré, souffert, retrouvera là ses impressions, ses larmes, ses souffrances.

* Un vol. in-18. Chez Boulland, rue du Battoir, n° 12, et chez Ladvocat, au Palais-Royal (M. F.).

Nous voulons, aujourd'hui, qu'on nous parle de nous; et ce que nous avons eu de malheurs, nous justifie peut-être de garder notre pitié pour nous-mêmes; nous sommes devenus un peu froids pour les évènemens des siècles reculés, depuis que nous trouvons des émotions vives dans de plus récens souvenirs.

Après nos coupables infortunes faut-il se plaindre que les lettres soient sérieuses? Il faudrait s'affliger si elles ne l'étaient pas, car leur légèreté serait sacrilége, et leur rire serait impie.

Nous marchons parmi des débris; de grands forfaits attristent notre mémoire; les plus heureux de nous sont des victimes : il faut donc adopter des chants tristes et sévères, et laisser aux divinités de la Grèce le soin de conduire des danses autour des tombeaux.

Il y a, dit-on, guerre éternelle entre l'ancienne littérature et la littérature nouvelle. On se trompe; et si l'on veut examiner les rapports qui existent entre ce qu'on admirait autrefois et ce qu'on admire aujourd'hui, on verra que la division n'est qu'apparente. L'auteur des *Martyrs* nous en avait déjà donné une preuve dans ce magnifique ouvrage, dans cette véritable épopée qu'un enthousiasme également légitime aurait accueilli dans tous les temps. Et nos gloires récentes, Soumet, Lamartine, Ancelot, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Charles Nodier, Pichald, Alfred de Vigny, n'attestent-ils pas, chacun dans leur genre, la fraternité littéraire de notre jeune siècle avec le grand siècle?

A de si bons témoignages, M. Alexandre Guiraud est venu joindre toute la puissance du sien; et les poésies qu'il publie après deux triomphes, nous

semblent ajouter un anneau de plus à la chaîne qui rattache notre époque d'espérance à l'époque de nos plus beaux souvenirs.

Dans ces chants tendres et plaintifs, dans ces cantiques d'amour et de deuil, on trouve le charme, l'idéal, la rêverie des compositions modernes; mais tout cela est peint avec une pureté, une correction, un style digne de nos maîtres. Oui, nous n'en doutons point, nos immortels classiques adopteraient ces poëmes écrits sous l'inspiration de leurs chefs-d'œuvre.

Beaucoup de personnes voudront lire ce livre, parce qu'il est plein de charme; quelques-unes voudront le relire, voudront l'étudier, parce qu'il est plein de beautés, parce qu'il renferme une heureuse application des préceptes de l'art. Voilà le guide que peuvent prendre nos jeunes écrivains; voilà les traces qu'ils doivent suivre. Car bien qu'un poëte, comme M. Guiraud, ne parcoure que les hautes régions, il laisse des traces après lui : ce sont des rayons de lumière.

L'auteur des *Chants élégiaques* prend tous les tons pour peindre toutes les douleurs. Il parcourt habilement toutes les cordes de la lyre, et jamais un son faux n'interrompt l'harmonie de ses accords. La justesse nous paraît un des caractères particuliers de son talent. Il ne prête pas les mêmes larmes à l'enfant qui pleure de froid et à la mère qui pleure de chagrin. Sa Muse a réellement deux langages pour nous montrer un malheureux qui, debout, demande du pain à la pitié publique, ou la fille de nos Rois se prosternant à genoux pour demander au ciel le bonheur de la France.

Le poëme qui ouvre ce recueil est intitulé : *Le Petit*

Savoyard. Il se compose de trois Elégies publiées l'année dernière. Tout le monde les apprit alors, et certainement personne ne les a oubliées.

Avant de lire des vers qu'on voudra retenir, on est bien aise de retrouver des vers que l'on sait par cœur, comme on aime à rencontrer une ancienne connaissance au milieu d'un cercle brillant d'aimables étrangers.

Qui de nous ne s'est attendri et ne voudra s'attendrir encore au simple récit de cet enfant abandonnant sa mère, ses jeux, ses montagnes pour entreprendre un pénible voyage et venir enfin travailler, souffrir et chanter à Paris? Qui de nous ne voudra l'accompagner au retour, et suivre avec lui *le long chemin qui va de France à la Savoie?*

L'histoire du petit savoyard, sa destinée tout entière, est écrite avec une gracieuse exactitude et une savante naïveté. Une foule de détails de la vie commune sont élégamment admis dans cette composition, et des paroles presque populaires deviennent le langage de la plus douce poésie. Ces mots familiers jetés avec art dans le style élevé, produisent souvent un heureux effet. Ils peignent la nature, ou plutôt ils sont la nature elle-même. C'est une ruse de poëte pour cacher le poëte. Toutefois, il faut qu'un goût bien sûr guide l'écrivain dans cette alliance difficile, et tous les rapprochemens en ce genre ne sont pas également heureux. Nous condamnons dans un livre l'expression qui nous avait touché en traversant le boulevard; nous blâmons M. Guiraud d'avoir fait dire à son enfant mourant de faim ce joli vers :

Un petit sou me rend la vie;

une si scrupuleuse fidélité de langage altère l'émotion que le poëte avait fait naître. Mais voici des vers qui plaisent à tout le monde et qui plairont toujours :

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.....
Hélas! et tout petit faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?
. . . . . .
Et faible sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant, par le froid endormi.

Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure,
Les orphelins sont nos enfans.

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère;
Lui, docile et confus, se levait à leur voix :
Il s'étonnait d'abord, mais il vit, dans leurs doigts,
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

Un autre poëme intitulé *Isaure* nous offre le tableau des souffrances de l'âme. C'est là que le poëte nous touche, en nous dévoilant le secret de nos plus intimes douleurs. Il nous semble impossible d'écouter sans trouble ce pressentiment de mort qui vient au moment où l'on présente à la jeune fiancée les trésors de sa corbeille de mariage :

Ces fleurs, ces nœuds brillans, ces pierres enflammées,
Ces pompes de l'hymen, dans la nacre enfermées,
L'ont, à leur doux éclat, fait sourire un instant;
Et j'ai dit aussitôt : viens, l'autel nous attend;

Mais de la mienne alors sa main s'est séparée.
Regarde, a-t-elle dit, en dévorant ses pleurs,
Je suis pâle comme les fleurs
Dont ma tête serait parée.

Je le vois maintenant; ses traits sont bien flétris.....
Et moi je l'ignorais encore,
Et toujours plus souffrante, Isaure
Semblait toujours plus belle à mes yeux attendris.

Mais l'avenir déjà se charge de ténèbres,
L'hymen qui nous attend veut des pompes de deuil,
Notre hymen redoutable aura des chants funèbres,
Et les grands voiles du cercueil.

Le prêtre portera l'étole blanche et noire
Lorsque les saints flambeaux pour nous s'allumeront;
Et, de leurs longs cheveux voilant leurs fronts d'ivoire,
Les jeunes filles pleureront.

Et ceux aussi qui entendront ces vers seront obligés de pleurer et d'admirer!

Agar, *la Sœur Grise*, *l'Aumône*, *la Jeune Catalane* sont des chefs-d'œuvre de simplicité, de grâce et de sentiment. Entre ces diverses compositions, nous serions embarrassés de fixer notre prédilection poétique; nous les aimons toutes, et chacune à son tour est celle que nous aimons le mieux. Nous n'avons point parlé de la *Prière*, nous lui réservons un autre éloge, nous en citons ce fragment :

Tu priais ce matin, dans la nouvelle église,
Qu'un jeune acacia couvre d'ombre et de fleurs;
Oui, je t'avais suivie, et mes yeux t'ont surprise :
Prier, c'est espérer; l'Eternel favorise
Nos vœux qui vont à lui tout baignés de nos pleurs.

Je t'ai vue entrer seule, inquiète et voilée,
Et de ton noble amour timide devant Dieu,
Pour le lui confier, chercher dans le saint lieu
Une chapelle reculée.

Sur la chaise inclinée, où ton corps s'appuyait,
Tes lèvres ont baisé quelques feuilles bénies;
Et ta bouche tremblante, et tes deux mains unies,
Et ton regard, surtout, priait.

Il y a dans ces vers ravissans une incorrection incontestable. Au lieu de ce mot si doux *bénies*, il fallait dire durement *bénites*. Nous signalons cette faute avec d'autant plus d'empressement qu'elle est charmante, et que les jolis défauts sont les plus dangereux. M. Guiraud connaissait très bien la loi académique; mais, quoique grammairien, il est poëte, et il a mieux aimé pêcher contre la syntaxe que contre l'harmonie.

L'immense succès qu'obtient le recueil de M. Guiraud n'engagera-t-il pas M. Soumet à consentir à un succès égal et du même genre; ne rassemblera-t-il pas, dans un volume impatiemment désiré, ces délicieuses élégies dont quelques fragmens sont déjà dans tous les cœurs et toutes les mémoires? Ces deux jeunes auteurs, si justement célèbres, sont liés par l'éducation, la gloire et l'amitié. Nés tous deux en même temps dans le midi de la France, ils ont fait passer dans leurs vers l'éclat de leur beau ciel; tous deux couronnés au théâtre, tous deux l'objet de la faveur publique, ils doivent l'un et l'autre à cette même faveur une révélation entière des entretiens secrets qu'ils ont avec les Muses. Leur gloire est notre gloire, et leur indifférence de succès serait envers nous une sorte d'ingratitude.

Dans le grand débat qui s'élève entre nos hommes de lettres, la publication d'un ouvrage remarquable nous paraît un argument victorieux. Car nous ne sommes pas de ces gens qui croient que la poésie ne prouve rien; nous pensons au contraire que les beaux vers de M. Guiraud prouvent beaucoup, et nous ne connaissons pas de meilleures raisons pour faire triompher le genre que des censeurs prévenus désignent si improprement sous le nom de *nouvelle école*.

On reproche aux poëtes de nos jours de ne pas imiter les anciens; on oublie donc qu'ils font comme eux, puisqu'ils n'imitent pas. Si les poëmes d'Homère, si les ouvrages que l'antiquité a légués à une perpétuelle admiration dominent encore tous les ouvrages qui les ont suivis, c'est qu'ils n'ont pas eu de modèle, ou qu'imitant seulement la nature, ils en sont la première et la plus fidèle expression. Il a été pour tous les arts une grande époque de création, une époque où le génie a brillé d'une flamme si vive qu'elle a éclairé pendant des siècles la route qu'on devait tenir; mais l'imitation, à la longue, s'est affaiblie, elle a altéré les traits primitifs; il a fallu alors s'arrêter ou recommencer. Nos poëtes recommencent; ils s'adressent à notre cœur, ils veulent nous émouvoir par des impressions qui les ont émus, et, comme les Grecs, ils puisent encore aux sources des plus nobles inspirations, la religion et la patrie.

Egalement inspiré par ses émotions et par ses souvenirs, M. Guiraud a placé au milieu de ces tendres et rêveuses compositions, *les Chœurs de Myrrha*. Il passe un moment des consolantes vérités de la religion chrétienne aux séduisantes fictions du paga-

nisme, et après nous avoir touché par les douces modulations de la lyre moderne, il nous fait entendre un accord brillant de la lyre antique. Réunissant ainsi tous les genres, il devrait réunir tous les suffrages; mais l'auteur des *Machabées* est religieux, le chantre de la guerre d'Espagne est royaliste, M. Guiraud est toujours poëte : voilà, aux yeux de bien des gens, des qualités impardonnables.

Aujourd'hui les renommées littéraires sont soumises aux querelles d'opinion; l'avenir, qui ne juge que les ouvrages, mettra tout le monde d'accord. Pour attirer à lui toutes les approbations, que M. Guiraud attende; il n'attendra pas long-temps... on se range si vite en France du parti de la gloire!

Le Comte Jules de RESSÉGUIER.

DE L'AMOUR-PROPRE*

Il y a vraiment plaisir à dire la vérité, ne fût-ce le commencement qui embarrasse toujours un peu. En effet, toute belle qu'elle est, la vérité n'enlève pas la popularité : loin de là, elle blesse et rudoie au passage. Marchant de compagnie avec elle, on ne chemine donc pas droit à la gloire contemporaine : et c'est fâcheux car elle a bien ses petits avantages. Aussi de nos jours, les habiles qui écrivent ou improvisent, se défendent de tout accès de franchise, surtout dans la première période; il y aurait là de quoi les compromettre pour le reste de la vie. Quant à moi je veux tenter une méthode différente et réunir toutes mes forces pour dire la vérité dès le premier chapitre de mon livre. Je conviens que si tout le monde en faisait autant, il en adviendrait bientôt subversion complète puisque ce qui anime l'existence et vivifie l'industrie, ce sont les discours et les livres d'où la vérité est exclue. Aussitôt une controverse de s'établir, et depuis l'auteur qui rumine pour inventer,

* Ce chapitre est extrait de la 3e édition de l'*Observateur au XIXe siècle,* actuellement sous presse. Cette édition, où entrera une foule de chapitres nouveaux, formera 2 volumes in-12. On souscrit chez N. Pichard, quai Conti, n° 5, mais sans rien payer à l'avance. Prix, pour les Souscripteurs, 2 fr. par volume, et 3 fr. pour les non-Souscripteurs (M. F.). — Voy. tome I de la *Muse,* p. 6.

jusqu'au libraire qui s'essouffle pour faire acheter, tant de gens sont employés, qu'à bien dire le mensonge engraisse la moitié du globe et plus. Chercher comme moi à proclamer la vérité c'est donc se ranger du côté où l'on jeûne. Mais on n'échappe pas à sa destinée, et puis pour être moraliste il faut qu'il en coûte quelque chose. Chaque siècle n'a-t-il pas fait expier sa réforme? prouvons donc au mien ce que sa sagesse à venir m'impose déjà de sacrifices. Si je suis moraliste, ne suis-je pas aussi écrivain? commencer le cours de mes observations morales par l'amour-propre, n'est-ce pas révéler le secret du métier? Ce n'est pas tout; pour corriger, il faut sans pitié faire jaillir le ridicule : voyez où je m'expose!... n'importe, je dirai tout ce que je sais ou plutôt tout ce que j'ai éprouvé; et comme je me suis surpris sifflant moi-même mon amour-propre, il est vrai que nous étions tête-à-tête et les portes bien fermées, je permets à mes lecteurs certaines licences; s'ils en abusent tant mieux : je deviendrai alors martyr de la vérité, et par le temps qui court cela me fera une sorte de profession à part.

L'amour-propre est le sentiment d'une fausse supériorité qui nous égare dans la juste appréciation de nous-mêmes. Placé entre l'envie et l'orgueil il tient de l'un et de l'autre.

Né le jour, où pour la première fois il y a eu société, l'amour-propre, pour être complètement révélé, doit être suivi dans les rapports ordinaires de la vie et dans l'influence qu'il exerce sur l'institution politique des peuples. C'est sous ce dernier aspect que je vais d'abord envisager l'amour-propre.

Je prends pour fait irrécusable que l'élite de

l'ancienne société s'était ralliée à l'institution républicaine; mais elle n'en avait pas moins été enfantée par la monarchie, le premier en date de tous les gouvernemens puisqu'il se forme pour ainsi dire de lui-même. Ce mode subsista jusqu'au jour où l'amour-propre installa, victorieux, le système républicain si cher au talent qu'il appelle au secours de ses destinées, et pour lequel il invente de si délicieuses jouissances. Il importe encore de faire remarquer qu'alors l'Etat renfermé dans l'espace étroit d'une ville, tenait les hommes sans cesse en présence les uns des autres et imprimait à leur amour-propre une irritation d'autant plus vive qu'il était condamné à tout emporter de haute lutte. En outre, du citoyen à l'esclave la distance était laissée si infinie qu'au dernier rang, la liberté décorait jusqu'au dénuement même. Enfin, les droits politiques réservés au citoyen seul, le précipitaient continuellement dans les hasards de la guerre : puis les séditions de la place publique, les orages de la tribune exigeaient un déploiement si excessif de toutes les forces, que, dans ces temps, on valait trop pour ne pas s'estimer beaucoup.

Cependant le christianisme apparut, fondateur d'une société nouvelle qu'au prix de toutes les abnégations, il façonna pour l'éternité. Créant d'abord l'humilité, il somma l'homme de traverser la vie, sourd à toutes les tentations de la louange; il fit plus, par une inflexible croyance, il enchaîna la raison à des doctrines imposées, et plein de mesure et de patience, effaça lentement l'esclavage du monde. Portés à la racine de l'amour-propre, ces coups épuisèrent sa vigueur. Ce n'est pas tout, l'Europe, ou pour parler plus juste, l'Univers loin de jouir du bienfait d'une

royauté noblement tempérée, se traînait dégradé sous le despotisme militaire. L'amour-propre ne se montra donc plus que rarement et encore rapetissé par les prétentions vulgaires auxquelles il se tenait attaché. Cependant, le despotisme romain attaqué de toutes parts cède enfin ses lambeaux flétris à la valeur des enfans du Nord. Des libertés imparfaites de ces sauvages et de la violence de leurs mœurs sortent tous les désastres réunis. A son tour, naît la féodalité*; multipliant partout la brutalité de la force, elle étouffe sous les dernières ruines de la civilisation l'amour-propre des peuples. Se dégageant la première, la royauté vient au secours de la dignité de l'homme; grâce à ses efforts les droits politiques, les lettres et les sciences pénètrent insensiblement dans les villes, l'amour-propre revenu à la vie se glisse à leur suite, faible et timide jusqu'au jour où une carrière sans borne lui fut ouverte par le protestantisme; mais terrassée, cette secte resta parmi nous faible et languissante. Enfin, le grand siècle en passant accomplit l'œuvre de la civilisation la plus parfaite; l'amour-propre s'accrut de ce mouvement prodigieux de l'esprit, il importait donc désormais de le contenir : loin de là, le pouvoir distribua à toutes les classes le bienfait d'une éducation gratuite, et sans en calculer les suites, jeta dans le monde, des supériorités d'une nouvelle espèce : celles de l'intelligence. Malheureusement il ne put leur créer une carrière politique, elles imaginèrent alors un état de société où la naissance

* Dans le chapitre intitulé : *De la Civilisation*, j'envisagerai la féodalité dans le bien et le mal qu'elle a fait au monde (M. F.).

et la fortune s'évanouissant devant le talent, laissaient toute chance aux prétentions de l'amour-propre. Le génie plaidant sa propre cause séduisit les classes supérieures, tandis qu'il ameutait les classes intermédiaires qui, enrichies par l'industrie et ennoblies par l'éducation, s'indignaient de la mesquine influence qui leur était concédée. Ainsi soutenues, les supériorités de l'intelligence parvinrent en France à faire triompher leur système. La médiocrité en profita aussitôt, et désormais chacun dispensé d'études et de méditations put, au gré de son amour-propre, s'improviser juge, législateur ou diplomate; il en résulta que bientôt tout fut compromis, jusqu'à la civilisation. Cependant la force matérielle de la société n'avait pu être détruite. Disciplinée dans les camps, où au nom du salut commun, tout amour-propre individuel ploie sous le joug d'une commune obéissance, cette force matérielle sauva l'indépendance nationale, devint ensuite conquérante, et sema partout les désastres que l'amour-propre avait naturalisés en France. Mais l'heure sonnée, un soldat s'empare de cette force des camps, la gorge d'or et de titres, et aidé de son secours édifie un nouveau despotisme militaire. Il aurait réussi, si emporté par la rapacité des conquêtes, il n'eût été arracher la couronne aux rois et ravir l'indépendance aux peuples : et si, barbare au XIX^e^ siècle, il n'eût pas distribué les terres de la conquête à ses lieutenans affamés. Une ligue fut enfin jurée entre les peuples et les rois contre cette nouvelle féodalité. Devant les sacrifices qui les attendaient, l'amour-propre des peuples s'exalta, et comme dans toute société avancée, les divers genres de gloire sont épuisés, les rois promirent des droits

politiques qui, dans leur généralité, caressent l'amour-propre de toutes les classes. Cette fois, la victoire pour étonner le monde passa du côté de la justice. La parole des princes fut tenue, et de toutes parts apparurent des gouvernemens représentatifs. De l'oppression la plus terrible, advinrent donc pour les peuples de nouvelles jouissances d'amour-propre. Aussi, ce sentiment entré aujourd'hui dans une ère nouvelle, touche-t-il au dernier développement que puisse lui accorder la royauté : un pas de plus, et l'Europe est républicaine.

L'amour-propre est si subtil qu'il passe à travers le silence et la modestie; la physionomie l'a déjà dénoncé qu'il n'est pas encore échappé du cœur.

Inflexible pour notre amour-propre, il faut vivre plein de concessions pour celui des autres. Ainsi, tant qu'on ne touche pas au premier rang, on ne doit se montrer dans le monde que soutenu d'une mise riche et brillante. Privé de cette enluminure, le mérite, j'en conviens, peut entrer et se mouvoir librement au salon; mais il n'en est pas moins vrai que dans ce siècle de parvenus, la simplicité d'un modique vêtement met en fuite la plus vieille amitié et fait chanceler la parenté la plus proche.

Dans la société, un homme adroit s'empare de tous les amours-propres qu'il rencontre sur son chemin, les fond dans son intérêt et marche ensuite sûrement à sa fortune.

Avant d'aller dans le monde, l'amour-propre s'impose à l'avance le joug d'une pudique retenue et se broie à loisir une rougeur de commande; ainsi préparé, il fait son entrée. Mais au moment où il guette la louange au passage pour l'écarter sans la perdre, la

conversation tourne et s'attache à un perroquet qui siffle, un serin qui chante ou un enfant qui babille. Démonté par ce contretemps, l'amour-propre part, s'élance et ne se montre jamais si étendu que quand il a débuté par la gêne d'une modestie d'emprunt.

Il y a des hommes qui enveloppent leur amour-propre dans une humilité si profonde, qu'il se glisse inaperçu; s'établissant ensuite solidement dans le monde, il fait subir son empire avec d'autant plus de tyrannie, qu'il a pour lui le passeport des formes.

De nos jours, l'amour-propre sans cesse en représentation éprouve de fréquentes disgrâces, souvent même on le croit abîmé sans ressources; mais dans la rapidité de sa chute il s'accroche en passant à une louange, s'y repose, recouvre ses forces, reparaît de nouveau et par sa prestesse même, soulève les applaudissemens de la foule.

Les gens d'esprit et les savans se rapprochent rarement, parce qu'il faut entre eux trop d'espace pour l'amour-propre.

J'ai vu des hommes vivre entre eux, passé la familiarité, puis dans le grand monde je les ai surpris s'esquivant tous : c'est qu'en pareille occurence l'amour-propre ne veut aventurer tout contact qu'avec la grandeur qui, en passant, le teint de son illustration. Il est vrai que celle-ci de son côté ne songe qu'à écarter et méconnaître l'empressement qui la recherche. N'importe, la joie d'une demi-reconnaissance sauve l'amertume de cent désaveux, et s'enregistrant dans la mémoire, donne par l'éclat de la publicité, droit de mépris entre égaux, huitaine durant.

Il y a des gens en sous-ordre qui entrent par

hasard dans le palais du prince, le voient, lui glissent quelques paroles, et tout à coup croissent et s'élèvent si haut, que la mémoire se perd à énumérer les titres et les dignités qui éclairent l'obscurité de leur première origine. On se récrie tout surpris : qu'ont fait ces gens? je vais vous le dire : ils ont touché juste à l'amour-propre du prince.

On se demande tous les jours pourquoi les hommes supérieurs se ravalent par les avances que leur inspire l'inquiète avidité de leur amour-propre. A cela je réponds, que le sentiment de la gloire les condamne à prélever sur l'admiration contemporaine un tribut toujours impitoyablement refusé. Consternée, leur grandeur fléchit et fraternise un instant avec la médiocrité qui, enivrée de ce triomphe, applaudit et bat des mains. Ensuite, s'il faut surprendre par une sincérité inattendue, j'avouerai qu'il y a dans l'amour-propre des jouissances si intimes, des joies si profondément pénétrantes que, remué par leurs transports, le cœur s'étend et se dilate jusqu'à la dernière borne de la félicité humaine. Sachons donc pardonner aux hommes supérieurs les fautes que leur arrache un sentiment qui les rend si heureux.

L'enfance balbutie encore avec peine, qu'on place la vieillesse sous ses ordres : elle l'interroge, la reprend, l'endoctrine, et, suivant son bon plaisir, lui administre la réprimande. Ainsi bourrée d'amour-propre, la génération actuelle fait son entrée dans le monde. Aussitôt l'admiration de la tribune court au-devant d'elle, la salue du nom de *vénérable*; et alors qu'elle n'est pas encore digne du titre d'*homme*, elle en fait d'importans citoyens. Hâtée sur tous les points par la précocité de son amour-propre, la

jeunesse arrivera décrépite aux affaires; elle y passera sans pouvoir s'arrêter; et le gouvernement de la société restera en définitive à quelques-uns de ces jeunes hommes qui, élevés dans le doute de leur perfection, auront acquis par une fatigue continuelle la vigueur du caractère, et par un saint respect des traditions, la puissance du bon sens. Qu'on me croie; les vieilles sociétés ne se sauvent jamais par les sentimens vicieux qu'elles ont créés, mais bien, par ce qu'il leur reste encore de vertu et de sagesse. Courbons la jeunesse jusqu'à l'humilité; et au jour du service elle se relèvera forte.

Je dirai aux hommes courant la carrière des Arts : ne vous mêlez pas souvent à la société, surtout si elle est élevée, car pour votre amour-propre il y a là beaucoup trop à souffrir. En effet, le monde pour qui la position sociale est tout, n'accorde qu'à la dignité, la fortune ou la naissance, l'hommage de sa véritable considération. Si, attentif un instant, il jette quelques éloges à l'amour-propre des artistes et des littérateurs, il ne leur en fait pas moins sentir par des nuances infinies qu'ils n'ont été appelés que pour servir de relief et comme pour procurer le luxe du génie.

SAINT-PROSPER.

MŒURS

UNE COMÉDIE DE SOCIETÉ

Que devenir avec deux cents mille livres de rentes à la campagne, dans une maison d'agrément? Toujours des gazons et des fleurs; point de fermes à visiter, de granges à remplir, de travailleurs à surveiller, de douces ondées à espérer, de grêle ou d'orage à craindre! On a lu dans quelque livre qu'il y a de par le monde des charrues, de grands bœufs, et des moissons, et des jeunes villageois qui élèvent la meule en chantant et vont danser le soir pour se reposer des travaux de la journée;... mais vous, riches indolens, qui vous délassera de la fatigue de n'avoir rien fait? qui vous dédommagera de l'horrible privation de n'avoir rien à désirer? Je sais que vous vous éveillez le plus tard possible, c'est autant de pris sur l'ennui; que vous faites trois toilettes avant de dîner,

---

Publ. dans le *Mousquetaire* du 17 juillet 1854 sous le titre : « La fête de M. d'Apreville. » Corrections conservées dans l'édition des *Œuvres complètes* (t. III, p. 313).

7 des laboureurs, de grands bœufs — 10 vous, pauvres riches, qui vous — 12 rien à faire — 15 avant le dîner

voilà encore quatre ou cinq [bonnes] heures bien employées; mais cette courte vie est composée de si longs momens! et les jours d'été n'en finissent jamais. Les arts seuls ou l'amour pourraient les remplir..... Or, nos gens à millions se soucient des arts à peu près comme de la nature, et quant à l'amour, depuis que notre morale est si sévère, il n'est plus reçu en bonne compagnie. Il faut pourtant bien qu'il aille quelque part..... et tout bien considéré, je ne vois pas trop ce que les mœurs y gagnent.

— Si nous jouions la comédie? s'écria étourdiment la jeune baronne de Saint-Ange, au milieu du cercle ennuyé, rassemblé pour se divertir dans le grand salon de Mme d'Apreville; voilà une heure que ces messieurs réfléchissent à nous amuser, nous perdons tout notre temps à chercher comment nous l'emploierons. Moi, il me semble qu'il n'y a rien de mieux pour la campagne que la comédie. — Ah! oui, la comédie, c'est mon fort, dit un gros agent de change, en bâillant et en pensant à toute autre chose. — La comédie! la comédie! répétèrent en sautant des petits enfans pas plus haut que cela, qui ne pensaient à rien. — Savez-vous, ma chère, que vous avez eu là une charmante idée, reprirent toutes les dames, qui pensaient déjà à leurs costumes. — En effet, je ne vois pas pourquoi nous ne jouerions pas la comédie, ajouta le plus tard et le plus bas possible la maîtresse de la maison, qui ne songeait qu'à la dépense. — Vous y mettez trop de grâce, reprit bien vite Mme de Saint-Ange, pour que nous craignions de commettre

---

19 et l'amour — 20 nos gens à la mode — 27 d'un cercle — 32 Mais il — 34 un gros capitaliste

une indiscrétion..... Ainsi, messieurs et mesdames, puisque Mme d'Apreville l'exige, nous allons faire construire un théâtre, peindre des décorations, et nous nous occuperons dès ce soir du choix de la pièce et de la distribution des rôles.

Et tout le monde sortit en riant du salon, à l'exception de quatre hommes qui n'avaient rien entendu de la conversation et qui continuèrent, dans l'embrasure d'une fenêtre, à frapper de grands coups sur une table, à se regarder avec des yeux menaçans, à se dire des injures et à se montrer le poing : ces messieurs jouaient au trictrac; le trictrac est sans contredit un des plus jolis jeux de société.

Cependant, comme il faut toujours prêter à un amusement une apparence d'utilité, et comme les femmes ne manquent jamais de nous donner leurs caprices pour des *attentions*, il fut convenu que le spectacle aurait lieu à l'occasion de la fête de M. d'Apreville, et que l'on garderait jusque là le *secret de la comédie*, ce qui serait d'autant plus facile que M. d'Apreville, en sa qualité de banquier, partait tous les matins pour Paris et n'en revenait [souvent] que fort tard. On l'attendait pour servir le dîner jusqu'à sept, [huit] et neuf heures du soir; je crois même qu'un jour on ne dîna que le lendemain, tant il avait fait d'affaires. Au reste, il fallait voir comme sa femme et toute sa compagnie le plaignaient chaque fois d'être obligé de gagner tant d'argent et de sacrifier ainsi ses plaisirs, sa santé, son repas et ceux des autres à ce qu'on appelait les devoirs de son état.

---

46 Aussi — 55 sur la table — 58 des plus agréables jeux — 74 sa santé, son repas, ses plaisirs et ceux

Le comité dramatique est assemblé. Il s'agit de se décider sur l'ouvrage qu'on jouera. Mais tout ce que vous voudrez, dit d'abord chacun à ses voisins.

MAD. DE SAINT-ANGE, *d'un ton leste.* — Encore faut-il s'entendre. Sera-ce du Molière?

M. DE SAINT-ANGE, *qui n'avait encore rien dit.* — Bien choisi. Du Molière! avec son gros comique, sa gaîté de mauvais ton, et ses expressions..... Car enfin, vous avez beau rire, madame, il y a dans votre Molière de ces mots que je ne trouve pas du tout plaisans, et auxquels je ne pourrai jamais m'habituer, quoi que vous fassiez.

MAD. DE SAINT-ANGE, *avec un peu plus d'assurance.* — Du Marivaux?

M. LENOIR, *auteur d'un vaudeville sifflé.* — Oh! du petit esprit, des phrases bien pointues, du style à *facettes*! Ah! madame, de grâce, point de marivaudage.

MAD. DE SAINT-ANGE, *un peu vivement.* — Aimez-vous mieux les drames de La Chaussée, de Mercier, de Sedaine?

L'AGENT DE CHANGE, *avec un sourire très fin.* — C'est cela, des grands sentimens, de la vertu, du naturel, du *romanesque* enfin!.....

MAD. DE SAINT-ANGE, *très posément.* — Alors, messieurs, puisque vous ne voulez ni gaîté, ni sentiment, ni esprit.....

M. DE SAINT-ANGE, *d'une voix brusque.* — Nous n'avons qu'à faire la pièce nous-mêmes, n'est-ce pas? Vous êtes fort aimable.

Les choses en étaient là, lorsque Mme d'Apreville,

---

77 que l'on — 83 de mauvais goût — 97 de la vertu, de la nature, du romanesque

qui n'avait pas assisté à la délibération du *comité*, entra, suivie d'un homme assez triste, portant un gros manuscrit sous le bras : « Je vous présente, dit-» elle, M. de Belcourt, qui veut bien nous faire cadeau » d'une comédie [inédite] de sa façon. » Ce M. de Belcourt est un jeune diplomate [qui cultive les lettres en amateur, et] qui a renoncé à faire représenter ses ouvrages, à cause de la gravité de ses fonctions, et peut-être aussi parce qu'ils ont été refusés à tous les théâtres. Sa comédie mit tout le monde d'accord, et on la trouva charmante sur le titre seul. Il n'y eut que l'auteur du vaudeville qui prit l'air le plus froid, et choisit les mots les plus pâles pour féliciter le *nouveau poëte*; mais comme on lui demanda aussitôt des couplets de circonstance pour la fin de la pièce, M. de Belcourt lui rendit son compliment avec la même physionomie et dans les mêmes termes, et les deux aigles de la maison s'observèrent long-temps entre eux.

Quand on [en] vint à la distribution des rôles, il s'éleva une petite difficulté. Toutes les dames voulaient faire la *soubrette*, à cause du joli tablier de gaze et de l'air mutin qu'il faut prendre. Elles furent obligées de tirer au sort, mais aucune d'elles ne voulut du rôle de l'*amoureuse* : [on sait que] c'est un emploi fort embarrassant que celui des amoureuses; c'est à peu près comme dans le monde, si ce n'est

---

107 suivie d'un élégant très empesé — 108 un gros rouleau — 117 de vaudevilles — 125 *Intercale :*

Des confrères!... Ce mot fait seul tout mon effroi...

a dit M. Montalant dans une bonne et malicieuse satire. — 131 amoureuses au théâtre

qu'elles épousent toujours l'homme qu'elles aiment. On alla chercher *Clara*, la petite nièce de M. d'Apreville et on fit venir de Paris le jeune *Eugène*, l'un de ses commis, et on signifia à ces pauvres enfans qu'ils eussent à se préparer pour jouer les deux amans. Ils furent d'abord stupéfaits, mais peu à peu ils prirent goût aux *répétitions*, et ils finirent par trouver assez doux de se dire *je t'aime*, devant toute la compagnie, sans que personne pût s'en fâcher.

Avez-vous vu de près les intrigues de coulisses et toutes les machinations des *artistes d'un théâtre royal*? — Oui. — Eh bien! vous ne pouvez pas vous faire une idée des amours-propres et des prétentions d'une troupe de société. Vingt fois tout fut au moment de se rompre, au grand déplaisir de l'auteur, et la veille même de la représentation une actrice renvoya son rôle, pour cause d'indisposition subite; on en chargea une autre dame de bonne mine et de bonne humeur, qui sans s'informer ni du titre ni du sujet de la pièce, s'en acquitta assez bien pour redoubler les souffrances de la malade.

Depuis trois semaines la maison ne désemplissait pas d'ouvriers; on coupait les arbres du jardin, on élevait des estrades, on cognait jour et nuit sur des planches; mais M. d'Apreville n'entendait et ne voyait rien..... il ne devait rien voir; et quand l'heure fut arrivée, et qu'on le fit passer dans la salle du spectacle, avec les deux cents amis accourus pour le fêter,

---

133 qu'à la comédie elles épousent toujours celui — 134 On alla donc — 141 se fâcher — 143 d'un grand théâtre subventionné — 146 troupe d'amateurs — 152 s'acquitta assez bien du rôle — 155 arbres du parc

il est impossible d'exprimer quelle fut sa surprise. Il était si loin de s'y attendre!..... Mais quelle fête est-ce donc aujourd'hui!..... On eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que c'était la sienne. — Il prit fort bien la chose. Il y avait long-temps qu'il ne s'était montré si affable et si gai. Il est vrai qu'il avait terminé le matin une excellente affaire, dans laquelle un de ses amis se trouvait bien un peu lésé, mais ce n'était rien en comparaison du bénéfice qui lui en revenait à lui-même. La toile ne se leva pas de bonne heure, comme de raison : les coiffeurs n'en finissaient plus, et Eugène fut bien long à mettre du vilain rouge sur les jolies joues roses de Clara. Le public s'impatientait et s'ennuyait; le spectacle commença : le public ne s'impatienta plus; voilà tout. Il est juste de dire pourtant que Mme de Saint-Ange sous les traits de la *grande coquette*, et un vieux courtisan, dans un rôle de *valet*, jouèrent avec beaucoup d'aisance et de naturel. Quant à Mme d'Apreville, elle était costumée et grimée à merveille; elle jouait tout uniment un rôle de *bonne femme* : c'était à ne pas la reconnaître. M. Lenoir s'était chargé du modeste personnage de *souffleur*, et il souffla tout de travers. Aussi, quand arriva le vaudeville final de la composition de M. Lenoir, M. de Belcourt eut soin de faire une faute effroyable dans le dernier vers du couplet qu'il avait à chanter. [Voilà de ces petits services qu'on aimera toujours à se rendre entre confrères;] au reste, les couplets n'en furent pas moins écrasés

---

162 Il était à cent lieues — 171 les coiffures — 172 étendre du vilain — 186-187 dans le *trait* du couplet qu'il avait à chanter : toujours les confrères? Au reste

d'applaudissemens : l'émotion était à son comble. Il n'y était parlé que de bienfaisance, de reconnaissance, de probité, de sensibilité, de délicatesse, de tendresse. — Comment tenir à de si jolies choses! Et ce bon M. d'Apreville qui prenait la peine de se troubler et de rougir à chaque vertu! Et tout le monde qui le regardait en fondant en larmes! Mais c'est lorsque Mme d'Apreville vint à chanter d'une voix fausse un couplet sur l'amour conjugal, que les trépignemens et les sanglots se succédèrent avec une effrayante rapidité. Heureusement la toile tomba. Chacun était fatigué de son rôle, dans la salle comme sur le théâtre. Eugène et Clara furent les seuls à trouver les leurs un peu courts..... Aussi n'est-il pas bien prouvé qu'ils ne les aient pas répétés quelquefois depuis la représentation.

Pendant près d'un mois, les visites ne discontinuèrent pas : on ne se parla que du plaisir qu'on avait eu ; et chacun fut presque persuadé de celui des autres.

LE JEUNE MORALISTE. [E. Deschamps.]

191-192 de bienfaisance et de reconnaissance, de probité et de sensibilité, de tendresse et de délicatesse — 193 jolies rimes et à des pensées si ingénieuses? — 196 et fondait — 201-202 théâtre, à l'exception d'Eugène et Clara qui — 206 mois, après la fête de M. d'Apreville — 207 parlait

NEUVIÈME LIVRAISON

(Mars 1824)

POÉSIE

MARIE DE BRABANT

POËME

CHANT PREMIER

LA FÊTE

Des derniers feux du jour les lueurs incertaines
Coloraient faiblement les vitraux de Vincennes;
Dans ce royal séjour, témoin de ses loisirs,
Philippe avait donné le signal des plaisirs;
Aux accords des hautbois, du luth, de la mandore,
Le chant des troubadours se mariait encore,
Et des clairons guerriers mouraient les sons lointains;
Car alors aux tournois succédaient les festins.

Tout à coup, aux soldats dont la veille assidue,
Des vastes corridors parcourant l'étendue,
Protège les plaisirs et le sommeil des rois,
Se présente une femme, et d'une faible voix :

Marie de Brabant, poëme en six chants, Paris, U. Canel, 1825, in-8°. — Le morceau de la *Muse* forme les deux premiers chants du poëme.

1 Des feux mourans du jour — 7 fuyaient les sons

« J'arrive de bien loin, je me soutiens à peine;
» Conduisez-moi, dit-elle, auprès de votre reine,
» J'ai besoin de la voir : ne me repoussez pas;
» Je viens au nom du Ciel, il a guidé mes pas... »
Ses grossiers vêtemens trahissaient sa misère;
Mais la croix suspendue au bout du long rosaire,
Sa démarche imposante et ses traits sillonnés,
Frappaient d'un saint respect les soldats étonnés.
Nul d'entre eux cependant n'exauçait sa prière;
Elle se tait, s'arrête et s'assied sur la pierre;
Puis, poussant un soupir, muette, l'œil hagard,
Sur les murs du château promène un long regard;
Elle écoute!... Soudain aux accens de la joie,
Au bruit des instrumens que l'écho lui renvoie,
Elle pâlit, se lève, et semble avec effort
Laisser tomber ces mots : « Des fêtes et la mort! »

Philippe cependant, que sa cour environne,
Dérobe un jour heureux aux soins de la couronne;
Des sables de Tunis ramenant ses drapeaux,
Héritier du saint roi, dans un noble repos
Des avis paternels il garde la mémoire;
Le bonheur de son peuple à ses yeux est la gloire!
Après de longs malheurs, sur la France et sur lui,
D'un avenir plus doux enfin l'aurore à lui.

Il avait vu périr son épouse et son père;
Son peuple, qui lui doit un destin si prospère,
Avait, durant quinze ans, gémi de ses douleurs;
Un fils seul lui restait pour essuyer ses pleurs :
Mais la France à grands cris demandait une reine,
Et bientôt, du Brabant future souveraine,
Marie a prononcé le serment solennel;
Elle vient, s'arrachant à l'amour fraternel,

---

15 ne me refusez pas — 35 de longs revers — 38 peuple ranimé sous son règne prospère

Du fils de saint Louis consoler le veuvage,
Et des heureux qu'il fait réclamer le partage.
Dès que paraît aux cieux l'étoile du matin,
L'ombre fuit et s'efface à l'horizon lointain;
Ainsi fuit, à l'aspect de la belle Marie,
Le deuil dont s'entourait sa nouvelle patrie.
Après trois ans d'attente, aux yeux de son époux
S'embellissant enfin du titre le plus doux,
Son orgueil maternel à l'amour de la France,
Dans un royal berceau présentait l'espérance;
Le peuple l'adorait, et de ses heureux jours
Le noir chagrin jamais n'eût obscurci le cours,
Si du jeune Louis l'âme sombre et craintive
N'eût toujours dédaigné sa tendresse adoptive.
A de lâches conseils ce prince abandonné,
De l'hymen de son père en secret indigné,
Avait d'une marâtre enfanté la chimère,
Et l'ingrat repoussait une seconde mère.

Il était à cet âge où, consacrant ses droits,
Philippe aux longs travaux, à la pompe des rois,
Devait associer sa jeunesse docile,
Et d'un sceptre précoce armer sa main débile :
Ce grand jour avait lui; déjà, de toutes parts,
De l'antique Vincenne inondant les remparts,
Accouraient les barons, les nobles châtelaines,
Les guerriers illustrés aux plages africaines,
Le pieux pèlerin, et le gai troubadour,
A l'hymne des combats mêlant le lai d'amour.

Dès qu'aux champs ranimés avait souri l'aurore,
Le beffroi matinal et le clairon sonore,

---

49 la jeune Marie — 51 *Intercale vingt-quatre vers nouveaux.* — 51 Mais Dieu l'exauce enfin. Sous les yeux d'un époux — 52 Fière et s'embellissant du titre — 54 présente

Appelant les guerriers à de nouveaux exploits,
Avaient au loin donné le signal des tournois.
Sur l'élégant balcon la damoiselle émue,
Cherchant le blanc panache et l'écharpe connue,
Dans la lice avait vu le jeune chevalier
Que l'amour, en espoir, couronne d'un laurier,
Brandir, le casque au front, la visière baissée,
La hache sans tranchant et la lance émoussée.

Tant qu'a duré le jour, les vaillans paladins,
Aux yeux d'un peuple entier chargeant les hauts gradins,
Ont su trouver la gloire en d'innocens faits d'armes,
Que des mères en deuil n'accusent point les larmes;
Mais le jour fuit : déjà vers le balcon du roi,
Les juges ont guidé le vainqueur du tournoi;
On a jonché de fleurs sa marche triomphale;
On l'entoure, on l'admire, et, de sa main royale,
Au cou du paladin, ému de son bonheur,
Marie a suspendu le *chapelet d'honneur*.

La lice alors se ferme, et le festin commence;
Des salles du château la profondeur immense
Reçoit les hauts seigneurs, les dames, les barons;
Un chant joyeux succède à la voix des clairons.
Le diadème au front, sous la pourpre et l'hermine,
Le roi siège au banquet : sur sa noble poitrine
Brille la chaîne d'or dont les anneaux polis
Retiennent enlacés le genêt et le lis;
Cet ordre, emblème pur d'un avenir prospère,
Dans un jour de bonheur fut créé par son père.
La reine, avec Louis, se place à son côté;
Relevant de ses traits la douce majesté,
Du royal vêtement la pourpre se déploie;
Mais que servent la pourpre, et l'hermine, et la soie?

---

75 de joyeux exploits — 91 Sur le front du guerrier ivre de son — 92 a déposé

Pourquoi ce collier d'or, ces perles, ces rubis?
Marie, en se cachant sous de simples habits,
Au milieu des beautés que tant d'éclat décore,
De ses charmes parée, eût été reine encore!
D'un long manteau Louis a revêtu l'azur;
Et la cour, aux genoux de son maître futur,
Qui sourit, déjà fier des honneurs qu'il partage,
De son obéissance a déposé l'hommage :
Près de lui sont rangés Nemours, Montmorency,
Latournelle, Saint-Paul, Melun, Beaumont, Coucy,
Et de Nesle, et Craon, guerriers de qui la gloire
Doit fatiguer un jour le burin de l'histoire.
Quel est ce fier mortel assis non loin du roi?
Ses regards dans les cœurs jettent un morne effroi,
D'innombrables soucis voilent son front austère;
Des secrets de l'Etat profond dépositaire,
Né dans les rangs obscurs des derniers citoyens,
En Orient naguère il suivit les chrétiens;
Condamné dès l'enfance à des travaux serviles,
Il vivait près du roi, qui de ses mains dociles
Réclamait chaque jour les soins accoutumés;
Sous la couronne d'or, en anneaux parfumés
Il faisait ondoyer la longue chevelure,
Et du manteau royal attachait la parure :
Mais, d'un rang méprisé fuyant les vils travaux,
Cet esclave orgueilleux vers des destins nouveaux
S'élance! Le voici sur les marches du trône;
De son maître abusé la faveur l'environne :
Ministre sans rival, d'un titre respecté
L'éclat a de son nom couvert l'obscurité;
Il gouverne : la cour, à ses pieds frémissante,
Honore, en murmurant, sa noblesse récente;

---

125 Condamné dans ce temps — 132 Cet esclave insolent

Et le peuple soumis tremble sous son orgueil,
Surpris de le nommer haut baron de Luxeuil.
Parmi les chevaliers dont la haute vaillance
Au tournoi de ce jour vint essayer sa lance,
On n'apercevait point le modeste Eymery.
De Louis, qui l'aimait, compagnon favori,
Comblé de ses bienfaits, sous l'humble habit du page,
Il partagea long-temps les jeux de son jeune âge;
Fils du puissant Luxeuil, lorsqu'au sein de la cour
Marie eut ramené les plaisirs et l'amour,
Il osa de Louis blâmer l'injuste haine.
Emu d'un doux transport à l'aspect de la reine,
Il se livra sans crainte à son charme vainqueur :
Un dévoûment sacré veille au fond de son cœur;
Ce qu'il ressent près d'elle il l'ignore lui-même;
Peut-être sous ses traits c'est la vertu qu'il aime;
Il l'espère, il le croit! A sa vue enivré,
Heureux de respirer l'air qu'elle a respiré,
Dans une pure extase, à ce culte fidèle,
Tout ce qu'il peut savoir, c'est qu'il mourrait pour elle.
Des soupçons de Louis il combattit l'erreur;
Et ce prince, écoutant une aveugle fureur,
Au jeune chevalier défendit sa présence :
Demain, abandonnant les lieux de sa naissance,
Il doit, dans les combats par la gloire appelé,
Porter sous d'autres cieux son courage exilé.

Le banquet se prolonge, et, dans les vastes salles,
De magiques tableaux viennent, par intervalles,
Des convives surpris enchanter les regards :
Tantôt d'un château-fort s'élèvent les remparts;
Le châtelain félon, sur la tour crénelée,
Se dresse!..... Dans les fers, tremblante, échevelée,

---

139 le peuple muet — 141 dont l'heureuse vaillance — 162 Hier, il a quitté les lieux — 163 Et va dans les combats

La noble dame, en pleurs, appelle les secours
Du chevalier courtois qui doit sauver ses jours;
Il paraît! Du combat il a jeté le gage,
Le tyran le relève et la lutte s'engage;
Le fer brille, se croise, et chaque spectateur
S'agitant sur son siége, et d'un combat menteur
Suivant long-temps des yeux la trompeuse apparence,
Palpite de fureur, de crainte ou d'espérance!
La scène change alors : devant les paladins
S'offrent de frais vergers, de somptueux jardins;
Sous des rameaux fleuris, odorantes arcades,
Le vin coule en ruisseaux ou bondit en cascades!...
Tout s'efface!... La foudre aux pâles matelots
Montre de noirs rochers, qui hérissent les flots;
Le vaisseau lutte, éclate et disparaît sous l'onde;
On frémit!... O prestige! une forêt profonde
Déroule à l'œil surpris ses sentiers ténébreux;
Un temple lui succède! et les seigneurs entre eux
Se demandent quel bras ou quels ressorts habiles
Guident l'illusion de ces tableaux mobiles.
Durant un jour de fête a-t-on vu quelquefois
Sous un rideau courbés de jeunes villageois?
A travers un cristal dont l'adresse les trompe,
Et d'un palais qui fuit recule au loin la pompe,
Ils plongent leurs regards : d'un respect ingénu
Ils honorent, muets, ce chef-d'œuvre inconnu;
Puis, ils vont au hameau, dans leur joie énergique,
Raconter longuement le spectacle magique.
Tels, les nobles barons, d'un regard enchanté,
Suivant chaque tableau devant eux présenté,
Admirent, éblouis par ces nombreux prestiges,
D'un art encore enfant les innocens prodiges.

---

185 Un vaisseau — 194 développe la pompe

Les jeux, les doux plaisirs qu'étale ce grand jour
S'animent, embellis des chants du troubadour;
Sur le luth inspiré qui raconte leur gloire,
Des héros d'autrefois il rajeunit l'histoire,
Et dans le cœur des preux sa voix, ses gais tensons
Vont graver de l'honneur les naïves leçons.
Mais qui suspend le cours de la royale fête?
Du ménestrel ému le chant joyeux s'arrête;
Dans le château s'élève un tumulte lointain;
On écoute... Une femme au milieu du festin
Se présente : ses yeux se fixent sur Marie,
Son front est pâle et chauve; elle approche et s'écrie :
« Suspendez vos concerts, éteignez ces flambeaux;
» Que vos chants fassent place à l'hymne des tombeaux.
» Sous la cendre demain vous courberez vos têtes,
» L'ange de mort est là qui préside à vos fêtes...! »
Cette femme, sa voix, ses funèbres accens,
De l'assemblée entière ont glacé tous les sens;
Des preux, à son aspect, le courage chancelle;
Le roi même frémit en murmurant : C'est elle!
Car frappé d'épouvante à ses lugubres cris,
Sous ce voile pieux et dans ces traits flétris
Philippe a reconnu cette femme inspirée
Qui, des faux biens du monde à jamais séparée,
Disant aux vains plaisirs un éternel adieu,
Leur déroba ses jours pour les donner à Dieu!

A l'éclat des grandeurs en naissant destinée,
Jadis elle marchait d'honneurs environnée.
Quel changement! Alors, sur ce front dépouillé
Que le temps sillonna, que la cendre a souillé,
Tombait en anneaux d'or sa blonde chevelure;
Ce sein qui maintenant palpite sous la bure,

---

203 CHANT DEUXIÈME. — 209 qui trouble — 210 ménestrel surpris — 234 se cache sous la bure

Des plus riches tissus s'entourait autrefois ;
Alors les chevaliers, au milieu des tournois,
Parés de ses couleurs, et triomphant pour elle,
En la priant d'amour, la nommaient la plus belle;
Le trouvère inspiré lui consacrait ses chants :
Mais, semblable à l'arbuste exilé dans nos champs,
Qui, loin des cieux aimés, rebelle à la culture,
Ne revêt point pour nous sa brillante parure,
Au milieu des plaisirs qui volaient sur ses pas,
Rêveuse, elle passait et ne s'arrêtait pas ;
Et, portant aux autels sa langueur solitaire,
Cherchait une patrie ailleurs que sur la terre.

Tout à coup du saint roi, qu'indigne un long repos,
Jérusalem esclave appelle les drapeaux :
Il n'est plus ici-bas de nœud qui la retienne;
Un feu divin s'allume en cette âme chrétienne.
Fuyez loin de ses yeux, fuyez, vains ornemens;
La croix a consacré ses obscurs vêtemens.
Chevaliers, que l'amour entraînait vers ses charmes,
Ne l'entendez-vous pas ? Elle vous crie : aux armes !
La voici les pieds nus, le rosaire à la main,
Qui du tombeau sacré vous montre le chemin;
Marchez, à vos dangers vous la verrez fidèle.
Bientôt dans les combats la mort vole autour d'elle;
Mais à ce cœur brûlant qu'importe le péril ?
Sa patrie est le Ciel, la terre est un exil.
Compagne des héros rangés sous l'oriflamme,
Son regard les conduit et sa voix les enflamme;
Ceux dont un coup funeste enchaîne la valeur,
La retrouvent veillant auprès de leur douleur;
Si de les ramener au chemin de la vie
A ses soins bienfaisans l'espérance est ravie,
Elle endort leurs regrets, et son zèle pieux
Les console du monde en leur parlant des cieux !

---

235 Sous de riches tissus palpitait

Mais des soldats chrétiens, trahis par la victoire,
Les remparts de Tunis ont arrêté la gloire;
Sur la cendre étendu, Louis vient de périr
En pleurant les saints lieux qu'il n'a pu conquérir :
Plus heureuse, et marchant à travers les obstacles,
Cette femme a touché la terre des miracles;
Ses larmes ont baigné le tombeau du Sauveur.
Aux rochers du Calvaire exilant sa ferveur,
De ces lieux révérés où de tant de prodiges
Son extase pieuse adore les vestiges,
Vers l'éternel séjour son cœur s'est élancé,
Et de nouveaux destins pour elle ont commencé :
Là, l'esprit du Très-Haut la touche de sa flamme;
Un souffle prophétique a passé dans son âme,
Elle prie, et son œil, brillant d'un feu sacré,
Plonge dans l'avenir un regard inspiré.

Quinze ans sont écoulés : aux champs de sa patrie
Le temps a ramené sa sainte rêverie,
Et le château natal ne doit plus la revoir;
Grandeurs, amis, parens, elle vous fuit!... Un soir
Elle marchait : ses pas, au fond d'une vallée,
Heurtent les murs détruits d'une église écroulée;
Emue, elle s'arrête, et son regard surpris
Contemple avec respect ces rustiques débris.
Mais, dominant encor les chaumières voisines,
Seule restait debout, au milieu des ruines,
La tour où, préludant à des concerts pieux,
Se balançait jadis l'airain religieux :
C'en est fait! désormais ce clocher solitaire
De ses jours ignorés va couvrir le mystère;
La voilà seule, heureuse, en présence de Dieu :
Elle chante sa gloire, et l'écho de ce lieu
S'étonne, en répondant à ses chants prophétiques,
De répéter encor l'hymne et les saints cantiques.

---

276 apportant sa ferveur — 299 La sainte vit heureuse

Loin de l'obscur asile où s'écoulaient ses jours,
Vers un monde oublieux, qu'elle a fui pour toujours,
Quelquefois s'égarait sa pensée attendrie,
Et la France, et Philippe, et la jeune Marie,
Réclamaient d'elle encore un tendre souvenir.
Un jour, de leurs destins, cachés dans l'avenir,
Le douloureux tableau se déroule à sa vue :
Son cœur gémit, frappé d'une horreur imprévue ;
Elle voit, à travers un nuage sanglant,
D'un ministre abhorré le triomphe insolent,
La Mort, au sein des jeux, désignant sa victime,
Une reine accusée et demandant son crime !...
Puis, le sombre avenir se referme à ses yeux !
A sa retraite sainte elle a fait ses adieux :
Précurseur oublié des vengeances célestes,
Elle part, elle arrive. A ses accens funestes,
Loin du banquet royal les plaisirs sont bannis !...
« Philippe, a-t-elle dit, souviens-toi de Tunis !
» C'est moi qui sous ses murs, par le ciel éclairée,
» Ai prédit aux chrétiens une autre Césarée ;
» C'est moi qui, du saint roi marquant le dernier jour,
» Ai défendu l'espoir à ton pieux amour ;
» Et je viens aujourd'hui, me mêlant à tes fêtes,
» T'annoncer les malheurs qui planent sur vos têtes.
» A vos joyeux festins va succéder le deuil ;
» Insensés, vous chantiez à côté d'un cercueil !
» Il s'ouvre, vous pleurez !... Quelle main tutélaire
» Pourrait du Tout-Puissant enchaîner la colère ?
» Tremblez ! — Où doit frapper sa vengeance ? — En ce lieu !
» — Qui doit périr ? — Ton fils ! — Qui te l'a dit ? — Mon Dieu.
» Qu'entends-je ? Porte ailleurs ta fatale démence.
» Mon fils vivra ! — Pour lui l'éternité commence !

---

320 Philippe, en me voyant — 329 Il va s'ouvrir ! Pleurez ! — 331 Pleurez ! Où doit

» — Mon fils! Pour le punir, est-il donc criminel?
» Qu'a-t-il fait?... Laisse-nous, va, mon cœur paternel
» De ce présage affreux repousse l'imposture.
» Vois mon fils préludant à sa grandeur future.
» Ce jour confie un sceptre à sa jeune valeur.
» Il vivra pour régner. — Regarde sa pâleur. »
A ces mots vers son fils, qui pâlit et chancelle,
Le roi s'élance, en proie à sa douleur mortelle;
Au prince infortuné prodiguant ses secours,
Marie, au prix des siens, veut racheter ses jours.
Louis, d'un œil éteint, semble chercher son père;
On le presse, on l'entoure, on frémit, on espère;
Mais celle dont la voix a prédit son trépas,
Immobile, à leurs soins ne se réunit pas,
Et murmure, au milieu des femmes éplorées,
De l'hymne des mourans les paroles sacrées.
Plus d'espoir! la terreur se peint dans tous les yeux,
Les courtisans debout pleurent silencieux;
Partout s'étend bientôt la nouvelle sinistre :
Plus de chants, plus de jeux! Du superbe ministre,
A côté du mourant, on entend les sanglots;
Il parle de vengeance et d'horribles complots.
Mais, démentant les pleurs où l'imposteur se noie,
Un sourire homicide a dénoncé sa joie.
Telle, au front de l'Etna, perçant l'obscurité,
Brille, dans la nuit sombre, une errante clarté
Dont l'aspect menaçant, aux campagnes prochaines,
Révèle du volcan les fureurs souterraines.

ANCELOT.

---

351 Une morne terreur se peint — 354 De l'orgueilleux ministre

L'INDIFFÉRENCE

Si l'on te dit que tu me plais,
Va, ne crois pas à ce langage;
Si l'on te dit que je te hais,
On te trompe encor davantage.

Tu peux, au gré de tes désirs,
M'accabler d'éloge ou de blâme,
Sans que j'éprouve au fond de l'âme
Ni ressentimens ni plaisirs.

Je puis te voir triste, inquiète,
Sans perdre ma sérénité;
Et, sans partager ta gaîté,
Te voir joyeuse et satisfaite.

Tu peux demeurer ou partir,
Ou parler, ou rester muette,
Sans que jamais je te regrette,
Sans que je te trouve indiscrète,
Ou que je songe à t'applaudir.

Lorsque j'entends que l'on t'accuse,
Mon cœur n'en est point offensé;
Mon cœur aussi n'est point blessé
Si par hasard quelqu'un t'excuse.

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1826 avec le nom de l'auteur, C^te^ de Peyronnet.

Je puis de tes folles amours
Ouïr le récit sans me plaindre;
Sans te désirer, sans te craindre,
Te voir, des plus brillans atours
Toujours te parer, et toujours
De l'art de séduire et de feindre
Tenter l'inutile secours.

Que veux-tu donc ?... Pourquoi, Zelmire,
T'occuper constamment de moi ?
A quoi bon sans cesse médire
D'un ingrat qui voit sans effroi
Tout ce qu'un vain dépit t'inspire;
Qui ne te blâme, ni t'admire,
Et ne parle jamais de toi ?

Pourquoi d'un dédaigneux sourire
M'accueillir lorsque tu me vois ?
Je t'avertis, belle Zelmire,
Qu'à mon repos il ne peut nuire,
Et qu'à peine je l'aperçois.

D'où vient ta haine pour Elvire ?
Sans t'offenser ne peut-on dire
Si je fus l'objet de son choix,
Si je l'aimai, si quelquefois
Pour elle encore je soupire ?

D'où vient que ton œil curieux
Tour à tour me cherche et m'évite ?
Pourquoi la tristesse hypocrite
Qui voile ton front soucieux,
Lorsqu'après une longue attente,
Sur ce front où ta main savante
Arrête encore, à force d'art,
Un dernier reste de jeunesse,
Par hasard ou par politesse
Je laisse tomber un regard ?

Non, de ce facile manége
Tu ne goûteras point le fruit;
Mon cœur n'aime pas qu'on l'assiége;
Il échappe à qui le poursuit.
A t'honorer de ma vengeance,
A t'adorer par complaisance,
Jamais je ne me résoudrai;
De tes bontés, de tes avances,
De tes petites médisances,
Jamais je ne profiterai;
Et dans l'oubli, dans le silence,
Prudemment j'ensevelirai
Ma discrète reconnaissance.

Va, Zelmire, il faut sans retour
Bannir une espérance vaine :
Je ne saurais porter ta chaîne,
Ne fût-ce même qu'un seul jour,
Et je ne veux prendre la peine
Ni de justifier ta haine,
Ni de mériter ton amour.

C. P. [Comte de Peyronnet.]

LA LAMPE

[*A Vous.*]

La lune, sur les pas des heures,
Au trône des nuits va s'asseoir;
Et le sommeil dans nos demeures
Descend après l'ombre du soir.
Des longs plis de son voile il touche
Vos yeux que j'avais vus si doux;
La lampe est près de votre couche,
Elle veille et brûle pour vous.
Si, dans la nuit, l'aile d'un songe
En s'enfuyant rouvre vos yeux,
« Oh! direz-vous, reviens des cieux,
Reviens à moi, riant mensonge,
Car elle veille et brûle encor. »
Et, couronné de pourpre et d'or,
Demain, quand sur son char d'opale
Remontera le roi des jours...
Vous la reverrez faible et pâle,
Mais veillant et brûlant toujours!

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1827-28. — *Etudes françaises et étrangères*, Paris, U. Canel, 1828, in-8°.

4 Descend avec — 6 Vos beaux yeux à demi fermés — 8 Elle veille pour vous... Dormez! — 13 Ma lampe est là, qui veille encor.

Puisse alors une voix plaintive
A votre cœur parler tout bas
D'une flamme ardente et craintive,
Et que le temps n'éteindra pas :
Soit que dans l'orgueil de vos charmes
Vous regardiez, sans voir ses larmes,
Celui qui n'ose vous nommer;
Ou soit qu'à vous-même ravie
Vous abandonniez votre vie
Au douloureux bonheur d'aimer.

EMILE DESCHAMPS.

---

19 une voix secrette — 21 ardente et discrette — 22 que les ans n'éteindront

LITTÉRATURE

BATAILLE DE BOVINES*

. . . . . .

. . . . . L'histoire, épouvantée de ces grands souvenirs, a passé rapidement sur tous les évènemens contemporains. Elle les eût laissés dans un entier oubli, si le bruit d'une éclatante victoire ne l'eût forcée à rouvrir ses annales. L'Oriflamme relevé aux plaines

* Le fragment qu'on va lire nous est communiqué par un homme auquel des fonctions politiques laissent malheureusement trop peu de loisir à donner aux lettres. Nous l'insérons avec d'autant plus d'empressement, qu'il est pour nous l'occasion d'annoncer à nos lecteurs une double espérance. Il est extrait de l'Introduction à une Histoire du XV^e^ siècle, qu'il fera attendre plus impatiemment encore, et son titre rappelle qu'une grande épopée sur ce grand sujet de nos annales, nous est également promise par un de nos plus poétiques académiciens, M. Parceval Grandmaison. Certes, jamais moment ne fut aussi favorable pour célébrer les exploits d'un prince chevalier qui sauva la monarchie, et nous sommes heureux que nos époques les plus brillantes trouvent enfin dans nos rangs des poëtes et des historiens dignes d'elles (M. F.).

Publié dans les *Annales Romantiques* de 1827-28, avec la signature : C^te^ A. de P. (Amédée de Pastoret).

que l'Escaut arrose, de puissantes armées qui se heurtent et s'entre-détruisent, des souverains au champ de bataille, des rois foulés aux pieds, un long carnage, une immense gloire, réclament plus de détails, imposent plus de souvenirs; et l'historien né sur les terres de France peut, avant de retracer les malheurs de Crécy, redire la gloire et les exploits de Bovines.

Les causes que nous avons déjà développées, avaient armé de nouveau Philippe et Jean-Sans-Terre. L'un, c'était le roi d'Angleterre, excommunié par le pape, oubliait l'anathème au sein des plaisirs; l'autre, c'était Philippe, avait accepté la charge de venger le Saint-Siége de la résistance du prince anglais; et, docile cette fois à la voix des pontifes, dont il ne discutait plus les droits, il s'arma, il partit. Il allait vaincre, lorsque Jean, après avoir vainement essayé d'acheter, au prix de son apostasie, les secours du roi de Maroc, obtint, au prix de sa soumission, le pardon de Rome et la réconciliation de l'anathème. Le légat, qui était venu en France présider à l'expédition contre l'Anglais, défendit tout d'un coup à Philippe de rien tenter contre un prince devenu vassal du Saint-Siége; et Philippe, ne voulant alors ni renoncer à sa vengeance, ni renoncer à l'appui que Rome pouvait offrir, dirigea ses armes vers la Flandre, où un sujet infidèle, devenu l'allié des Anglais, appelait sa royale justice. Réveillé par le bruit des armes, Jean-Sans-Terre tenta de nouveaux efforts. Il avait de l'or, et il acheta des alliés. Othon de Brunswick, empereur d'Allemagne, disputait à Frédéric II une couronne qu'il ne devait pas conserver : il était pauvre et n'aimait pas Philippe

Auguste*. Ferrand de Portugal, comte de Flandre, avait osé résister en face au roi de France son suzerain, et n'avait échappé à son courroux que par la fuite. Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, avait, trois fois déjà, changé de parti, d'étendard et de seigneur, et ne pouvait pardonner ses trahisons à son roi, qui les lui avait pardonnées**. Théobald-le-Beau, duc de Lorraine, se trouvait l'ennemi personnel de Frédéric, et par conséquent de Philippe son allié***. Henry, duc de Brabant, avait donné sa fille à l'empereur Othon****. Tous ces princes furent séduits par l'or et les intrigues de l'Angleterre. Othon se mit à leur tête; les comtes de Namur et de Bar, malgré les liens étroits qui les attachaient à la famille royale, marchèrent dans une armée à laquelle ils n'avaient pu opposer de résistance, et l'empereur, suivi de cent cinquante mille hommes, descendit en Flandre, et vint, par la droite de l'Escaut, jusques à Valenciennes.

Philippe n'avait pas cinquante mille hommes réunis; il marcha cependant à la rencontre de l'ennemi, partit de Péronne, et, suivant aussi le cours de l'Escaut, mais sur la rive gauche, s'avança jusques à Tournay sur la frontière du Haynault. Son projet, on peut le croire, était de se jeter sur les derrières de l'ennemi, de couper ses communications, et de le forcer à livrer bataille en le séparant de son pays. Mais l'entrée du Haynault était gardée; trop de temps et trop de combats étaient nécessaires pour forcer le

* Heiss, *Hist. de l'Emp.*, t. I, p. 158 (M. F.).
** *Grandes Chroniq. de Saint-Denis*, liv. III, § 18 (M. F.).
*** *Hist. de Lorraine*, t. II, liv. XXIII, pp. 212 et 213 (M. F.).
**** *Idem.*, p. 212 (M. F.).

passage* : il changea de marche, quitta Tournay, et se dirigea sur le pont de Bovines pour y traverser l'Escaut, et retrouver l'armée allemande sur l'autre bord. Dans ce même temps, l'empereur, à qui la supériorité de ses forces et les promesses des devins semblaient assurer la victoire, croyant que Philippe cherchait à s'échapper, manœuvrait pour le rejoindre, passait l'Escaut à gué avec son armée, et se portait en toute hâte sur le village de Bovines. C'était le 25 juillet, jour de la fête de saint Jacques-le-Majeur.

Philippe, fatigué de sa marche, et sachant qu'il fallait un long temps pour que son armée traversât le pont de l'Escaut, s'était jeté au pied d'un frêne où il reposait pendant la chaleur du jour : ses chapelains étaient près de lui, et l'étendard royal à ses côtés, cet étendard qui avait accompagné Charlemagne dans sa gloire, qu'on avait déposé jadis sur sa tombe, qui ne se montrait plus sous les voûtes du vieux Saint-Denis qu'à ces jours solennels où les pierres sépulcrales se soulevaient pour recevoir les rois**, et que Philippe avait tiré d'un repos de quatre siècles pour le réconcilier avec la gloire. Guérin, évêque de Senlis, garde des sceaux du royaume, confesseur du roi et commandant de l'armée au nom du vieux connétable de Montmorency, Guérin de Senlis et le vicomte de Melun étaient allés présider au passage du fleuve et reconnaître la plaine, tandis que le duc Eudes de Bourgogne, Robert, comte de Dreux; Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre; Jean, comte de Ponthieu;

* *Grandes Chroniq. de Saint-Denis*, liv. III, § 10 (M. F.).

** *Chronic. Richerii Monachi Senoniensis, in vorago*, p. 690. *Guill. Britoni Armoric. Philippidos*, liv. XI, vers 34 et suiv. (M. F.).

Gaucher, comte de Saint-Paul; Etienne, comte de Sancerre, étaient à cheval, l'armure délacée et la tête découverte, à regarder passer leurs soldats. En portant les yeux vers la plaine, Guérin vit s'élever la poussière, briller des casques, pointer des lances : Adam, s'écria-t-il, qu'est ceci? Ne sont-ce pas les ennemis qui nous arrivent*? C'était leur avant-garde qui s'avançait en bon ordre, conduite par Hugues de Bauve et le comte de Flandre. Guérin aussitôt tourne son cheval et court vers le roi, le vicomte de Melun le suit; l'un persuadé que l'ennemi allait attaquer, et demandant qu'on se préparât à le recevoir; l'autre assurant que l'empereur ne voulait qu'observer le passage et gagner la route de Tournay**. Philippe se réveille, il écoute : Ce n'était pas trop le temps de combattre aujourd'hui, dit-il, mais le Seigneur n'a pas reproché aux Machabées de tirer le glaive pendant les fêtes consacrées, et le jour où l'Eglise est toute en prière doit être un heureux jour pour les serviteurs de Dieu***. Il se recueille à ces mots, entre dans l'église voisine, y fait une courte et fervente prière, puis se fait armer et *monte sur son coursier en autre si grand liece comme s'il eust dû aller à une noce ou à une fête*****. Alors l'évêque de Senlis rappela en toute hâte les troupes qui avaient passé l'Escaut, l'armée changea de front, *trompes et bucines commencèrent à bondir, batailles à retorner*; les chevaux furent couverts, les bannières déployées,

* Guill. Armoricus, *de Gestis Philip. August.*, p. 94 (M. F.).

** Guill. Armoricus, *de Gestis Philip. August.*, p. 94. — *Grandes Chroniq.*, § 11 (M. F.).

*** *Philippidos*, liv. X, vers 824 et suiv. (M. F.).

**** *Grandes Chroniq.*, § 11, p. 406 (M. F.).

les sergens et hommes de pied firent front devant, et l'on commença de crier par les champs : Aux armes! barons, aux armes*!

A ce cri, les grands vassaux et les chefs de guerre accoururent près du monarque pour demander l'ordre et la place de bataille. Philippe, debout au milieu d'eux, tenait en main l'Oriflamme : Biaux cousins, leur dit-il, voyez, à qui le remettrai-je aujourd'hui? Sire, répondit le duc de Bourgogne, j'ai près de moi un noble chevalier, Galon de Montigny, si pauvre qu'il n'avait pas de quoi acheter un cheval, si brave que, pour en avoir un, pour être ici en bataille, il a mis en gage un petit champ qui lui était resté : remettez-lui l'étendard. Ami Galon, dit le roi, prends donc l'Oriflamme; c'est l'honneur de la France que je te confie. — A moi, sire? dit le chevalier. — A toi, reprit le roi; la force te viendra de Dieu dans le combat; la récompense du roi, après la victoire**. Puis se retournant vers les princes et les capitaines dont il était entouré : Seigneurs, barons et chevaliers, notre foi est toute en Dieu; Othon qui se dit empereur est maudit par notre Saint Père le pape; Ferrand est un transfuge et un parjure; Renaud, un traître et un excommunié; et nous, bien que pécheurs, nous sommes des chrétiens, des enfans de l'Eglise, nous sommes ceux que Dieu bénira. Je ne vous parle point de moi; ce n'est pas ma cause à moi que vous allez défendre, c'est la vôtre, c'est celle de vos familles; vous êtes tous rois comme moi

* *Grandes Chroniq.*, loc. cit. (M. F.).

** *Chronic. Richerii monach. Senoniensis, in vorago*, chap. xv, p. 690 (M. F.).

quand il s'agit de combattre : soyons tous guerriers devant l'ennemi, soyons tous chrétiens devant Dieu qui nous donnera la victoire. A ces mots les barons et les chevaliers s'inclinèrent, ils tirèrent leurs épées dont ils baissèrent les pointes à terre, et pliant le genou, courbant le front et la main étendue, ils demandèrent au roi, pour qui ils allaient combattre, sa bénédiction de prince et de père. Le roi découvrit sa tête, éleva les yeux au ciel, et étendit à son tour ses mains pieuses sur le front de ceux qui allaient mourir. Guillaume Briton, chapelain du roi, était derrière lui avec un clerc, et ils commencèrent à chanter les psaumes, *au mieux qu'ils purent, car les larmes et les sanglots les empêchaient durement.* On entendit le son des trompettes et le cri des attaques engagées à droite : les guerriers coururent à leurs chevaux de bataille, et le roi s'élança vers le front de la première ligne, pour qu'il n'y eût personne entre lui et l'ennemi *.

Les sergens à cheval du comte de Soissons avaient commencé le combat contre les Flamands et les Allemands du comte de Flandres; le comte de Saint-Paul et celui de Beaumont, Matthieu de Montmorency, le duc de Bourgogne, le vicomte de Melun arrivèrent à la hâte et donnèrent aussitôt, *comme li aigles affamés si fiert en la tourbe des colombs.* Ferrand de Portugal ne put résister à leur impétuosité; blessé de deux coups de lance, la cuisse traversée, foulé aux pieds des chevaux, demi-mort *et ne pouvant plus la bataille*

* *Grandes Chroniq.*, § 12. — Guill. Armoric., *De Gestis Philip. Aug.*, p. 95. — *Chronic. Richerii monach. Senoniensis*, p. 690. — Rob. Gaguin, *Compend. sup. Francorum gestis*, liv. VII, fol. 57. — *Genealogia Comit. Flandriae*, ad annum 1214 (M. F.).

endurer, il se rendit à Huon de Marvelles. La gauche des Allemands recula en désordre, les communes qui marchaient sous l'étendard de Saint-Denis prirent en flanc le corps de bataille des ennemis, et les chevaliers s'y précipitèrent à la vue de la bannière royale qui s'agitait dans les airs.

C'est au centre que Philippe avait commencé son attaque, parce que c'est au centre qu'Othon devait être; c'est au centre que l'empereur faisait les plus grands efforts parce qu'il pouvait y rencontrer le roi de France. Le choc des Allemands fut terrible : il renversa les soldats des communes qui se jetaient en foule au-devant de l'escadron du roi, et bientôt cet escadron de guerriers choisis fut entouré lui-même d'ennemis au bras indomptable. Gui de Malvoisin, Etienne de Longchamp, Gérard de Latruye, Guillaume de Garlande, jeunes hommes et vieux de courage; Henry, comte de Bar, noble en force et en vertu; Barthelemy de Roye, ancien, vaillant et sage; Guillaume des Barres, la fleur des chevaliers de cet âge, frappaient, renversaient, faisaient prouesse merveilleuse, et cependant on voyait dans la mêlée avancer l'aigle doré au dragon de sinople, que portait à côté de l'empereur le comte de Regensburg, son garde-du-corps*. Pendant qu'ils combattaient glaive à glaive, corps à corps, les fantassins allemands se glissèrent entre les chevaux, ils arrivèrent au roi, et le saisissant au défaut de la cuirasse avec un crochet de fer, ils le renversèrent de son coursier. A l'instant, Pierre Tristan s'élança de son cheval au milieu des épées et des lances; Guillaume des Barres poussa le sien sous les

* *Chronic. Sancti Berthini*, p. 605 (M. F.).

coups qui l'accablaient, pour se rapprocher du roi; Etienne de Longchamp se jeta dans cette mêlée sans pouvoir la traverser. Philippe, renversé sous les pieds des chevaux, tenait son épée, combattait et se défendait encore; et Galon de Montigny, placé devant lui, frappait de sa main droite de terribles coups de sa hache d'armes, tandis que, de la gauche, il faisait voltiger dans les airs l'Oriflamme qui avertissait du danger, et criait de toute sa force : Saint-Denis! Saint-Denis! au roi! au roi!

Mais voilà que l'arrivée des chevaliers change la face du combat : les chevaux français foulent aux pieds les fantassins allemands; les chevaliers, avec leurs grandes lances, abattent les épées à trois tranchans dont les soldats d'Othon, faisaient, pour la première fois usage*. Les fantassins, occupés à se défendre contre cet escadron de troupes victorieuses, abandonnent les guerriers qu'ils avaient si vivement pressés; Philippe, délivré, remonte sur le premier cheval qu'il rencontre : A la revanche, s'écrie-t-il, Othon! Othon! et il fond comme un trait sur le groupe de guerriers avec lesquels Othon s'avançait. Enguerrand de Coucy porte un coup de lance à l'empereur et le fait plier jusques à la croupe de son cheval; Pierre de Malvoisin saisit le cheval par les rênes et l'entraîne avec lui. A cet aspect, la fureur des Allemands se rallume, ils font un nouvel effort. Gérard de Latruye, pressé de toutes parts, porte à l'empereur un coup de hache qui glisse sur ses armes, relève le bras, frappe un second coup et blesse si mortellement le coursier d'Othon, que l'animal, devenu furieux, se

* *Grandes Chroniques*, liv. III, § 15 (M. F.).

dresse, s'emporte, renverse tout autour de lui et fuit en liberté : il fuit, mais Guillaume des Barres, l'Achille de la France, se trouve sur son passage; il s'élance vers Othon, le saisit, essaie en vain de l'arracher à son coursier emporté, le poursuit encore, l'atteint au moment où le destrier mourant se roulait avec fureur sur le corps de son maître, l'enserre de nouveau dans ses bras, et tombe à l'instant au milieu de sept cents Brabançons, dont il soutient seul l'effort jusqu'au moment où Saint-Valery l'arrache à leurs coups et le ramène au roi vainqueur.

A la gauche, cependant, le comte de Boulogne combattait encore : le chancelier Guérin, le comte de Dreux et Robert de Dreux, évêque de Beauvais, y luttaient, depuis le milieu du jour, contre la valeur froide des Anglais, contre le désespoir de Renaud qui n'attendait du combat que la prison ou la mort*. Robert de Dreux croyait que sa qualité d'évêque lui défendait de verser du sang; mais il portait au combat une massue énorme dont il renversait tout ce qui se trouvait devant lui. Pierre Guérin, couvert de sa robe d'hospitalier, et la croix épiscopale sur sa poitrine, tenait à la main une longue lance; dont, au plus fort de la mêlée, il ne se servait que pour détourner les coups. Le comte de Salisbury tomba sous la pesante massue de Robert de Dreux, et se rendit, couvert de blessures. Déjà les cris de victoire retentissaient de tous côtés, déjà le champ de bataille était vide de combattans, et l'intrépide Renaud, à cheval au milieu d'un cercle de gens de pied armés de piques à double tranchant, insultait encore à la victoire de l'armée

* *Grandes Chroniq.*, liv. III, § 16 (M. F.).

française. Pierre Guérin arriva avec sa longue lance, et tandis qu'il se présentait devant les Bolonais qui dirigeaient sur lui tous leurs coups, un chevalier, Pierre de Tournel, se glissa par terre jusqu'au comte de Boulogne, le frappa, l'arracha de son cheval. Renaud tomba, ses guerriers prirent la fuite, et le chancelier, avec sa robe sanglante, sa croix, et sa lance à demi brisée, amena prisonnier vers Philippe le dernier et le plus coupable de ses ennemis.

Il était sept heures : les trompettes et les bucines sonnèrent la retraite, l'armée revint aux camps, l'armée victorieuse qui avait tant d'exploits à conter. Le roi appela les prisonniers : trente bannerets parurent devant lui, tous nés dans ses états, tous dignes de la mort puisqu'ils avaient maugréé leur serment, et le roi leur donna la vie*. Paris, qui devait le revoir,

* Guill. Armoric., *Gesta Philipp. August.*, pp. 94 et suiv. — *Grandes Chroniq. de Saint-Denis*, liv. III, § 10 et suiv. — *Philippidos*, chant II. — Robert Gaguin, liv. VII, fol. 57 et suiv. — *Chronic. Richerii monachi Senoniensis*, p. 689 et suiv. — *Roberti Altissiodori chronic.*, ad ann. 1214. — *Chronic. Laudunensis canonici*, p. 717. — *Genealogia comitum Flandriae*, p. 566. — *Chronic. Turonense*, ad annum 1214. — *Andrensi monaster. chronic. Spicileg.*, t. II, 790. — *Chronicon sancti Berthini*, p. 605. — *Rosier des guerres*, 2e partie, fol. 45. — Gilles, *Annales de France*, feuillet 94. — Struvius, t. I, dissert. 19, § 22. — De Serre, *Invent. de l'Hist. de France*, p. 92. — Legendre, *Hist. de France*, t. II, p. 392 et suiv. — *Annales Wawerleienses*, ad annum 1214. — Paul Emil., *De gestis Francorum*, fol. 242 v° et suiv. — Mézeray, *Abrégé chronolog.*, t. V, p. 154 et suiv. — Marcel, *Hist. de France*, t. II, pp. 407 et 473. — Daniel, *Hist. de France*, t. II, p. 441 et suiv. — Velly, *Hist. de France*, t. III, p. 477 et suiv. — Heiss, *Hist. de l'Empire*, t. I, p. 161. — *Vict. et conq. des Français*, 1re partie, t. III, p. 318 (M. F.).

aime les rois clémens, et le trône de France apprend à ennoblir la victoire. Le lendemain, Philippe repartit pour la capitale. *Qui porroit*, disent les chroniques, *qui porroit dire ne deviser par bouche, ne penser de cuerz, ne écrire en table la très grande joye et la très grande feste que toz le peuple fesoit au roi ensi comme il s'en retornoit**. Les chants des clercs, le son des cloches, les acclamations du peuple l'accompagnèrent sur toute la route : les maisons étaient tapissées au dehors, les églises parées comme aux jours solennels, les chemins jonchés de rameaux et de fleurs. Paris attendait le roi comme un roi, et le reçut comme un père. Sept jours et sept nuits de suite, les fêtes se succédèrent : l'Université, les bourgeois, les magistrats étalaient à l'envi leur joie et leur reconnaissance : on eût dit que chacun d'eux eût vaincu aux champs de Bovines. Othon alla dans les murs de Brunswick cacher une défaite qui lui coûta l'empire**; Jean, à qui l'on a fait dire que sa rage ne pouvait être rassasiée que du sang de la France***, demanda humblement la paix, et Philippe, qui ne croyait pas assez à la perfidie, lui accorda la paix comme il lui eût donné la vie sur le champ de bataille.

[C" A. DE P.]

* *Grandes Chroniq.*. liv. III, § 20 (M. F.).

** Struvius, tit. I, dissert. 19, § 23 (M. F.).

*** Shakespear, *Life and death of King John,* act. III, sc. 1. (M. F.).

NOUVELLES ODES

PAR

VICTOR-M. HUGO *

Avec cette épigraphe :

Nos canimus surdis.

Les lettres sont aujourd'hui comme la politique et la religion, elles ont leur profession de foi, et c'est en ne méconnaissant plus l'obligation qui leur est imposée que nos écrivains pourront se réunir, comme les prêtres d'un même culte, autour des autels de la vérité; ils auront aussi leur sainte alliance, ils n'useront pas à s'attaquer mutuellement des forces destinées à un plus noble usage; ils voudront que leurs ouvrages soient jugés comme des actions avant de l'être comme des écrits; ils ne reculeront jamais devant les conséquences, devant les dangers d'une parole courageuse, et ils se rappelleront que le dieu qui rendait les oracles du temple de Delphes, avait été représenté sortant d'un combat.

Il ne peut y avoir ni inspiration dans le mensonge des sentimens, ni éloquence dans la servitude des

* Chez Ladvocat, libraire. Un vol. grand in-8°, orné d'une charmante gravure. Prix : 4 fr. (M. F.).

pensées. Les plus belles œuvres du génie portent le caractère de cette conviction puissante et profonde qui les faisait jaillir, à leur source, du cœur de l'écrivain ou du poëte. Qui ne devine, en lisant la *Jérusalem délivrée*, que le Tasse ne put écrire ce poëme chevaleresque qu'après avoir long-temps rêvé l'héroïsme et l'amour? Témoin d'une révolution politique, entraîné lui-même par les orages d'une tumultueuse liberté, Milton transporta dans le ciel ces révoltes orgueilleuses dont il avait embrassé la cause sur la terre; et l'on a déjà remarqué que son Satan n'était qu'un factieux gigantesque armé contre la monarchie du ciel. Le Camoëns avait abandonné son âme à l'ardent amour de la patrie, et plusieurs chants de son poëme semblent avoir été dictés par la gloire et l'honneur pendant le tumulte d'une bataille. On se rappelle qu'Horace jeta son bouclier; aussi la poésie d'Horace ne fut presque jamais que la poésie du bonheur; il ne vit dans les muses que des compagnes de la séduisante Lalagé. Tandis que Rome cherchait le repos de l'esclavage dans les chaînes d'Auguste, Horace chercha le sommeil de la philosophie épicurienne sous le laurier des neuf sœurs; il offrit avec elles du falerne et des fleurs au génie qui rappelle la brièveté de la vie; loin des premiers troubles de sa jeunesse il couronna sa lyre des roses qui vivent un jour, et, comme un de ces supplians qui, dans les temps antiques, se réfugiaient, contre les périls, aux autels de quelque divinité favorable, le voluptueux poëte ne vint demander, pour ainsi dire, au temple du dieu des vers, *qu'un droit d'asile**.

* La France attend encore une bonne traduction des odes

Les temps ne sont plus où d'aimables maximes et de rians préceptes suffisaient à l'inspiration. L'imagination des modernes a besoin de pénétrer plus avant dans les mystères de notre propre cœur, et ce que nous demandons avant tout à nos écrivains, c'est de posséder, si je puis m'exprimer ainsi, le génie des émotions. La poésie antique, fraîche et brillante, ressemble à l'espérance; la poésie moderne, idéale et sérieuse, est l'image du souvenir. La religion, l'enthousiasme des dévouemens sublimes, la contemplation de la nature et de la divinité, sont aujourd'hui les plus chers objets de la rêverie des muses; et si l'on se méprenait encore sur le but que se proposent les jeunes littérateurs de l'époque, le beau recueil que nous annonçons suffirait seul pour le faire connaître.

Ici la poésie est ramenée à sa noble et première destination, celle d'embraser les âmes de tout l'amour de la vertu; et en lisant les odes sur l'*Antechrist*, la *Liberté*, ou la *Guerre d'Espagne*, on se sent transporté des mêmes émotions qui s'emparaient de l'Israélite, aux accens du jeune Daniel, ou qui faisaient marcher les Athéniens contre Salamine lorsque Solon, législateur et poëte, avait fait entendre sur sa lyre l'appel sublime de la patrie*.

Peut-être reprochera-t-on à M. Hugo d'avoir quelquefois sacrifié l'harmonie d'un hémistiche à la profondeur d'une pensée; mais combien de muses modernes auxquelles on peut appliquer ce mot si connu

d'Horace. Nous n'aurions pas ce regret à exprimer si M. Emile Deschamps, qui fuit la célébrité avec autant d'empressement que d'autres la cherchent, consentait à terminer et à publier la sienne (M. F.).

* Voyez Plutar. et Diog. Laer., *in Solon* (M. F.).

de Voltaire, *elles chantaient faute d'idées!* Est-il, au reste, bien prouvé que nous chantions? L'alliance de la musique et de la poésie chez les anciens ne peut se révoquer en doute, puisqu'elle était matérielle, et peut-être devons-nous regretter cette alliance comme le plus bel attribut de l'art; les deux syllabes semblables que nous avons jetées à l'extrémité de nos vers sans prosodie, n'ont rien de commun avec les véritables chants de Simonide ou de Tyrtée. Soufrons donc que nos poëtes demandent à leur âme, cette harmonie intérieure qui remplace la lyre qu'ils ont perdue, et laissons la muse des hautes pensées chrétiennes nous consoler de cette perte, avec sa tristesse céleste, ses espérances immortelles et ses ineffables ravissemens.

Nous devons le dire parce que c'est la conviction intime de notre cœur qui nous fait parler, l'apparition des premières poésies de M. Victor Hugo fut un de ces phénomènes littéraires dont les muses seules ont le secret. Il était à peine âgé de dix-sept ans lorsque son ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV fut envoyée au concours des jeux floraux; l'admiration devint générale, les applaudissemens et les larmes remplacèrent les discussions académiques, et ce fut la première fois que les fleurs brillantes de Clémence Isaure couronnèrent un jeune front sans être sorties de l'urne poudreuse du scrutin.

Tout ce que promettait un début aussi brillant a été réalisé; le second volume que publie aujourd'hui M. Victor Hugo renferme des pièces qui nous paraissent supérieures, pour l'ordonnance et la profondeur des sentimens, aux belles odes sur la Vendée, la statue de Henri IV et les filles de Verdun; et si

nous rappelons ici ses premiers titres de gloire, c'est que nous ne connaissons pas, pour le jeune poëte, un plus beau triomphe que de s'être surpassé lui-même.

Qu'il se rassure donc sur la destinée de ses nouveaux vers; qu'il ne dise pas même dans des strophes pleines de grâce et de charme :

Heureux qui de l'oubli ne fuit point les ténèbres!
Heureux qui ne sait pas combien d'échos funèbres
Le bruit d'un nom fait retentir!
Et si la gloire est inquiète!
Et si la palme du poëte
Est une palme de martyr!

Sans craindre le chasseur, l'orage ou le vertige,
Heureux l'oiseau qui plane et l'oiseau qui voltige!
Heureux qui ne veut rien tenter!
Heureux qui suit ce qu'il doit suivre!
Heureux qui ne vit que pour vivre,
Qui ne chante que pour chanter!

Vous, ô mes vers, adieu! cherchez votre fumée!
Bientôt, sollicitant ma porte refermée,
Vous pleurerez, au sein du bruit,
Ce temps où, cachés sous des voiles,
Vous étiez pareils aux étoiles
Qui ne brillent que pour la nuit.

De semblables vers ne doivent pas craindre le grand jour, et c'est avec un charme inexprimable que le lecteur se laissera conduire du tombeau de Mlle de Sombreuil aux ruines de nos vieux châteaux de l'Armorique, et de l'arc de triomphe de l'Etoile dans la lice de nos anciens chevaliers, où l'on entend les hérauts d'armes s'écrier :

Largesse, ô chevaliers! largesse aux suivans d'armes!
Venez tous! soit qu'au sein des jeux ou des alarmes,

Votre écu de Milan porte le grand dragon,
Le manteau noir d'Agra, semé de blanches larmes,
La fleur de lis de France ou la tour d'Aragon.

Déjà la lice est ouverte,
Les clercs en ont fait le tour;
La bannière blanche et verte
Flotte au front de chaque tour;
La foule éclate en paroles;
Les légères banderoles
Se mêlent en voltigeant;
Et le héraut du portique
Sur l'or de sa dalmatique
Suspend le griffon d'argent.

Parmi les odes consacrées à l'auguste famille des Bourbons, il en est une qui fera couler bien des larmes; elle a pour titre Louis XVII, et peut rivaliser avec tout ce qui a été écrit de plus touchant sur ce sujet. Les véritables Français doivent être reconnaissans de voir le poëte aller chercher des inspirations dans de si touchans souvenirs; ils les opposeront avec orgueil aux productions des écrivains qui ont voué leur plume aux intérêts de la révolte, et qui refusent héroïquement un hommage au souvenir des victimes, pour faire accepter ailleurs avec leurs adulations séditieuses l'offrande de ce silence acheté.

Mais ce qui intéressera avant tout le cœur des femmes, ce sont quelques odes d'amour, d'une pureté et d'une mélodie ravissantes; on ignore en les écoutant si ce sont des chants ou des prières, et si le poëte a choisi sur la terre ou dans le ciel, l'objet de ses douces adorations. Je citerai tout entière celle qui a pour titre *Encore à toi*, afin d'échapper par le charme des vers aux langueurs d'une froide analyse :

A toi! toujours à toi! Que chanterait ma lyre?
A toi l'hymne d'amour! à toi l'hymne d'hymen!
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire?
Ai-je appris d'autres chants? Sais-je un autre chemin?

C'est toi, dont le regard éclaire ma nuit sombre;
Toi, dont l'image luit sur mon sommeil joyeux;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux!

N'est-il pas dans le ciel de voix qui te réclame?
N'es-tu pas une fleur étrangère à nos champs?
Sœur des vierges du ciel, ton âme est pour mon âme
Le reflet de leurs feux et l'écho de leurs chants!

Quand ton œil noir et doux me parle et me contemple,
Quand ta robe m'effleure avec un léger bruit,
Je crois avoir touché quelque voile du temple;
Je dis comme Tobie : Un ange est dans ma nuit!

Lorsque de mes douleurs tu chassas le nuage,
Je compris qu'à ton sort mon sort devait s'unir;
Pareil au saint pasteur lassé d'un long voyage,
Qui vit vers la fontaine une vierge venir!

Je t'aime comme un être au-dessus de ma vie,
Comme une antique aïeule aux prévoyans discours,
Comme une sœur craintive, à mes maux asservie,
Comme un dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours.

Hélas! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure!
Je pleure, car la vie est si pleine de maux!
Dans ce morne désert tu n'as point de demeure,
Et l'arbre où l'on s'assied lève ailleurs ses rameaux.

Mon Dieu, mettez la paix et la joie auprès d'elle,
Ne troublez pas ses jours, ils sont à vous, Seigneur!
Vous devez la bénir, car son âme fidèle
Demande à la vertu le secret du bonheur.

Il n'existe que deux choses dans l'univers : la pensée et le monde extérieur, le *moi* et tout ce qui se révèle au *moi*; aussi les divers genres de poésie peuvent-ils se réduire à deux grandes divisions : la poésie d'images et la poésie de sentiment. La poésie de sentiment appartient aux différens états de l'âme humaine; la poésie d'images, aux merveilles de la création. La première, pour être sublime, a besoin de retentir à l'unisson d'un cœur vivement ému; la seconde n'a besoin que de représenter fidèlement les objets de la nature : l'une est un écho, l'autre un miroir. Dans l'ode, telle que l'a considérée M. Victor Hugo, ces deux sortes de poésie se confondent et se servent mutuellement d'expression, et il lui suffit quelquefois d'une comparaison vulgaire en apparence, pour agrandir d'une manière indéfinie, un sentiment ou une idée.

C'est ainsi que les poëtes hébreux savaient se servir des métaphores les plus hardies sans nuire à la clarté du discours, et des plus communes sans en altérer la noblesse et l'éclat. M. Victor Hugo, qui semble les avoir pris pour modèle, doit, comme eux, accomplir tout entière la mission qu'il a reçue d'en haut. Il ne doit pas s'écrier, dans son ode intitulée *le Dernier chant,*

> Adieu donc ce luth qui soupire!
> Muse, ici tu n'as plus d'empire,
> O muse, aux concerts immortels!
> Fuis la foule qui te contemple!
> Referme les voiles du temple;
> Rends leur ombre aux chastes autels.
>
> Je vous rapporte, ô Dieu! le rameau d'espérance.
> Voici le divin glaive et la céleste lance;

J'ai mal atteint le but où j'étais envoyé.
Souvent, des vents jaloux jouet involontaire,
L'aiglon suspend son vol à peine déployé;
Souvent d'un trait de feu cherchant en vain la terre,
L'éclair remonte au ciel sans avoir foudroyé.

On est saisi d'une émotion qui va jusqu'aux larmes, lorsqu'on vient à se souvenir que de pareils vers sont l'ouvrage d'un jeune homme de 22 ans; ah! que M. Victor Hugo ne désespère pas ainsi de lui-même, de son siècle et du pouvoir de la poésie. Qu'il rouvre les voiles du temple, et que, soutenue du redoutable esprit qui l'anime, sa muse combatte long-temps encore les penchans égoïstes et les révoltes intérieures de l'homme demeuré seul avec ses passions. Ce n'est pas la première fois que le génie du mal aura été forcé de reculer devant les accords du poëte. La lyre d'Orphée apprivoisait les monstres des forêts, la harpe de David chassait l'ange de ténèbres; et, entre toutes les poésies, la poésie lyrique est la seule qui ait reçu des deux antiquités le don des miracles.

Nous ignorons entièrement ce qui peut effaroucher certaines âmes dans la tendance actuelle de notre littérature. Lorsque l'esprit de philosophisme se répandit en France, et vint remplacer les belles inspirations du grand siècle, on crut pouvoir se passer de Dieu, parce que la Physique et l'Astronomie venaient de découvrir quelques-unes de ses lois; tout ce qui ne tombait pas immédiatement sous les sens cessa d'exister; et, comme si toute bonne philosophie ne devait pas commencer par l'incompréhensible, on quitta le monde idéal pour celui de l'expérience et Malebranche pour Condillac. L'esprit fut mis

partout à la place de l'âme; alors se répandit sur les croyances les plus sacrées comme sur les affections les plus pures cette espèce d'indifférence qu'on a ingénieusement appelée l'impiété du cœur, et l'on vit naître cette génération dont Richelieu conduisait les mœurs et dont Voltaire conduisait l'esprit; Voltaire, génie coupable et immortel, qui s'appliquait à chercher le côté plaisant de tout, même du crime, qui éteignait dans ses écrits philosophiques les flammes qu'il avait allumées dans ses belles scènes de *Zaïre* et de *Tancrède*, et qui dédiait ses tragédies au pape en même temps qu'il poursuivait, à travers quatre-vingts volumes, le livre qui ne doit point périr.

Dans un tel état de choses, la littérature, qui est le plus fidèle représentant de l'opinion publique, devait être frivole et impie; elle le devint, et propagea d'une manière effrayante dans la société humaine, tous les venins qu'elle avait empruntés d'elle. Les livres, ce dernier asile de la morale, se changèrent en code d'immoralité; ce fut, parmi les poëtes et les écrivains, à qui ferait le plus de découvertes dans les régions honteuses du cœur : et quand Helvétius fit de l'égoïsme la première base de toutes les vertus, il ne fut accusé que d'avoir dit le secret de tout le monde. Mot terrible, qui caractérise à lui seul tout un siècle, qu'une femme osa prononcer, et dont la révolution devint le commentaire.

L'influence que ce genre d'écrits a exercée sur nos malheurs et sur nos crimes est incontestable; et lorsque épouvantée et instruite par un si redoutable exemple, une génération nouvelle de littérateurs se rallie de tout son pouvoir à la religion et à la royauté, lorsqu'elle cherche à rassembler dans un même foyer

les rayons épars de nos saintes croyances, lorsque sous les formes de la gloire elle ne poursuit en effet que la vertu, l'on cherche avec effroi d'où vient l'opposition qu'elle rencontre, même dans nos rangs; l'on se demande s'il est pour le talent une plus belle destination que de se vouer au culte de l'âme, et l'on craint de voir s'éteindre une seconde fois dans les mains du génie le flambeau qui empêche les nations de *prendre le chemin des abîmes* *.

Ces réflexions nous conduisent naturellement à parler d'un discours que M. Victor Hugo a placé en tête de son second volume, et dans lequel il s'efforce de justifier ses principes littéraires, qui certes n'en avaient pas besoin; ce discours nous semble renfermer des passages dignes de nos plus grands écrivains, et résoudre d'une manière sage et lumineuse la singulière question qui divise aujourd'hui la république des Lettres. Il était temps que des paroles conciliatrices fussent prononcées; les partis étaient en présence, et l'un de nos meilleurs poëtes, qu'un corps illustre s'honore de compter au nombre de ses membres, avait oublié qu'il était le plus doux des hommes, pour mériter, par l'impétuosité de ses attaques, le surnom de *classique tonnant*. Nous nous plaisons à croire que cette guerre extravagante ne se renouvellera plus, et nous nous hâtons de déclarer, ainsi que vient de le faire M. Victor Hugo, que nous avons toujours profondément ignoré ce qu'on entendait par l'expression de genre romantique. Si certains critiques ont eu besoin d'une définition qui leur servît à distinguer de toute autre littérature, des

* Châteaubriand (M. F.).

productions telles que Faust, les sept Frères de Lara ou Goetz de Berlichingen, à la bonne heure; rien de plus innocent; et depuis la publication des Théâtres étrangers, l'exemple a cessé d'être dangereux. Ces bizarres compositions n'étaient admirées en France que parce qu'elles n'y étaient pas connues; elles ressemblaient à ces anciens dieux de l'Egypte, adorés dans les ténèbres de leur sanctuaire, mais qui n'étaient plus que des monstres informes lorsqu'on les regardait à la clarté du jour.

ALEX. SOUMET.

AMOUR

A ELLE*

Voici le Mystère et l'Amour qui se sont unis pour nous donner un livre : il est rare, poétique et gracieux comme eux; comme eux il est chéri des femmes, comme eux aussi il fait tomber des larmes de tous les yeux qui l'ont lu. Quant à l'extérieur, on peut le reconnaître à sa simplicité comme à sa petitesse; il peut être emporté dans une promenade ou caché sous un oreiller, même dans un mouchoir comme un billet; il porte sur sa couverture deux petits vers d'un poëte très grand à nos yeux. Voilà son signalement, enveloppe trop timide de l'âme qu'il renferme. Elle est belle, forte et blessée. Ce n'est pas un nouveau spectacle pour l'humanité, mais on s'y plaît comme aux luttes des gladiateurs; celui-ci tombe avec grâce. Quel qu'il soit, qu'il nous pardonne la barbarie de cette expression, nous faisons exception à la masse de ses spectateurs, nous ne sommes point Romains pour lui, nous ne voudrions pas sa mort, quelque belle qu'elle pût être; il nous semble, à nous, un de

* Un vol. in-18, papier fin satiné. Chez Pélicier, libraire, place du Palais Royal. Prix : 1 fr. 50 cent. (M. F.).

Cet article de Vigny sur Gaspard de Pons n'a pas été réimprimé. — A remarquer surtout la conclusion.

ces chevaliers aux armes noires, à la visière baissée, pour qui l'on priait du haut des balcons.

Mais laissons le poëte inconnu pour revenir à l'ouvrage. Je ne sais quoi de tendre et de malheureux le remplit, et nous n'osons presque pas en parler comme d'un poëme, tant il ressemble à une douloureuse confidence. La première ligne de la préface est affligeante comme un long attachement qui finit : *Celle à qui mon cœur dédie ce recueil ne le recevra jamais de moi... Je ne sais si elle me lira, je ne pourrai pas savoir qu'elle m'aura lu; je ne le saurai jamais en ce monde, mais je l'espérerai toujours.*

Cette sorte d'absence est-elle moins triste que la mort? Nous allons parler des vers qu'elle a inspirés, mais comment aurions-nous le courage de les critiquer quand le poëte dit par avance :

Je me suis abstenu de retoucher dans des momens plus calmes, ce que j'avais écrit dans l'ardeur d'une inspiration profonde; je me suis montré sans hésiter, tel que je suis, ou plutôt tel que j'étais, parce que c'est ainsi que j'avais été créé pour elle.

Pour nous, nous ne pouvons nous abstenir de citer des vers délicieux pris au hasard. Que l'on nous dise si celui qui les a faits n'est pas un vrai poëte :

L'Amour... rendit Eden aux premiers exilés.
Ah! malgré leur exil, que je leur porte envie!
Ils reçurent ensemble et l'amour et la vie;
A poursuivre un fantôme en ses jeux inconstans
Ils n'ont point, comme moi, consumé leur printemps.
Toi, vierge à peine éclose, à l'amoureux délice
De ton âme innocente ouvre le pur calice.
Ces deux amans, unis d'un hymen fraternel,
Nés en un même jour au cœur de l'Eternel,

Ont-ils donc pu sentir d'une autre sympathie
En son chaste sommeil leur jeunesse avertie?
Dieu lui-même a-t-il pu de signes plus certains
Annoncer l'union de leurs naissans destins?
Interroge en secret ta pensée ingénue :
Là, depuis ton enfance, une image inconnue
Gravait en traits de feu mes immuables droits;
Ma voix est pour ton âme un écho de sa voix.
Moi, j'en conserve aussi le fortuné présage :
Quand je lus d'un regard ton cœur sur ton visage,
Je sentis ce qu'un Dieu daignait me destiner;
Ton aspect me frappa sans pouvoir m'étonner.
Si, fabuleuse Hébé, la riche poésie
Me versait dès long-temps sa brûlante ambroisie,
Si la vertu brillait dans mes pleurs innocens,
Leurs préceptes sacrés empruntaient tes accens.
Plus tard, si mon courage implorait les alarmes,
La victoire à mes yeux se paraît de tes charmes,
Et l'espoir aujourd'hui se joint au souvenir
Pour m'offrir nos deux noms unis dans l'avenir.

Si ce poëte nous a voilé son nom, il n'a pu cacher son talent. Nous trouvons ici la grâce et la mollesse unies à une grande précision d'expressions. Nous ne chercherons pas à deviner l'auteur, mais à l'encourager par l'hommage d'une sincère louange et d'un grand intérêt. Nous le plaignons d'être inspiré par une muse absente, et d'avoir trouvé dans son âme assez de douleurs pour faire naître tant de beaux vers; et en songeant que ceux que nous venons de citer ont peut-être été lus devant *Elle*, nous ne pouvons nous empêcher de la plaindre du mal qu'elle a fait à celui qui a soupiré cette élégie :

Aux enfans des mortels semant les espérances,
Toi qui d'un pas timide en frissonnant t'avances,

J'implore ton secours, jeune année! à ces lieux
Tu rendras le printemps errant sous d'autres cieux :
Rends à mon cœur éteint, glacé par la souffrance,
L'altière liberté, l'oisive indifférence,
Ce qui fut mon bonheur... du bonheur! et quel jour
Amènes-tu bientôt à mon stérile amour?
. . . . . .
Il vient... malheur à moi, malheur! il est venu.
Mes pleurs dont je rougis, qu'à regret je dévore,
Mes pleurs ont salué sa ténébreuse aurore;
D'une fête abhorrée ils ont suivi le cours.

Et après avoir maudit un jour qu'il avait béni comme le plus beau de deux existences, le poëte continue :

. . . . . Mes accens de flamme
D'un effroyable poids retombent sur mon âme.
Va, ne parlons plus d'elle, ô mon âme, ou du moins
Parlons-en seuls, tout bas, sans lyre, sans témoins.
En la rouvrant toujours, cachons notre blessure,
N'offrons pas en spectacle à cette foule obscure,
Que le génie offense et qui rit du malheur,
Un aigle d'Hélicon vaincu par la douleur.

Ces derniers mots nous semblent renfermer une très belle idée. En effet, qui devrait être exempt des malheurs de la vie commune, si ce n'est l'homme possesseur du génie? N'a-t-il pas assez de l'éternelle pensée qui le travaille? Que devient-il lorsque les évènemens extérieurs viennent y mêler leur amertume? Nous voudrions connaître l'auteur de ce livre pour le savoir.

Le Comte ALFRED DE VIGNY.

MŒURS

LETTRE ÉCRITE DE SUISSE *

Berne, ce ...

Je ne suis arrivé hier à Berne que vers le soir, quoique parti la veille de *Schintznacht*** d'assez

* Il y a quelques années que M. H..., avec qui je suis lié d'une amitié déjà ancienne, se disposant à parcourir plusieurs cantons de la Suisse, promit à une de ses parentes de tenir chaque jour, durant son voyage, note exacte non-seulement de ce qu'il aurait fait, vu, observé, comme voyageur, mais encore de ses sentimens les plus intimes, de ses pensées les plus secrètes, de ses émotions les plus fugitives, en un mot de toute son existence, pour lui offrir au retour, soit dans les entretiens de la soirée, soit par la suite, sous forme de lettres, le fruit de sa relation journalière.

M. H... remplit sa promesse, et bientôt après me communiqua la lettre suivante, qu'il avait rédigée la première, parce qu'elle s'écarte en quelque sorte de son itinéraire et forme un sujet séparé. J'y trouvai ce charme et cet intérêt qui sont spécialement attachés à l'expression naïve des douleurs et des joies de tout homme sensible et vrai. J'y trouvai aussi une *peinture de mœurs* très neuve et très fidèle, tracée avec autant de grâce que d'élégance; et tout en regrettant que des considérations personnelles engagent l'auteur de cette lettre à garder l'anonyme, je suis heureux, pour nos lecteurs, qu'il ait bien voulu prendre aujourd'hui dans la *Muse française* la place que j'y occupe trop souvent. LE JEUNE MORALISTE (M. F.).

** Schintznacht, établissement d'eaux minérales dans le canton d'Argovie, à trois lieues d'Arau et six de Zurich (M. F.).

bonne heure; cependant j'avais une voiture légère, un bon cheval, un temps à souhait, et pas plus de dix-huit lieues à faire. Mais j'avais réglé d'avance que j'irais, le premier jour, dîner à *Zoffingue**, petite ville située à une demi-lieue de ma route, et que je m'y arrêterais trois à quatre heures.

Pourquoi ce détour? me direz-vous sans doute; pourquoi cette longue station? c'est ce dont je dois vous rendre compte, d'après le plan de ces lettres et le but que je me propose en les écrivant.

J'ai hésité toutefois, je vous l'avoue, à suspendre mon itinéraire, pour entrer dans les minutieux détails d'une anecdote vieille de dix ans, et qui m'est toute personnelle; mais je cède à la douce confiance que ces détails, dépourvus d'intérêt pour des indifférens, ne le seront pas pour une amie, et que la bonne parente qui, partageant constamment mes peines, ne se montre jamais fatiguée des monotones accens de ma plainte, écoutera sans ennui le récit d'un de ces jours fortunés qui, de loin en loin, ont interrompu pour moi la chaîne pesante des mauvais jours.

**Vous avez ouï conter combien de maladies ont désolé mon enfance; plusieurs fois je fus aux portes du tombeau et je n'échappai à ses rudes atteintes que comme un fragile esquif qui, battu long-temps par les tempêtes et fracassé par les écueils, n'offre plus, en arrivant au port, que des pièces mutilées et que d'informes débris. Je survécus, si c'était là survivre, je

* Les Allemands écrivent Zoffingen (M. F.).

** Ce paragraphe et les suivans, jusqu'à celui qui commence par : *J'étais, depuis environ deux ans,* etc., appartiennent à une lettre antérieurement écrite. Ils ont été placés ici pour l'intelligence de ce qui vient après (M. F.).

survécus faible, débile, presque toujours plus ou moins souffrant, et singulièrement accessible aux sensations douloureuses, aux sentimens tristes et pénibles.

Je survécus; mais mon esprit avait perdu son action, mon imagination sa vivacité, ma mémoire sa puissance, et j'étais devenu absolument incapable de toute étude, et même de la lecture la moins appliquante, pour peu qu'elle fût prolongée.

Frappé de tant de diverses misères, je ne pouvais prendre part à aucune des fêtes de la vie, prétendre à aucune de ses couronnes, goûter aucun de ses enchantemens. Cette condition était bien dure, sans doute, chère cousine; mais je la rendis moi-même bien plus dure encore : au lieu de l'accepter en quelque sorte, de profiter des ressources qui m'étaient laissées, de chercher, dans l'indépendance de ma situation, dans la simplicité de mes goûts, dans le charme de mes entours, dans des affections douces et tempérées, surtout dans la pratique du bien, des dédommagemens, des consolations, je m'indignai insensiblement, et chaque jour davantage, de la dégradation que j'avais subie, de la monotone et froide végétation à laquelle j'étais réduit; j'eus honte de moi-même en quelque sorte. Parvenu à ma dix-huitième année, mon imagination s'enflamma, et rêva de tout autres biens que ceux qui étaient restés à ma portée : elle ne fut séduite ni par les pompes de la richesse ni par les hochets de la vanité, ni par les prestiges de la grandeur, ni par les splendeurs du pouvoir; mais toutes les nobles jouissances de l'âme, tous les tendres sentimens du cœur entrèrent dans ses illusions, et formèrent le faisceau de mes espérances.

Pour les réaliser, en quelque chose, ces espérances, il fallait essentiellement, il fallait alléger mes souffrances, diminuer ma débilité et surtout rendre quelque ressort à mes facultés intellectuelles. Tel fut l'objet auquel je résolus de me consacrer tout entier.

Dès-lors je me soumis à un régime sévère, à des privations rigoureuses, et remis à l'avenir mes plaisirs et mes joies. Je négligeai des affaires essentielles qui eussent détourné mes soins d'un but qui me semblait bien autrement important; je négligeai même de véritables devoirs, persuadé que c'était les accomplir le mieux que de travailler incessamment à me mettre à même de les remplir plus complètement.

Dans mon impatience, au lieu d'aider doucement la nature par des occupations proportionnées à ma faiblesse, je voulus presser sa marche, beaucoup trop lente à mon gré; je m'imposai des tâches alternatives de divers exercices du corps, poussés jusqu'à la plus vive douleur, à la plus excessive lassitude, et de lectures continuées jusqu'à la plus insupportable contention d'esprit, au plus triste abattement. Je n'imaginais pas, vous le croirez sans peine, que des travaux aussi pénibles, aussi forcés, profiteraient beaucoup à ma santé, à mon instruction; mais je me figurais que, par ces inexorables rigueurs, je parviendrais à me rendre plus robuste et à rendre mes organes moins rebelles à ma volonté.

J'ai continué ce martyre volontaire pendant douze années consécutives, sans que ni sa longue durée, ni l'inutilité de mes efforts, qui m'écartaient de mon but au lieu de m'en rapprocher, ni les séductions que le monde me pouvait offrir, abattissent jamais mon courage ou ralentissent ma persévérance.

Enfin, après avoir ainsi sacrifié, abîmé la plus belle portion de ma vie, il fallut bien céder à une nécessité invincible et rentrer dans le sort que j'avais si déplorablement dédaigné. J'y rentrai, mais après avoir vu successivement s'évanouir une partie des présens que la bonté céleste m'avait offerts pour en adoucir l'amertume; j'y rentrai en versant des larmes et navré de regrets. Je me résignai, mais ma résignation n'eut point pour moi de bienfait; car ce ne fut pas cette résignation calme et presque contente de l'homme pieux qui attend, dans l'avenir, le dédommagement des maux qu'il endure; ce fut une résignation frémissante, peu différente de celle de l'esclave sous le joug d'un maître sévère, dont il n'espère plus désarmer jamais la rigueur.

J'étais, depuis environ deux ans, dans cette situation d'âme, lorsque je fus amené, par la circonstance que je vous ai précédemment dite, à écrire à Genève à M. le docteur X***. Combien l'espoir, alors même qu'on le croit éteint sans retour, peut aisément se ranimer! J'avais écrit à ce médecin célèbre sans confiance en ma démarche; sa réponse m'en inspira : elle était claire, méthodique, écrite avec élégance, et me semblait fort bien raisonnée. M.*** présageait pour moi un meilleur avenir. Il m'indiquait quelques soins faciles à prendre, quelques modifications légères au régime que je suivais, et me conseillait, pour remède spécial, l'usage des bains sulfureux de Schintznacht, qui lui paraissaient propres à produire sur mon état les plus prompts et les plus heureux changemens.

Résoudre et exécuter mon départ pour ces bains fut l'affaire de peu de jours : c'était une dernière

tentative qui allait enfin fixer ma destinée, et décider véritablement de moi.

Je quittai donc mes montagnes solitaires, et me rendis à Berne par la route de Pontarlier et de Neufchâtel. J'y arrivai un matin, entre huit et neuf heures, fatigué et abattu d'une nuit de souffrance et d'insomnie passée dans la voiture publique. Un violent orage venait d'éclater; les nuages se heurtaient avec violence, les éclairs se succédaient avec rapidité, et des torrens de pluie tombaient par intervalles. Vous croirez sans peine, d'après l'objet qui fixait ma pensée et précipitait mes pas, que ma fatigue et la tempête étaient des inconvéniens trop légers pour me faire différer mon départ d'un seul instant : j'allais à la recherche de la vie; car ce n'est pas la vie qu'une existence inutile, sans but, sans gloire et sans bonheur.

Mon premier mot, mon premier cri, en descendant à l'auberge, fut pour m'informer des moyens les plus prompts de continuer ma route. J'appris qu'une petite calèche allait partir pour Zoffingue, d'où je n'aurais plus que six lieues jusqu'à Schintznacht. Je m'empressai de m'y assurer une place. Mon marché se conclut par interprète; car le cocher ne savait pas plus de français que moi d'allemand, c'est-à-dire pas un seul mot. Cet homme me fit entendre que si l'orage se prolongeait long-temps encore, nous ne ferions qu'une bien petite journée, tandis que s'il se dissipait promptement, nous pourrions, en cheminant plus vite, puis en profitant le soir de la clarté de la lune, arriver à Zoffingue avant minuit : c'était gagner un jour; aussi vous pouvez penser si, dans la hâte que j'avais, je fis des vœux pour le prompt retour du beau

temps, et si le nom de *Zoffingue* se grava dans ma mémoire.

A l'instant de notre départ, la pluie ayant momentanément cessé, j'en profitai pour descendre à pied la pente rapide qui termine la ville de Berne du côté du pont que je devais traverser, et pour monter la côte opposée par un sentier fort soigné, qui, plus court et plus agréable que la route, la rejoint au sommet du coteau. Là, j'attendis la voiture, qui était à peu de distance.

Le conducteur marchait à côté de son cheval, ayant près de lui une jeune personne d'une vingtaine d'années, qui lui parlait en allemand, mais dont les paroles, que je ne pouvais comprendre, avaient une mélodie pleine de suavité et de douceur. Un son de voix doux et tendre a toujours pour moi un charme particulier; mais il me ravit surtout dans ces momens d'anxiété, où mon âme incertaine, agitée, espère et craint tour à tour de voir s'alléger ou s'appesantir sur elle la rigueur du sort : cette voix caressante me semble alors la voix de la Providence elle-même, qui, désarmée et attendrie, me promet un meilleur avenir.

Je vis que cette jeune personne devait voyager avec nous, et je m'en félicitai; car elle allait ainsi continuer pour moi ces accens consolateurs dont l'impression m'était si douce, et d'ailleurs son premier aspect m'avait singulièrement séduit. Ce n'était pas pourtant une beauté : elle était petite; sa taille manquait d'élégance, et l'ensemble de ses traits offrait peu de régularité. On pouvait lui désirer une bouche plus mignonne, des yeux plus grands, un front plus élevé; son teint même, son teint de lis et de roses n'était pas un beau teint, parce que les nuances en étaient

trop prononcées. Mais des cheveux du plus joli blond ombrageaient sa tête et tombaient avec grâce, en boucles légères, sur son visage; des dents parfaitement blanches et bien rangées ornaient ses lèvres vermeilles, qu'embellissait davantage encore un charmant sourire; ses yeux, d'un bleu clair, peignaient à la fois l'esprit et la bonté; toute sa physionomie enfin était remplie d'amabilité et d'expression. Sa mise propre, décente et simple, lui donnait à mes yeux un attrait de plus. Je vois encore sa robe d'indienne bleue, parsemée de fleurs, son mouchoir de soie à demi recouvert par une collerette éclatante de blancheur, et son petit bonnet festonné, placé fort en arrière, selon la mode du pays.

Lorsque nous fûmes placés l'un et l'autre dans la voiture, je m'empressai de lui adresser la parole, et je vis, avec une véritable peine, qu'elle ne savait qu'un très petit nombre de mots français, et ne pouvait ni former ni comprendre la phrase la plus courte et la plus simple dans cette langue. Sans espoir de lui plaire par mes discours, je voulus du moins m'efforcer de lui agréer, par mes égards, mes attentions. Elle me parut intimidée, gênée; je mis tous mes soins à la rassurer, à la mettre à son aise : qui, plus que moi, doit compatir à cette timidité pénible que la nature impose à plusieurs dans les habitudes de la vie?

Son nom était écrit sur un petit sac de nuit qu'elle avait placé près d'elle. Je lus ce nom à haute voix : *Rosette S****. Je le prononçai mal, elle me reprit; je m'étudiai à le mieux prononcer : il me semblait qu'en la nommant plus correctement, je lui devenais moins étranger.

A trois ou quatre lieues de Berne, nous nous

arrêtâmes pour dîner. Il se trouva dans l'auberge un voyageur qui parlait le français et l'allemand. Ce voyageur, après avoir causé avec Rosette, me dit qu'elle se louait infiniment de moi, et qu'elle paraissait regretter beaucoup d'être privée de mon entretien. Les regrets de Rosette ajoutèrent à mes regrets; nous fîmes ensemble un dîner rapide et silencieux, et nous partîmes.

En replaçant dans la voiture le sac de nuit dont je viens de parler, je sentis qu'il renfermait deux petits paquets de tablettes de bois, semblables aux pièces d'un jeu de domino, mais plus larges et plus minces en même temps. Je témoignai à Rosette le désir d'en savoir l'usage; sa réponse fut un mouvement fort expressif, dont le sens, non équivoque, était : *Comment n'y ai-je pas pensé!* Alors elle ouvre rapidement le sac et en tire les tablettes, qui étaient en grand nombre. Sur les unes, des questions étaient imprimées en français et en allemand; sur les autres, des réponses. C'est une espèce de jeu que probablement vous avez connu dans votre jeune âge : on prend au hasard une demande, puis une réponse; et leur association imprévue, ordinairement bizarre, mais quelquefois plaisante, fait l'agrément de ce plaisir enfantin.

Ces tablettes devinrent pour nous un véritable dictionnaire, dont je m'empressai de profiter pour questionner l'aimable voyageuse. Elle m'apprit qu'elle habitait Zoffingue avec sa mère, qui l'avait envoyée passer quelque temps à Berne, pour s'y perfectionner dans plusieurs connaissances relatives au commerce et dans divers ouvrages de son sexe. Elle me parla avec émotion de sa tendresse pour cette mère chérie, et de la joie qu'elle se faisait de la revoir; puis,

cherchant à me donner une idée de la douce vie qu'elle menait, elle me peignit, de son mieux, l'emploi habituel de ses journées, ses occupations et ses plaisirs. Après m'avoir parlé d'elle, Rosette voulut que je lui parlasse de moi : je lui dis mon nom, celui de ma patrie, le but, l'espoir de mon voyage. Je lui nommai le modeste village qui m'a vu naître; je lui nommai la rivière qui l'avoisine, rivière aimable qui, dans ses gracieux contours, embellit autant qu'elle féconde les champs fortunés qu'elle arrose.

Je m'étais plu à la naïve peinture des circonstances qui la rendaient heureuse; je cherchai à lui tracer, à mon tour, l'image des promesses de bonheur qui avaient entouré mon berceau, les vertus héréditaires de mes parens, leur tendresse pour moi, pour moi leur unique enfant, l'affection que nos voisins nous portaient, les charmes de notre paisible demeure : je m'en tins là. Je ne lui dis pas combien ces promesses avaient été tristement déçues; je ne lui dis pas qu'encore en bas âge, j'avais quitté notre séjour chéri pour un séjour moins favorisé des cieux, et que, privé de ma mère, j'avais habité long-temps loin du toit paternel et visité la capitale de la France. J'aimais à lui laisser la pensée que des jours pareils à ses jours avaient formé mon cœur semblable à son cœur, et que l'harmonie de nos âmes ne faisait que compléter l'harmonie de nos destinées.

Un jeu de questions appartenant à une jeune fille devait parler un peu d'amour : je pus donc demander à Rosette si elle aimait. Sa réponse, faite avec simplicité, sans hésitation et sans embarras, fut toute négative. Je hasardai ensuite de lui demander ce qu'elle pensait de l'amour. Elle me fit entendre qu'il lui

semblait que ce sentiment pouvait contribuer beaucoup au bonheur de la vie, mais qu'aussi il devait souvent rendre bien malheureux. Elle ajouta, pour motiver sa pensée, qu'elle croyait qu'on pouvait rencontrer des amans sincères, mais qu'on en voyait bien peu de constans.

Notre vocabulaire était bien borné; mais nos signes, nos regards suppléaient à l'insuffisance de nos paroles, et le dialogue tarissait peu. Une douce confiance s'établissait entre nous, et je sentais toute la justesse de ce qu'a dit une femme célèbre qui s'est montrée savante dans la connaissance du cœur humain, *qu'il n'est pas de sympathie plus vraie que celle qui se trouve entre les personnes qui sont à la fois sensibles et timides**.

Quoi! me direz-vous peut-être, vous n'hésitez pas à croire à la sensibilité d'une jeune fille que vous voyez pour la première fois, et cela parce que le son de sa voix vous touche et que sa physionomie vous plaît! Non, chère cousine, non, ce n'est pas sur ces apparences équivoques et légères que j'ai jugé Rosette; mais des observations répétées m'ont appris que le cœur éclaire sur le cœur, et que les gens sensibles se devinent aussi promptement entre eux, et plus sûrement peut-être, que les beaux esprits.

J'éprouvais, près de Rosette, une facilité d'existence, si je puis ainsi parler, qui m'était inaccoutumée. Mon âme, depuis si long-temps attristée, abattue, semblait renaître au plaisir, semblait retrouver le bonheur. Absorbé par le contentement dont j'étais pénétré, j'oubliais que ma joie n'avait qu'un

* Mme de Genlis, dans *Mme de La Vallière* (M. F.).

instant à durer, j'oubliais mes maux passés, et les heures s'écoulaient pour moi sans prévoyance comme sans souvenir.

Ah! pourquoi, pourquoi chercher le charme de ses jours dans les arides succès de l'esprit, quand on peut le trouver dans le regard bienveillant et le doux entretien d'une femme selon son cœur! Que sont-ils ces succès, pour l'être qui aime ou seulement qui sait aimer! Il ne met pas sa gloire, il ne place pas sa jouissance à étaler et faire briller son bien dire : pour lui, le jeu de l'imagination et la faconde du discours ne sont que le repos, l'intermède du langage du sentiment. Voyez dans nos montagnes, cet oiseau tendre et fidèle, variété précieuse et rare d'une famille vulgaire et nombreuse, cet ami de la solitude qui reçoit son surnom de sa demeure aux lieux écartés * : quoique doué d'un doux ramage, il ne mêle point sa voix aux concerts des autres chantres des bois; mais il chante, au temps de ses amours, pour plaire à sa bien-aimée; et, plus tard, il chante encore, pour la distraire et l'égayer au milieu des soins maternels.

Quelquefois, vous le savez, quelquefois, malgré le triste abaissement où mon être moral est réduit, j'ai recueilli, comme tant d'autres, de ces signes approbateurs que l'on accorde, dans le monde, à quelques mots heureux, ou à une discussion soutenue avec avantage; mais si cette louange flattait un instant ma vanité, l'instant d'après, j'étais comme honteux de ma futile joie, et comme étonné de m'être évertué

* C'est le *Merle solitaire*, espèce peu commune, qu'on trouve en Italie et dans quelques parties de nos provinces de l'est, spécialement dans les montagnes de la Franche-Comté (M. F.).

à semer de stériles discours dans le champ de l'indifférence. Ainsi, dans le pays que je parcours, à ces réunions chères à l'Helvétie, où les habitans de l'*Entliblouch* et de l'*Emme-Thal** disputent de force, d'adresse et d'agilité, le berger voyageur, qu'on provoque à entrer en lice, peut bien, durant sa lutte, s'animer et s'enorgueillir des applaudissemens qu'il reçoit; mais ce bruit décevant laisse du vide dans son âme; bientôt il regrette, en quelque sorte, d'avoir prodigué ses efforts à cette vaine fumée, à ce triomphe sans lendemain. Il se rappelle ces luttes plus modestes, où, dans la prairie voisine de son hameau, il s'exerçait sous les yeux paternels : c'étaient les jeux des amis qui resserraient encore les nœuds de leur ancienne amitié; c'étaient les ébats du bel âge, doux ébats dont la mémoire doit charmer le déclin des ans; c'était la fête de famille qui confondait, dans l'allégresse commune, et les vainqueurs et les vaincus. Ou plutôt il retrace à sa pensée l'emploi si cher à son cœur qu'il fait de son agile et robuste jeunesse, soit lorsqu'il soulage ses dignes parens dans leurs pénibles travaux ou raffermit les pas chancelans de son aïeul dans les sentiers de la montagne, soit lorsqu'il ramène à sa bergère éplorée son chien fidèle qu'entraînaient les flots du torrent rapide, ou bien lui rapporte sa brebis chérie, qu'il a disputée au loup ravisseur.

* Petites contrées limitrophes, situées, la première, dans le canton de Lucerne; et la seconde, dans celui de Berne, où, durant la belle saison, on voit fréquemment de ces sortes de luttes. Quelques-unes ont lieu à des époques régulières : celles-là sont de véritables fêtes nationales, qui attirent toujours un grand concours de spectateurs (M. F.).

Cependant la tempête s'était, par degrés, entièrement calmée; la lumière rougeâtre du soleil à son déclin, était remplacée par le sombre crépuscule, et notre vocabulaire s'effaçait insensiblement à nos yeux. Privé de cet interprète, j'étais tombé dans une douce rêverie, lorsque notre conducteur, qui, préoccupé jusqu'alors de la crainte d'être forcé de coucher en route, s'était tenu dans un silence qu'il ne rompait que de loin en loin, pour hâter la marche de son cheval, ou pour murmurer entre ses dents quelques vieux refrains helvétiques, se retourne tout à coup vers nous, et, me montrant le ciel qui a repris sa sérénité, et la lune dans son plein, dont la clarté va remplacer celle de l'astre du jour, s'écrie, en agitant son fouet, d'un air de triomphe : « *Zoffingue! Zoffingue!...* » Zoffingue! Zoffingue! cette exclamation, que je ne comprenais que trop bien, eût, quelques heures plus tôt, comblé mon espérance; maintenant elle me navre de déplaisir. J'avais compté, grâce à l'orage, passer avec Rosette la soirée tout entière, et quelque part encore de la journée du lendemain : vain espoir! *Zoffingue! Zoffingue!* dans deux heures mon bonheur aura passé comme un songe, ou plutôt ce bonheur ne fut qu'un songe que le réveil a dissipé. Je suis encore près de mon intéressante compagne de voyage; mais la pensée de notre séparation si prochaine m'occupe tout entier, et ne me permet plus de sentir et d'exprimer que des regrets. Le seul plaisir qui me reste est de voir que Rosette ne s'y montre pas insensible, et qu'elle semble les partager.

Encouragé par ses marques d'intérêt, j'osai solliciter une de ces jolies boucles de cheveux qui ornaient son front. Dans les mœurs allemandes, un pareil présent

est une faveur bien moins grande et bien moins expressive surtout que dans les nôtres ; d'ordinaire ce n'est qu'un simple gage d'amitié, ou seulement un témoignage particulier d'estime et de bienveillance; quelquefois ce n'est que le souvenir d'une douce et fraternelle hospitalité. Après avoir d'abord hésité, Rosette cédait à mes instances, lorsque, jetant par hasard les yeux sur la chaîne de ma montre, elle s'aperçut qu'elle était formée de cheveux tressés. Cette vue lui fit retenir le don qu'elle consentait à m'accorder. J'ignore quelle fut alors sa pensée : peut-être jugea-t-elle que cette tresse que je portais était un gage d'amour, auquel je faisais injure par ma demande; quoi qu'il en soit, je ne pus pas la ramener à sa première condescendance.

Cependant nous arrivons à Zoffingue; nous arrêtons à l'auberge du *Bœuf d'or*. Rosette s'élance de la voiture, recommande ses effets au cocher, me fait une révérence gracieuse accompagnée d'un geste bienveillant, et s'éloigne avec rapidité. Le lendemain je me rendis à Schintznacht.

Ce voyage si court, avec une jeune personne que je n'espérais pas, que je ne projetais pas revoir jamais, n'en suffit pas moins pour ramener mes pensées à des illusions que mes chagrins avaient écartées, que mes réflexions avaient bannies. Quelques-unes de ces douces attentes qui charmaient mon jeune âge, revinrent caresser mon imagination, émouvoir et toucher mon cœur. Une femme alors, une femme me semblait l'heureux génie par qui je verrais changer mon destin.

Ces espérances dernières ont été trompées, comme celles qui m'avaient si long-temps bercé. Tout,

jusques aux songes, tout, en fait de bonheur, a fini pour moi. Inutile aux autres, à charge à moi-même, je végète hélas! sur la terre, comme l'arbre desséché dans sa sève par le vent brûlant du midi : il tient encore à la vie par ses racines; mais on ne le voit plus se couvrir de fleurs ni de verdure, et aucun fruit jamais ne décorera ses rameaux.

Revenu dans ces cantons, je voulus passer à Zoffingue, m'y arrêter, pour m'informer de Rosette, la revoir s'il m'était possible, et lui témoigner que mon cœur ne l'avait point oubliée. Ce n'était pas sans douceur que je me retraçais les instants si rapides ensemble et si heureux que j'avais jadis passés près d'elle. On a dit avec raison que *le regret du bonheur en était un reste**.

Je descendis à cette auberge du *Bœuf d'or* où nous nous étions séparés. C'étaient encore les mêmes hôtes, un mari et sa femme, tous les deux au déclin de l'âge, mais remplis tous deux de prévenance et de bonhomie.

Tandis qu'on prépare mon dîner, j'engage la conversation avec l'hôtesse : je lui raconte que huit à dix ans auparavant, j'ai logé chez elle, venant alors de Berne dans la même voiture qu'une jeune personne de Zoffingue, dont, à ce propos, je lui parle, mais comme d'un souvenir confus et presque effacé, que l'occasion seule me rappelle : « Je l'ai beaucoup » connue, me dit-elle après me l'avoir nommée :

* J.-J. Rousseau, *Lettre au Pasteur Vernes*. Ossian, dans le poëme intitulé *la Mort de Cuchullin*, dit aussi en parlant des chants de Carryl et d'un autre barde, qu'ils étaient *comme le souvenir des plaisirs passés, qui porte à l'âme une joie mêlée de tristesse* (M. F.).

» c'était la fille d'une marchande peu riche; mais » son éducation était au-dessus de son état, et par sa » douceur et sa bonne conduite elle se faisait aimer » et estimer de tout le monde. » Puis elle ajouta que deux ou trois ans après son retour de Berne, on l'avait mariée avec un artisan jouissant d'une fortune aisée, qu'elle avait eu plusieurs enfans; mais que chacune de ses couches avait altéré sa santé de plus en plus, et qu'enfin, après avoir long-temps languis, elle venait de succomber à ses maux.

J'avais dissimulé mon empressement en m'informant de Rosette; je dissimulai ma douleur en apprenant son triste sort : je ne laissai échapper que les regrets mesurés qu'il était naturel de donner à la bonne mère de famille, ravie sitôt à son mari, à ses enfans.

Je m'étais détourné de ma route pour passer à Zofingue; si jamais je traverse encore les mêmes contrées, je me détournerai peut-être pour n'y plus passer.

H***

DIXIÈME LIVRAISON

(Avril 1824.)

POÉSIE

APPARITIONS

SOUS L'ARBRE DES FÉES

(Fragment d'un récit de Jeanne d'Arc.)

Non loin de Donremy, frais séjour dont la Meuse
Semble entraîner l'image en fuyant écumeuse,
On montre aux voyageurs les merveilleux rameaux
D'un hêtre, dès long-temps fameux dans nos hameaux.
Nos vieillards racontaient, sous ses ombres prospères,
Avoir entendu dire aux pères de leurs pères
Qu'on n'avait jamais su ni qui l'avait planté,
Ni de quel âge était le vieil arbre enchanté.
Un seigneur dont on voit encor dans la vallée,
Le manoir en ruine et la tour écroulée,
Jadis priait d'amour, sous l'arbre spacieux,
La dame aux cheveux d'or qui descendait des cieux.
Tous deux y suspendaient de magiques trophées :
Aussi l'arbre étonnant se nomme Arbre des Fées.

Publ. dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Jeanne d'Arc, trilogie nationale*, Paris, Didot, 1846, in-8° (voy. t. I de la *Muse*, p. 9). — Les vers 1-46 forment le début du chant IV ; les vers 47-114 sont intercalés dans le chant V.

4 D'un chêne

Le cerf aux rameaux blancs, la gazelle aux yeux bleus,
Y conduisaient, dit-on, le char miraculeux
De ces femmes de l'air, que tant d'illustres reines,
Que tant de chevaliers nommèrent leurs marraines.
Mais depuis que le prêtre y vint lire à genoux
L'évangile d'un saint renommé parmi nous,
Pour y danser en rond, les sylphides des nues
Sous l'arbre exorcisé ne sont plus revenues.
Il a changé de maître, et depuis leur adieu,
Il a gardé leur nom, mais n'appartient qu'à Dieu.

C'est là qu'un villageois qui perd sa fiancée,
Croit revoir à minuit la jeune trépassée.
La palombe qui vient s'y poser un moment,
A toujours des petits éclos nouvellement;
Et les rosiers voisins par un charmant prestige,
Nous offrent en tout temps des boutons sur leur tige.

Ce fut là que ma mère, on me l'a raconté,
Endormie un instant par un beau soir d'été,
Vit en songe une étoile, et sous nos toits rustiques,
Un jeune aiglon parmi nos oiseaux domestiques.

A peine, à peine encor je comptais neuf moissons,
A peine j'avais vu neuf fois de leurs toisons
Se dépouiller pour nous nos brebis tant aimées,
Et neuf fois se rouvrir nos ruches parfumées,
Que j'offrais sous cet arbre à la reine du ciel
L'épi, la blanche laine et les gâteaux de miel;
J'y cultivais des fleurs avec un saint délice.
Lorsque des pélerins revenant de Galice,
Demandaient à le voir, c'est moi qui, les pieds nus,
Y conduisais toujours les pieux inconnus;

---

18 choisirent pour marraines — 21 les dames demi-nues — 23 L'arbre a changé — 31-34 *Reportés après 46.*

Et je portais le livre et la croix d'aubépine
Des voyageurs de Dieu, jusqu'à l'autre colline.
. . . . . .
. . . . . .

Un soir d'hiver, la neige avait blanchi la terre,
Lorsque tel qu'un fantôme, en ce lieu solitaire,
Un vieillard m'apparut; et les lambeaux de lin
Qu'une épine sauvage attachait sur son sein,
Sa plainte, et de frimats sa barbe hérissée,
Et sur sa tête chauve une neige glacée,
M'effrayèrent d'abord; mais au bruit de mes pas :
— Je suis un pauvre aveugle, oh! ne me fuyez pas!
Ces méchans Sarrasins, vainqueurs en Idumée,
Ont passé sur mes yeux une lame enflammée;
Et depuis deux grands jours de ma route écarté,
J'erre sans nourriture, et mon chien m'a quitté.
— Ah! le mien est à toi, vieillard, je te le donne,
Prends, et tu ne dois pas craindre qu'il t'abandonne,
Il aime, il est fidèle, et je veux dès demain
Que ses yeux vigilans éclairent ton chemin.
Mais viens; une fougère à nos champs arrachée,
Que deux étés brûlans sur la plaine ont séchée,
S'allumera dans l'âtre, et l'onde, à flots tiédis,
Coulera sur tes pieds défaillans et roidis;
Ouvrez, mes sœurs, ouvrez; votre voix enfantine
Charmera le vieillard venu de Palestine;
Votre voix seulement, car des clartés des cieux
Un acier flamboyant priva ses pauvres yeux.
Mais offrons-lui d'abord le miel de nos abeilles,
Le laitage durci dans l'osier des corbeilles,

---

47 Un autre jour — 48 en un lieu — 49 J'aperçus un vieillard — 55 Les méchants — 65 et nos souffles tiédis — 66 Réchaufferont tes pieds — 67 *Ajoute huit vers, puis :* Mes sœurs approchez-vous; votre voix

Quelques fruits de nos champs, conservés toujours verts
Sur des nattes de jonc qui trompent les hivers;
Ces biens sont moins à nous qu'au pauvre qui supplie :
La charité les donne et Dieu les multiplie.

Le vieillard me bénit... je l'entendis trois fois,
Remercier tout bas Notre-Dame des Bois.
J'apportai devant lui, sur la table champêtre,
La liqueur du pommier dans la coupe de hêtre,
Et bientôt je vis naître aux lèvres du vieillard,
Cet imparfait sourire où manque le regard.
Oh! comme avidement, durant la longue veille,
De ses pieux récits j'écoutais la merveille!
— Avant d'être privé de la clarté du ciel,
J'ai vu, nous disait-il, les hauteurs du Carmel,
Les vallons de Sichem, le Liban, Césarée,
Et la tour de David, et la Porte dorée,
Et l'antique Emmaüs, célèbre par ses eaux.
O saint temple! ô Jourdain! prophétiques roseaux!
Sion deux fois captive a perdu tous ses charmes,
Pleurons, ma fille... — Et moi je demandais des armes!
Nos preux, qu'en Orient la victoire a trahis,
Rappelaient à mon cœur les maux de mon pays.
Ma mère se troubla, mes sœurs s'épouvantèrent,
Et les fuseaux roulans sous leurs doigts s'arrêtèrent.

Si d'un nid de colombe un berger possesseur,
Y dépose en secret l'œuf de l'oiseau chasseur,

77-78 Je n'espérais pas moins, dit l'aveugle et je crois | Que c'est d'avoir prié Notre-Dame... — 79 *Ajoute huit vers, puis :* Il dit et j'apportai sur la table — 83 *Ajoute quatre vers.* — 84 Des récits du vieillard — 85 des purs rayons du ciel — 86 disait-il, le tombeau de Rachel — 89 *Ajoute quatre vers.* — 91 *Remplacé par treize vers nouveaux.* — 92 Prions, ma fille — 93-94 Le martyre s'offrait à mes yeux éblouis, | J'aurais voulu mourir ainsi que Saint Louis.

Près du faucon naissant doucement élevée,
Avec lui joue et dort l'innocente couvée;
Mais aussitôt qu'au lieu de timides concerts
Un cri royal trahit ce jeune roi des airs,
Ses frères du berceau, sa mère blanche et douce,
Désertent palpitans, son empire de mousse.
Ainsi tremblaient mes sœurs... Le vieillard à genoux
Priait; et dès l'aurore il était loin de nous.
Je le cherchai long-temps... Sur sa couche affaissée,
Une vierge d'ivoire avait été laissée,
Et je ne doutai point (car dans les anciens jours,
C'est ainsi que le ciel nous éprouvait toujours)
D'avoir accompagné sous notre toit modeste
Quelque ange mendiant, quelque aveugle céleste,
Qui parcourait la terre et venait dans nos champs,
Savoir si les mortels ne sont pas tous méchans.

ALEX. SOUMET.

---

101 Mais lorsque s'indignant des timides — 106 Priait. Quand vint l'aurore — 107 Au dessus des roseaux de sa couche

L'AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE

ODE.

Aux bords où l'Eurotas, honteux de son silence,
Dans l'Egée épanche ses eaux,
Lamentable fantôme, une femme s'élance
De la poussière des tombeaux.

Ses membres, trois cents ans flétris par l'esclavage,
Parmi les traces de leurs fers,
Du glaive avec orgueil nous montrent le ravage,
Honneur sanglant de ses revers.

Occident! Occident! cette auguste victime,
Vers toi s'incline en gémissant,
Belle comme la vierge, aux caresses du crime
Echappée au prix de son sang.

Vous, que des arts, dit-elle, enivrent les délices,
Heureux entre tous les humains,
Qu'au banquet de vos jeux le cri de mes supplices
Brise la coupe dans vos mains.

Ces sciences, ces arts, doux charme de la vie,
Noble couronne du tombeau,
Qui vous les a donnés? A votre âme asservie,
Quel peuple a montré leur flambeau?

Occident! Occident! quand d'une nuit barbare
Tes rivages étaient couverts,
Mon génie autrefois, comme un sublime phare,
S'est allumé sur l'univers.

Aux chants que m'inspiraient les vallons du Permesse,
Quittant le carnage et les bois,
L'homme apprit à chérir l'amitié, la sagesse,
La liberté soumise aux lois.

Le Tibre à mes leçons dut ses héros célèbres,
Et, souillant mes lauriers flétris,
Quand le croissant sur moi déploya ses ténèbres,
Tu t'enrichis de mes débris.

Et tu disais : « O Grèce, un affront légitime
Meurtrit tes fils indifférens.
Abandonnons ce peuple à la main qui l'opprime;
Il est plus vil que ses tyrans. »

Vois-tu ces bataillons qui du glaive et des flammes,
Demi-nus vont braver l'effort,
Ce fleuve ensanglanté, ces toits fumans, ces femmes
Aux guerriers disputant la mort ?

Chrétiens, accourez tous, devant cette hécatombe,
Jugez mon courage et mes droits.
Il est vrai, je suis faible; accourez, je succombe
Sous mes fers et sous mes exploits.

Elle dit; tout se tait, tout la livre aux outrages.
Que font ces rois et ces soldats ?
Venez, voici des jours dignes de vos courages;
Venez, fils de Léonidas.

Peuple libre, en effet, qui seul brise sa chaîne!
Peuple heureux, qu'un maître irrité
A contraint de choisir, dans son aveugle haine,
Ou la mort, ou la liberté!

Ce grand choix, il est fait; la terre ensanglantée
Frémit d'un généreux effroi.
Poudre qui fus jadis Thémistocle ou Tyrtée,
L'airain sonne, ranime-toi!

Ce sont eux! oui, c'est là cette race divine
Dont Xerxès subit les sermens.
Courage! le barbare a revu Salamine;
Platée aura ses ossemens.

Ah! plutôt pardonnez; que l'enfant du prophète,
Heureux et libre sous vos lois,
O Grecs! bénisse un jour son heureuse défaite
Et le doux règne de la croix.

VICTOR CHAUVET.

FRAGMENS
D'UN POËME DE SUZANNE

LE BAIN

. . . . . .
. . . . . .

C'était près d'une source à l'onde pure et sombre.
Le large sycomore y répandait son ombre :
Là, Suzanne, cachée aux cieux déjà brûlans,
Suspend sa rêverie et ses pas indolens;
Sur une jeune enfant, que son amour protége,
S'appuie, et sa voix douce appelle le cortége
Des filles de Juda, de Gad et de Ruben,
Qui doivent la servir et la descendre au bain;
Et toutes à l'envi, rivales attentives,
Détachent sa parure entre leurs mains actives.
L'une ôte la tiare où brille le saphir
Dans l'éclat arrondi de l'or poli d'Ophir;
Aux cheveux parfumés dérobe leurs longs voiles,
Et la gaze brodée en tremblantes étoiles,

Le 1er fragment, *le Bain*, a déjà paru dans les *Poëmes* de 1822, Paris, Pélicier, in-8°. Il figure dans le recueil définitif, à partir de 1829 (voy. t. I de la *Muse*, p. 181). Le texte demeure identique, sauf une variante — ou une faute d'impression — qui se trouve seulement en 1829. — Le 2e fragment, *Chant de Suzanne au bain*, reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1826, ne se trouve dans aucun recueil de Vigny.

La perle sur son front enlacée en bandeau,
Ou pendante à l'oreille en mobile fardeau;
Les colliers de rubis, et, par des bandelettes,
L'ambre au cou suspendu dans l'or des cassolettes.
L'autre fait succéder les tapis préparés
Aux cothurnes étroits dont ses pieds sont parés;
Et, puisant l'eau du bain, d'avance elle en arrose
Leurs doigts encore empreints de santal et de rose.
Puis, tandis que Suzanne enlève lentement
Les anneaux de ses mains, son plus cher ornement,
Libres des nœuds dorés dont sa poitrine est ceinte,
Dégagés des lacets, le manteau d'hyacinthe,
Et le lin pur et blanc comme la fleur du lis,
Jusqu'à ses chastes pieds laissent couler leurs plis.
Qu'elle fut belle alors! Une rougeur errante
Anima de son teint la blancheur transparente;
Car, sous l'arbre où du jour vient s'éteindre l'ardeur,
Un œil accoutumé blesse encor sa pudeur;
Mais, soutenue enfin par une esclave noire,
Dans un cristal liquide on croirait que l'ivoire
Se plonge, quand son corps, sous l'eau même éclairé,
Du ruisseau pur et frais touche le fond doré.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

CHANT DE SUZANNE AU BAIN

De l'époux bien-aimé n'entends-je pas la voix?
Oui, pareil au chevreuil, le voici, je le vois.
Il reparaît joyeux sur le haut des montagnes,
Bondit sur la colline et passe les campagnes.

---

27 de lis (*en 1829 seulement*).

O fortifiez-moi ! mêlez des fruits aux fleurs !
Car je languis d'amour et j'ai versé des pleurs.
J'ai cherché dans les nuits, à l'aide de la flamme,
Celui qui fait ma joie et que chérit mon âme.

O ! comment à ma couche est-il donc enlevé !
Je l'ai cherché partout et ne l'ai pas trouvé.
Mon époux est pour moi comme un collier de myrrhe ;
Qu'il dorme sur mon sein, je l'aime et je l'admire.

Il est blanc entre mille et brille le premier ;
Ses cheveux sont pareils aux rameaux du palmier ;
A l'ombre du palmier je me suis reposée,
Et d'un nard précieux ma tête est arrosée.

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi,
Qui tempèrent, dans l'or, le soleil de midi.
Qu'à m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête,
Et que de sa main droite il soutienne ma tête !

Quand son cœur sur le mien bat dans un doux transport,
Je me meurs, car l'amour est fort comme la mort.
Si mes cheveux sont noirs, moi je suis blanche et belle,
Et jamais à sa voix mon âme n'est rebelle.

Je sais que la sagesse est plus que la beauté,
Je sais que le sourire est plein de vanité,
Je sais la femme forte et veux suivre sa voie :
« Elle a cherché la laine, et le lin, et la soie.

» Ses doigts ingénieux ont travaillé long-temps ;
» Elle partage à tous et l'ouvrage et le temps ;
» Ses fuseaux ont tissu la toile d'Idumée,
» Le passant dans la nuit voit sa lampe allumée.

» Sa main est pleine d'or et s'ouvre à l'indigent ;
» Elle a de la bonté le langage indulgent ;
» Ses fils l'ont dite heureuse et de force douée,
» Ils se sont levés tous, et tous ils l'ont louée.

» Sa bouche sourira lors de son dernier jour. »
Lorsque j'ai dit ces mots, plein d'un nouvel amour,
De ses bras parfumés mon époux m'environne,
Il m'appelle sa sœur, sa gloire et sa couronne.

Le Comte ALFRED DE VIGNY *.

* Après la lecture de ces vers, c'est annoncer une bonne nouvelle au public littéraire, que lui promettre de nouveaux vers du même auteur. Le poëme d'*Eloa*, que M. le comte Alfred de Vigny va publier à la librairie de Boulland, rue du Battoir, n° 12, réalisera sans doute tout ce qu'a promis ce poëte dont le début fut si plein d'espérance. Nous rendrons compte de cette publication importante pour les lettres. M. le comte Alfred de Vigny est un des écrivains originaux qui caractérisent le plus la physionomie poétique de notre époque (M. F.).

L'ÉTOILE

Déjà de feux brillans tout le ciel étincelle :
Après un jour si beau, Dieu! que la nuit est belle!
A sa douce clarté je puis encor te voir;
Oh! viens, viens respirer l'air parfumé du soir.
Sous l'ombre qui descend et va couvrir la terre
J'ose mieux de mon cœur révéler le mystère,
Te dire quel bonheur tu répands sur mes jours
Et l'ineffable espoir d'être heureuse toujours.
Vois cet astre éclatant qu'aucune ombre ne voile,
C'est l'astre protecteur, c'est la plus belle étoile;
C'est la mienne... — Et, ces mots à peine prononcés,
Involontairement ses yeux se sont baissés.
Elle se ressouvient des heures de souffrance;
Craintive, se repent même de l'espérance;
Elle a peur de sa joie, elle tremble en son cœur
D'avoir du sort jaloux défié la rigueur :
Et quand son œil troublé se relève, un nuage
Sur l'étoile en passant confirme le présage.

Le Comte Jules de RESSÉGUIER.

Tableaux poétiques, Paris, U. Canel, 1828, in-8°. Epigraphe : « J'ai toujours trouvé que le ciel avait une véritable physionomie, tantôt paternelle, tantôt irritée, et ce soir il condamnait notre amour. » (Mme de Staël.)

LITTÉRATURE

PREMIÈRE LETTRE SUR PARIS

DE QUELQUES LOGOMACHIES CLASSIQUES*

D'où vient ce style nouvellement révélé, que les gens de goût trouvent téméraire, et que les âmes pieuses trouvent profane? Par quel caractère se distingue-t-il du style des écrivains de l'ancienne école? et s'il n'en diffère que par l'application des formes éternelles du beau à de nouvelles modifications de la pensée, à de nouveaux faits de la civilisation, à de nouveaux besoins du cœur humain, pourquoi ce style serait-il absurde, si ces faits et ces besoins ne le sont pas? C'est à peu près là toute la question; mais les classiques auxquels nous avons affaire en sont bien loin. Il leur manque une petite chose pour entrer clairement dans la question; c'est de comprendre clairement ce qu'ils disent, et il est évident qu'ils ne

* Pour la commodité de ceux de MM. les *classiques* qui n'auraient pas fait leurs classes, nous croyons devoir déclarer ici que *logomachie* est un mot dérivé du grec, qui équivaut à *dispute de mots* (M. F.).

le comprennent point. Il n'y a pas long-temps qu'un d'entre eux s'est judicieusement avisé que toutes les phrases prétendues romantiques dont ils font étalage pourraient bien appartenir à l'école de Ronsard et de Du Bartas, et il n'y a rien de plus vrai; mais Ronsard et Du Bartas n'étaient que trop classiques aux yeux des classiques eux-mêmes, puisque le sévère Boileau leur a reproché de parler grec en français. Quand ces messieurs attaquent Ronsard, ils frappent donc sur leurs alliés, et c'est ce qui arrive souvent quand on se bat dans les ténèbres.

Un journal royaliste, qui se croit obligé à n'être ni plus ni moins classique que le *Constitutionnel*, contenait dernièrement une boutade fort spirituellement tournée contre le style romantique. On lui reprochait *les flots qui baisent les rivages*, comme si cette expression n'était pas classique; et le poëte lauréat du pieux feuilleton ajoutait, avec un ascétisme érotique dont nous ne l'aurions pas cru capable, que *Parny plaçait mieux un baiser*. Les baisers à la manière de Parny ont certainement leur mérite, mais cette observation pourrait bien être plus romantique que la chaste image de Virgile.

Suivait une description du clair de lune, en pathos mythologique de l'école de Dorat. Ce pastiche était piquant, mais ce n'est certainement pas à notre école actuelle de poésie que l'auteur l'aurait emprunté; et quand il ajoutait que le sens propre était bien préférable à cette allégorie précieuse et glaciale, il ne faisait qu'exprimer une opinion que tous les romantiques partagent. J'avoue que le vers qu'il proposait de substituer à sa triste périphrase,

Il fait clair de lune aujourd'hui,

ne me paraît pas non plus un exemple fort bien choisi de ce style classique auquel on veut que nous restions fidèles. Il n'y a pas besoin de l'inspiration de neuf muses pour écrire de pareilles choses, et, platitude pour platitude, si je n'étais pas romantique, j'aimerais presque autant *Phébé*; mais un singulier hasard veut que nos adversaires n'aient raison que lorsqu'ils sont de notre avis. L'esprit des romantiques est précisément de traduire les fables de l'ancienne poésie par des faits pittoresques, mais naturels. C'est la *pâle Phébé* avec *son char d'argent*, son *disque d'argent*, ses *rayons d'argent*, et tout ce luxe d'orfévrerie qu'elle traîne pesamment dans le ciel des païens, qui est du *classique* s'il en fut jamais. Les classiques seuls, si classiques il y a, ont conservé le bizarre privilége de rendre leurs pensées avec des fictions auxquelles ils ne croient plus, et cette nuance si maladroitement méconnue est justement celle qui sépare les deux écoles*. Voilà donc l'ennemi le plus ingénieux des romantiques qui leur donne de bonnes férules sur les doigts d'Aristote. On ne saurait croire

* Dans le *Dictionnaire des onomatopées* (1808), Nodier écrivait déjà : « Une figure nouvelle est pleine de charme, parce qu'elle donne l'idée d'un point de vue nouveau. Une figure rebattue, devenue lieu commun, n'est plus que le froid équivalent du sens propre. On doit donc éviter de prodiguer les figures dans une langue usée. Elles ne présentent plus qu'un faste insipide de paroles et de tours. Le style purement descriptif sera dès lors préférable au style figuré... » — Un article encore de Nodier, *Du genre romantique,* dans les *Tablettes romantiques* de 1823. — Comp. la réplique de V. Hugo à l'article d'Hoffman sur les *Nouvelles Odes* (*Journal des débats,* 26 juillet 1824. Cité par Biré, p. 369).

combien on s'expose à dire le contraire de ce qu'on veut dire, quand on ne sait pas ce qu'on dit.

Une fois le gant jeté, l'émotion a été grande dans cette lice turbulente de la littérature où l'on attend avec impatience des triomphes à suivre ou des défaites à insulter. Il est devenu de bon ton d'attaquer le genre romantique, en attendant que l'on sût positivement ce que c'était. La politique elle-même s'est dépouillée un moment de ses préventions exclusives, elle a oublié les incompatibilités les plus manifestes, pour s'accommoder à des pactes littéraires. La *Quotidienne* a offert les romantiques en holocauste au *Courrier*, et il y a eu quelques jours de trève d'armes pour consommer à l'amiable un sacrifice entre les deux camps. On a chanté victoire des deux côtés, mais sans doute avec plus de joie sous les tentes d'Agramant, où l'on n'approuve d'inspirations que celles qui détachent le cœur de nos premiers devoirs et de nos anciens souvenirs.

Appuyé sur Momus, Comus, Bacchus, Vénus, et traînant après soi toute la séquelle de ces divinités dont le nom ne dit plus rien à la raison, mais n'a pas cessé de retentir à la rime avec une nullité sonore, le vaudeville est arrivé, suivant l'usage, à la suite d'un petit scandale qui lui promettait un petit succès*. Il y avait bien quelque inconvénient à prendre pour modèle d'une comédie contre les romantiques les *Précieuses* de Molière, comédie

* *Les femmes romantiques*, comédie vaudeville en un acte, de Théaulon et Ramon de la Croisette, représentée sur le théâtre de Madame le 13 mars 1824. — Voy. la *Pandore* des 14 et 15 mars.

romantique par excellence, puisqu'elle fut la première peut-être où il n'y eût ni bouffon, ni capitan, et qui ne se terminât pas par un mariage, mais ce n'était pas le seul. L'aveugle enfant de l'aveugle folie ne connaît les classiques et les romantiques que de nom, et, semblable aux coureurs des lupercales, il frappe sur tout le monde, les romantiques exceptés. Il n'en a pas trouvé un seul sur sa route.

Les auteurs sont gens d'esprit, tout le monde en convient, mais ils se sont essentiellement trompés en pensant qu'il y eût quelque chose de comique dans une satire sans objet qui ne porte sur aucun ridicule réel. Pour admettre leur pièce, il faut admettre une fiction dont on ne voit pas l'utilité, l'hypothèse absurde qu'une école littéraire a pu adopter le langage incroyable qu'ils inventent, et qu'une femme a cru l'entendre. Quand Molière composa cette admirable comédie des *Précieuses*, le langage précieux, qui était du classique raffiné, envahissait la ville et la cour; les mots de Mascarille avaient été dits; la folie de Cathos et de Madelon avait été observée; et c'est pour cela que *les Précieuses* étaient une comédie comique et une comédie utile. Le sonnet du Trissotin des *Femmes savantes* courait toutes les ruelles de Paris; le sonnet d'Oronte ne choquait pas le goût général, puisque le parterre, qui était alors composé d'honnêtes gens, l'applaudit de bonne foi; mais je le demande aux auteurs des *Femmes romantiques* : où sont les femmes qu'ils ont voulu peindre? où sont les auteurs qu'ils ont attaqués? et s'il n'y a ni *femmes romantiques*, ni auteurs romantiques auxquels puissent se rapporter, sauf toutes les bienséances de la comédie moderne, leurs inutiles et incompréhensibles

caricatures, me diront-ils ce qu'elles ont de plaisant? Si quelque malheureux qui travaille pour vivre a été assez abandonné du bon sens et du goût pour écrire quelque part que *les ornières étaient les rides d'un grand chemin,* que *les collines étaient l'entresol de l'univers,* que *les peupliers étaient les clochers de la nature,* ou telle autre ineptie de ce genre, s'ensuit-il de cela qu'il y ait un autre malade sur la terre qui prête son aveu à de pareilles impertinences, et qu'il soit à la mode, partout ailleurs qu'à l'hôpital des fous, de rajeunir ces mauvaises traditions de la farce italienne, rebut oublié depuis cent cinquante ans des saltimbanques de la foire Saint-Laurent? A Dieu ne plaise qu'un barbouilleur malencontreux ait sali le papier de ces monstrueuses extravagances qui révolteraient Scarron! mais si cela était, faudrait-il en jeter l'infamie sur Shakspeare, sur Arioste, sur La Martine, sur Byron, sur cette brillante génération de poëtes, l'orgueil de notre France et l'espoir de l'avenir? Encore une fois, la première condition de la comédie d'observation, c'est d'être fondée sur l'observation. Pour amuser le public aux dépens d'un ridicule, il faut d'abord trouver un ridicule. Je crois cette proposition assez claire, et M. de La Palisse lui-même, qui était si classique, n'en contesterait pas l'exactitude. Les auteurs des *Femmes romantiques* s'en doutaient. On les voit souvent renoncer à ces phrases factices d'une littérature de leur invention pour saisir le ridicule plus vrai d'une littérature surannée, dont les éternels lieux-communs sont du moins familiers à tous les lecteurs de l'*Almanach des muses*, et à tous les habitués de l'Athénée. Le public qui a justement sifflé le fatras impossible d'un

romantique de convention, a ri franchement des *colombes de Vénus*, de l'*écharpe d'Iris* et des *pleurs de l'Aurore. Le Vieillard impitoyable qui tient dans ses mains le sablier des années*, n'est pas une invention romantique; elle est vieille comme le temps. Intitulez la pièce de ces messieurs, *les Femmes classiques*, la *donnée* ne sera pas meilleure, mais elle ne sera pas plus fausse. Je demanderais grâce pour le *vers du siècle* du plus froid de nos classiques, de l'antiromantique Legouvé :

Un frère est un ami donné par la nature!

Cependant, remarquez le malheur! cette expression d'ailleurs charmante n'a jamais été niaise et absurde que dans la *Mort d'Abel*. Il était effectivement difficile de trouver dans ce temps-là des amis au troisième degré. Changez l'époque et le sujet, un romantique n'aurait pas mieux dit.

Quoique cette discussion soit bien simple dans son objet, car elle se réduit à ce point, *rien n'est beau que le vrai*, elle pourrait durer long-temps. Ne serait-il pas piquant d'apprendre à un homme de lettres de profession, que S. Walter Scott n'est pas romantique, quoiqu'il soit anglais? Ne verrait-on pas des gens fort étonnés si on leur disait que Le Tasse est moins classique que Chapelain, et que c'est l'avis de Boileau? Que penserait la postérité si on lui prouvait qu'*Athalie* est une tragédie romantique, et que sur vingt chefs-d'œuvre que le public n'a pas voulu entendre jusqu'au bout, il n'y en a pas un qui ne soit conforme aux règles de l'abbé d'Aubignac? Nous ne parlons pas des académies et des sociétés savantes,

leurs ambitieuses succursales. Elles se sont prononcées pour les doctrines, et nous avons entendu assurer par gens qui s'y connaissent qu'elles ne pouvaient rien faire de mieux.

Je croyais cette innocente discussion terminée pour toujours, quand j'ai trouvé les romantiques à l'*index* d'un journal chrétien. Cette dernière accusation a un caractère qui la fait sortir de toutes les limites de la critique commune. Je me souvenais bien qu'un jeune écrivain, connu par de bons principes et de beaux talens, avait essayé ce badinage dans la *Quotidienne*, et qu'il y mettait gaîment en question si l'on pouvait parler de Dieu en style poétique, sans être quelque peu mécréant; les romantiques, naturellement enclins à bien accueillir l'*étrangeté*, ne se fâchent presque jamais contre un paradoxe, surtout quand il est bien écrit; mais, tout mutilés, comme les *Machabées* de Guiraud, des tortures de la révolution, ils ont vu avec étonnement cette innocente plaisanterie de l'amitié, convertie depuis en dénonciation dans des journaux très français et très religieux, qui n'ont oublié que les droits d'un dévouement auquel ils doivent quelque chose! Les romantiques ont été chassés d'un trait de plume de la société chrétienne, et il est reçu maintenant, car les classiques sont infaillibles, qu'il n'y a pas plus de salut que du temps de Ramus, hors des règles d'Aristote; malheureusement Aristote a été classique aussi, en physique et en logique, et nos romantiques pourraient bien être des complices posthumes de Bacon, de Descartes ou de Galilée. Il est donc vrai, grand Dieu (au singulier)! ou grands dieux (au pluriel, si les classiques le veulent)! qu'il faut être païen sous peine d'hérésie, et

qu'on ne peut préférer le *Paradis perdu* à la *Guerre des dieux*, sans encourir la damnation éternelle! Que deviendront, hélas! les romantiques pour cette classe honnête de lecteurs qui se laissent doucement diriger par les journalistes patentés, et qui ne se permettraient pas de penser le matin, avant d'avoir lu l'article PARIS?... — des gens

Qui, n'aimant point Cotin, n'estiment point leur roi,
Et n'ont, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi;

des idolâtres qui se moquent de Jupiter; qui ne regardent pas Orphée comme un père de l'Eglise; qui donneraient mille fois les gentillesses de Pétrone pour une ligne d'*Atala*; qui ne céderaient pas Victor Hugo à Thèbes, en échange de son chantre de boxeurs et de chevaux; qui aiment mieux un sentiment qui parle au cœur, fût-il français et chrétien, qu'une grossièreté qui dégoûte les sens, fût-elle classique et romaine; et qui s'avisent de croire que la littérature, entraînée dans sa marche universelle, a fait un pas avec le temps!... — *Pur si muove.*

CH. NODIER.

ESSAIS POÉTIQUES

Par Mlle Delphine GAY

O matre pulchrâ filia pulchrior!
(Horat.)

Que la jeune muse à laquelle je consacre cet article, me pardonne une galanterie classique; j'espère qu'elle n'entend pas son Horace, et elle me permettra de ne pas le lui expliquer, car je suis sûr que je la ferais rougir. C'est d'ailleurs une sorte de sauf-conduit dont je munis mes doctrines littéraires. Comme je suis disposé à donner aujourd'hui toute satisfaction à nos *supérieurs*, je me mets en règle dès le principe, espérant que s'il m'échappe dans le cours de cet article quelque petite hérésie, elle passera sous le couvert de mon vers d'Horace, comme on fait circuler des papiers suspects sous le cachet d'une excellence.

La réputation littéraire de Mlle Delphine Gay a commencé d'une manière bien grave : elle s'est établie sur un suffrage académique; et (ce qui est rare, même à l'académie française) le jugement d'un petit nombre est devenu celui de tous. Un joli nom s'est glissé dans de vieux registres; et lorsque ce nom a été proclamé, tous les yeux ont été contens de deviner, à l'embarras d'une jeune et belle personne, qu'ils avaient été bien inspirés en se fixant sur elle.

Mlle Delphine Gay avait pris alors un engagement solennel qu'elle remplit maintenant, comme ses premiers vers l'annonçaient; aussi toutes les admirations viennent-elles des points les plus opposés se rassembler autour d'elle. Est-ce un hommage rendu à sa jeunesse et à sa beauté? A voir seulement notre nouvelle Corinne, on serait tenté de le croire; cela devient impossible, dès que les yeux s'arrêtent sur ses ouvrages. On sent bien alors que c'est à la beauté de ses vers que sont accordés tous les suffrages, et l'on s'applaudit de cette heureuse harmonie qui existe entre la muse et ses chants, comme lorsque des sons pleins de charme arrivent à notre oreille, nous aimons à trouver des formes élégantes et pures dans la lyre qui nous les envoie.

Le recueil de Mlle Delphine Gay commence par une épître à sa mère, qui semble reproduire en beaux vers cette grande question de la culture des lettres chez les femmes, qu'on pourrait controverser encore dans les salons, si Mme de Staël ne l'avait pas résolue tout récemment, en leur faveur, d'une manière si éclatante. Et quelle autorité plus imposante que celle de Mme de Staël pourrait-on invoquer sur une pareille matière! C'est toute sa vie qui témoigne pour elle dans les pages qu'elle a consacrées en 1814 à la défense de son talent et de sa gloire. Elle avait connu mieux que personne toute l'ivresse et toute l'amertume d'un succès; elle avait traversé avec l'extrême susceptibilité d'un grand talent, les illusions et les injustices qui se groupent autour de lui; et, au moment où elle a voulu ajouter à son exemple le poids de son opinion longuement expérimentée, placée entre le passé et l'avenir, connaissant aussi bien ce

qu'elle avait pu perdre que ce qu'elle avait gagné, elle a regardé à la fois en avant et en arrière de son destin, et ne s'est pas repentie de son choix. Aussi toutes les réflexions sont inutiles après les siennes, et je ne me permettrai pas de plaider sa cause après qu'elle l'a elle-même si éloquemment gagnée.

« La société, telle qu'elle est organisée, dit-elle, nous menace bien plus de défauts négatifs, la froideur et l'égoïsme, que de l'exaltation dans quelque genre que ce puisse être. Les hommes et les femmes du peuple peuvent avoir de très belles et de très grandes qualités, sans que leur esprit ait été cultivé; mais dans la classe élégante et oisive, les habitudes qu'on prend dessèchent le cœur si l'on n'y supplée point par des études vivifiantes. L'usage du monde, quand il n'est pas réuni à une instruction très étendue, n'enseigne qu'à répéter facilement des choses communes, à mettre son esprit en formules et son caractère en révérences. Si vous n'avez pas dans une éducation distinguée une compensation à tous les sacrifices, si vous ne trouvez pas le naturel dans l'élévation de l'âme et la candeur dans la connaissance de la vérité, si vous ne respirez pas enfin l'air dans une région plus vaste, vous n'êtes qu'une poupée bien apprise qui chante toujours sur le même ton, lors même qu'elle change de paroles. Et quand il serait vrai, ce qui n'est pas, qu'une femme ainsi disciplinée se soumettrait plus facilement à l'autorité conjugale, que devient la communication des âmes si les esprits n'ont pas une sorte d'analogie? Et que devrait-on penser d'un époux assez orgueilleusement modeste pour aimer mieux rencontrer dans sa femme une obéissance aveugle qu'une sympathie éclairée? Les plus

touchans exemples d'amour conjugal ont été donnés par des femmes dignes de comprendre leurs maris et de partager leur sort; et le mariage n'est dans toute sa beauté que lorsqu'il peut être fondé sur une admiration réciproque. »

Oui, sans doute; ne condamnons pas les femmes à une nullité dont nous souffririons les premiers. Puisque la nature et la société ont établi entre elles et nous des rapports que nous cherchons à multiplier sans cesse, souvenons-nous que nous profitons de tous leurs avantages, et que nous punirions en elles une partie de nous-mêmes : l'indulgence pour leurs talens doit nous être facile, car elle est dans l'intérêt de nos plaisirs. Il est des gens qui s'imposent à leur égard une contrainte perpétuelle d'admiration, comme si la prudence, en pareil cas, avait quelque péril à neutraliser. Ah! plutôt laissons-nous aller au charme qui nous captive auprès d'elles. Echangeons des louanges contre des plaisirs; encourageons, en l'applaudissant, le talent ou même l'art qui nous séduit. Ne retenons pas nos éloges, ne fût-ce que par égoïsme; et lorsque nous brûlons de l'encens au pied d'une idole, n'oublions pas que nous sommes les premiers qui en respirons le parfum.

Je me hâte de sortir des observations générales dans lesquelles j'ai été entraîné, pour retourner aux vers de Mlle Delphine Gay, qui prouvent mieux que tous mes raisonnemens, qu'elle a bien fait d'être poëte. Il est vrai que ce n'est pas sa faute, et je suis sûr qu'il en a été de la poésie, pour elle, comme de la beauté : c'est la nature qui s'est chargée d'en faire les frais. Il est rare en effet de lire des vers où se trouve un soin si parfait d'élégance et de pureté, sans

aucune trace de ce travail qui le plus souvent amène seul un tel résultat. On pourrait dire d'elle ce que Collin d'Harleville disait de La Fontaine :

Il ne les faisait pas, ses vers, il les trouvait.

Certes, ce mérite qui a toujours été très grand dans la poésie française, devient immense dans ce moment, au milieu de ce déluge de versificateurs, les uns si vulgairement faciles, les autres si péniblement prétentieux. Nos oreilles, fatiguées d'une monotonie de sons, tantôt harmonieux, tantôt barbares, mais toujours stériles de pensées, avaient besoin qu'une voix gracieuse et pure fît pénétrer doucement, par elles, jusqu'à notre esprit, des choses substantielles et bonnes sous des paroles agréables. Mais cette tâche n'est pas facile maintenant, pour peu qu'on appartienne à une des écoles qui se sont formées dans les lettres. Il en est des écoles littéraires comme des partis politiques : les exagérations y sont seules prônées; et les personnes les moins capables de s'y livrer elles-mêmes, se laissent aller au besoin de les exiger chez les autres. Nous sommes placés dans une malheureuse position; quelques esprits sages, mais trop timides, effrayés à juste titre des écarts désordonnés du Pégase romantique, voudraient mettre les poëtes à pied, oubliant qu'il est des hauteurs qu'on ne saurait gravir ainsi. Dans les rangs opposés, au contraire, quelques fanatiques auxquels on permet des ailes, en abusent aussitôt pour s'égarer dans les régions les plus étranges, ignorant de leur côté que les parties les plus nébuleuses sont aussi les plus froides. Il est difficile de garder un juste milieu entre ces deux excès, avec d'autant plus de raison qu'on ne vous

permet pas de marcher entre les deux camps, et que là on fait feu sur vous de toutes parts. Les armes, il est vrai, avec lesquelles on vous attaque, ne blessent pas à mort; en littérature, il n'y a guère que celles dont on se sert soi-même qui aient ce funeste privilége; celles des adversaires portent rarement. Dans une situation semblable, quand on a déjà le talent pour auxiliaire, il ne faut plus que du courage pour avancer, et la foule qu'on traverse sans blessure se débat au loin derrière vous. Un bon livre est un si bon bouclier! mais le courage est indispensable; car il n'y a pas de talent qu'un manque de cœur ne puisse faire tomber.

Mlle Delphine, qui ne manque ni de courage ni de talent, n'est entrée dans aucune des lignes ennemies : elle s'est demandé à elle-même ses inspirations; et, qui pourrait lui en faire un reproche? elle s'est vantée si ingénument d'être belle, qu'on lui a pardonné de le dire et même de l'être réellement. Comment ne pas être désarmé en effet par ces vers ravissans :

Quel bonheur d'être belle alors qu'on est aimée!
Autrefois de mes yeux je n'étais pas charmée,
Je les croyais sans feu, sans douceur, sans regard;
Je me trouvais jolie un moment par hasard.
Maintenant ma beauté me paraît admirable.
Je m'aime de lui plaire, et je me crois aimable.....
Il le dit si souvent! je l'aime, et quand je voi
Ses yeux avec plaisir se reposer sur moi,
Au sentiment d'orgueil je ne suis point rebelle,
Je bénis mes parens de m'avoir fait si belle!
Et je rends grâce à Dieu, dont l'insigne bonté
Me fit le cœur aimant pour sentir ma beauté.

Je me sens obligé de faire ici une remarque

grammaticale, et l'on doit m'en tenir compte, car en me dérobant à l'émotion que me donnent ces vers, je sacrifie un grand plaisir à ce que je regarde comme l'accomplissement d'un petit devoir.

Il aurait fallu dire, je crois,

Je bénis mes parens de m'avoir *faite* si belle.

Le participe masculin *fait* me semble une excursion poétique du jeune auteur dans un *genre* qui n'est pas le sien. Je ne citerai pas pédamment des règles contre une telle faute, j'aime mieux un exemple; un vers de Racine est un argument tout aussi fort qu'un raisonnement de grammairien, et infiniment plus agréable. Or Phèdre dit en parlant de l'épée d'Hippolyte :

Je l'ai *rendue* horrible à ses yeux inhumains.

Rien ne peut excuser une faute contre la langue, pas même la permission de Vaugelas, lorsque Racine, Corneille, Bossuet et Pascal ont refusé de la confirmer.

On peut passer sans une transition trop brusque des vers de Racine à ceux que nous allons citer. Ils sont pris dans le poëme de *Magdeleine*, que l'auteur composera certainement tout entier d'inspiration, et dont le choix étrange fait à 18 ans, attesterait, sans les vers brillans que renferme ce poëme, la présence de la muse :

En ce temps-là vivait dans la cité chérie
Une femme. C'était Magdeleine-Marie.
De l'antique Sion, témoin de son bonheur,
Elle fut à la fois et la honte et l'honneur.

Belle comme la gloire, elle en était l'image ;
De même on lui rendait un imprudent hommage.
Le soin de sa parure occupait tous ses jours ;
Ses vœux étaient de plaire et de plaire toujours.
Dans son cœur inconstant quels yeux auraient pu lire ?
Tantôt de la folie elle avait le délire ;
Puis, d'une jeune fille imitant la candeur,
Comme un attrait de plus adoptait la pudeur,
De l'innocence même osait feindre les charmes ;
Mais ce cœur ignorait le mensonge des larmes,
Car il n'est plus d'espoir et point de repentir
Pour celle dont les pleurs ont appris à mentir.

Voici maintenant comme l'auteur a tracé le portrait de Joseph d'Arimathie :

Mais quel est ce jeune homme au front pâle et charmant ?
Ce convive distrait que la joie importune ?
Sa tristesse n'est pas celle de l'infortune :
Il est préoccupé d'un souvenir plus doux
Que tous ces vains plaisirs dont il n'est point jaloux.
C'est le noble Joseph, natif d'Arimathie :
Hélas ! dans le péché son âme est endurcie ;
On ne le voit jamais prier dans le saint lieu ;
Le plaisir est son culte et l'amour est son dieu.
Jamais il n'accorda le pardon d'une offense ;
Mais un tendre soupir le trouvait sans défense.
Ses yeux presque fermés étaient doux et moqueurs ;
Il savait des discours qui charmaient tous les cœurs,
Il les avait appris dans un monde perfide,
Et pourtant son langage était simple et timide ;
Des sages, des enfans il était écouté :
Comment se défier de la timidité ?

Comme toute cette poésie est exempte de recherche

et d'affectation ! Qu'on nous dise maintenant qu'on n'est maniéré que pour éviter d'être commun. La simplicité ressemble aussi peu à la vulgarité qu'à la *manière*; il en est du faste des expressions comme du faste des habits, qui se trouve rarement d'accord avec l'élégance.

Je m'aperçois que je viens d'écrire un long article, et que j'ai besoin pour me faire pardonner tant de prose, de citer encore quelques vers. Je les prends dans le 6e chant du poëme :

Les derniers feux du jour coloraient la cité.
Par mille sentimens à la fois agité,
Joseph de Magdeleine atteignit la demeure,
Quand l'ombre des palmiers marquait la neuvième heure.
Sous le riche portique aussitôt qu'il entra,
Il vit venir à lui la jeune Séphora*.
« Te voilà ! dit l'enfant, indiscrète et naïve,
» Je suis seule en ces lieux; mais, dis, sur quelle rive
» Si loin et si long-temps as-tu donc voyagé ?...
» Magdeleine est au temple..... Oh ! tout est bien changé !
» Elle adore Jésus, au désert l'accompagne;
» Elle va l'écouter sur la sainte montagne.
» Elle a donné son or, ses perles, ses rubis;
» Elle ne porte plus que de simples habits.
» Elle dit : « J'ai péché; mais Dieu m'a délivrée. »
» De pauvres, de vieillards on la voit entourée :
» Tous ceux qui la blâmaient réclament ses secours.
» Elle est douce, elle prie, elle pleure toujours;
» Et moi, je la console, et, sans rien y comprendre,
» Je pleure sur ses torts qu'on ne veut pas m'apprendre.
» Toi, qui l'aimais déjà, tu l'aimeras bien mieux ! »

* Sœur de Magdeleine, âgée de huit ans (M. F.).

Et Joseph soupira. Puis, détournant les yeux,
Abandonna l'enfant qu'il tenait embrassée ;
Mais elle, par instinct, devinant sa pensée :
« Fuis ma sœur, reprit-elle, et ne l'afflige pas ;
» Ton nom la fait pleurer quand je le dis tout bas,
» Et Nohamel* aussi défend qu'on le prononce. »
— « Il suffit, dit Joseph, à la voir je renonce.
» Oui, de Jérusalem je partirai demain. »
Et, malgré lui, du temple il suivait le chemin.

Et plus loin :

Ce Joseph autrefois si fier, si confiant,
Voyez comme aujourd'hui, timide, suppliant,
Il craint de s'attirer un regard trop sévère,
Et s'étonne d'aimer autant ce qu'il révère !
Aux yeux de Magdeleine il voudrait se cacher ;
Il brûle de l'entendre, et n'ose l'approcher.
Hélas ! plus il la voit, plus son amour redouble ;
Epiant sur son front la rougeur et le trouble,
Enfin, malgré l'effroi qu'il s'efforce à bannir,
Et pour être écouté s'aidant d'un souvenir,
Il s'approche en tremblant de la femme qui prie,
Et lui dit tendrement : « Magdeleine-Marie. »
Sa voix est reconnue..... O surprise, ô douleur !
Le front de Magdeleine a gardé sa pâleur ;
Ses traits ont conservé leur tristesse mortelle.
« Je bénis le Seigneur ; c'est vous, Joseph, dit-elle,
» Je vois que tous mes vœux ne sont pas superflus,
» J'allais prier pour vous...»—«Ah ! tu ne m'aimes plus ! »

Nos poëmes français ont peu de pages aussi belles et aussi touchantes. Que Mlle Delphine Gay achève ce

* Nohamel, vieille nourrice de Magdeleine (M. F.).

monument qu'elle élève à la fois à sa gloire et à la nôtre. Elle est décidément, comme son héroïne, dans la bonne voie; et nous lui garantissons que, plus heureuse qu'elle, il n'y a pas de remords littéraire qui l'attende au bout de son entreprise.

ALEXANDRE GUIRAUD.

MŒURS

UNE JOURNÉE EN DILIGENCE

Il est nuit; la cloche des messageries a retenti trois fois pour le départ. Tous les voyageurs sont montés dans la lourde voiture, selon leur ordre de numéro, ou plutôt selon le degré de protection que leur accorde le conducteur; car les *places* (dans les diligences s'entend) ne se donnent guère qu'à la faveur. C'est alors que par toutes les ouvertures du carrosse on voit passer une tête et des bras qui envoient des adieux et des baisers à la foule attendrie des amis et des parens..... Entendez-vous comme les conversations s'organisent, comme le dialogue s'anime, parmi les femmes principalement. On ne saurait croire comme elles sont en train de s'aimer au moment de se quitter, et tout ce qu'elles ont à se dire quand elles n'ont pas le temps de se parler! Enfin, le signal est donné, la machine roulante s'ébranle; vingt phrases restent,

Publ. dans le feuilleton de *l'Union de Seine-et-Oise* du 24 juillet 1850, avec des retouches conservées dans l'édition des *Œuvres complètes*, t. III, p. 67.

8 des têtes — 9 foule béante — 14 elles n'ont plus

pour ainsi dire, sur un pied, et autant de questions sans réponse. Toutefois, un gros homme qui ne veut pas perdre le fruit d'une grosse plaisanterie long-temps méditée, se dépêche de jeter son mauvais bon mot par la portière, et l'éclat de rire qu'il en attendait lui arrive quand il est déjà loin.

C'est une chose curieuse que la première demi-heure d'un voyage nocturne en *diligence*. Personne ne sait le nom de personne; on ne saura jamais à qui appartiennent tous les pieds qu'on rencontre sous les siens; on fait des efforts incroyables pour apercevoir le bout du nez de son voisin ; une lumière vient-elle à glisser le long des vitres de la voiture, tous les cous sont tendus, tous les regards sont braqués, on est sur le point de saisir une physionomie..... mais la lumière s'est évanouie et toutes les espérances avec elle. L'imagination alors achève les figures que l'œil n'a fait qu'entrevoir; elle peuple les coussins de jolis fantômes, elle colore les ténèbres d'images fraîches et gracieuses, et les voyageurs s'endorment bercés par toutes les illusions du bal de l'Opéra.

Pour moi, qui dors le moins possible, parce que je rêve bien mieux tout éveillé, je laissais aller mes [vagues] pensées avec le roulement monotone de la voiture, qu'interrompaient de loin en loin les claquemens du fouet, aux approches des villages, la voix impérieuse du conducteur et le choc des têtes assoupies qui se heurtaient [retentissantes] à chaque cahot.

17-18 un pied en l'air, et vingt questions n'auront jamais leurs réponses — 22 arrive affaibli par la distance — 27 des efforts surnaturels — 33-34 figures que l'on n'a fait — 35 de fraîches images — 38-39 possible, afin de rêver bien mieux, je

J'aurais bien voulu pousser mes illusions jusqu'à me croire entre deux fantômes; mais l'état de compression où je me trouvais ne me permettait pas de douter de l'existence de deux corps très opaques à mes côtés. Quels étaient-ils? je l'ignorais; et n'y pouvant rien changer, j'attendais avec résignation que le jour vînt m'en apprendre davantage. Tout ce que je savais, c'est que j'étouffais; cela me suffisait pour le moment.

Cependant la nuit tirait à sa fin, et je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais flanqué de deux immenses nourrices avec chacune un grand nourrisson qui faisait des dents. Voilà qui va bien, me disais-je en moi-même, et aussitôt commença un concert de voix aiguës et plaintives. C'étaient mes petits voisins qui saluaient l'aurore.

Toute la *diligence* s'éveille en grognant. Nos chanteurs n'en continuèrent pas moins leur bruyant ramage; ils y joignirent [même] quelques coups de pieds adroitement distribués autour d'eux. Nous les aurions trouvés fort maussades, s'il n'était pas reconnu que tous les enfans sont charmans. Ils sont du moins d'excellens prétextes pour entamer les conversations, et il n'y a, comme on [le] sait, que le premier mot qui coûte. J'étais sur le devant de la voiture et j'avais en face de moi un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie ouverte, et qui paraissait tenir une réponse toute prête sur ses lèvres.

---

53 fin, les plus mauvaises nuits finissent comme les meilleures — 54 à me convaincre que — 57 voix aigres — 58 mes jeunes voisins — 63 assez impartialement distribués — 65 charmans, à peu près comme tous les morts étaient parfaits, à en croire leurs épitaphes

J'allais lui demander quel était ce grand château à droite de la route..... « Ah! monsieur, me répondit-il » sans attendre ma question, vous ne pouviez pas » mieux vous adresser qu'à moi; c'est la propriété de » M. le comte de L*** mon intime ami. » Et voilà qu'il nous fait l'historique de la terre et l'histoire des maîtres. Il n'en resta pas là : du plus loin qu'il apercevait une tourelle ou un pavillon, il nous faisait tordre le cou pour nous les montrer, et il ne tarissait plus en descriptions et en anecdotes. Il est à remarquer que les vicomtes et les marquis étaient en grande majorité dans ses récits, qui n'admettaient que très peu de barons. Du reste, c'était le meilleur homme du monde; parlant d'un air de connaissance à tous les voyageurs, causant familièrement avec le conducteur, appelant les postillons par leurs noms, offrant des flacons d'odeurs aux dames et du sucre d'orge aux enfans, et ne pouvant mettre la tête dehors sans trouver matière à un salut ou à un sourire; enfin, un de ces habitués de diligences, qui ont leur domicile sur la grande route et font les honneurs des voitures publiques et des auberges.

Notre conteur était toujours en pleine narration; mais depuis un quart d'heure je n'entendais plus rien. J'avais vu au fond de la voiture une main blanche soulever à demi un voile de gaze, et sous ce voile briller [timidement] deux yeux..... dont je ne pouvais plus détacher les miens. Il y a de ces figures dont le charme est si vrai, l'expression si naturelle, qu'il semble qu'on ait le type d'avance au fond du cœur. La première fois qu'elles vous apparaissent, on les

---

92 les grandes routes

reconnaît. C'est ce que j'éprouvai à la vue de cette jeune femme. Elle n'était pas belle, elle était charmante; je n'admirais pas, j'aimais. Elle se pencha vers sa vieille gouvernante assise à sa gauche et lui dit quelques mots tout bas avec un sourire [angélique] dont la grâce se répandit sur tout son visage. Aussitôt (tel est l'effet magique de la présence d'une jolie femme) les hommes s'observèrent entre eux, et chacun *s'appliqua* pour paraître avec tous ses moyens de séduction. Notre *maître des cérémonies* redoubla d'anecdotes et de marquis; un grand jeune homme blond releva sa cravate, arrondit la gorge de son habit, passa trois fois sa main dans ses cheveux, ne dit rien et n'en pensa pas davantage; tandis qu'auprès de lui un gros monsieur, à l'air sot, qu'il faisait tout son possible pour rendre fat, commença par se plaindre hautement des secousses de la voiture et de la lenteur des chevaux, et finit par avouer qu'il avait six bêtes superbes dans son écurie, et que ses remises regorgeaient de *calèches* et de *landaux*; il ne concevait pas comment il se trouvait dans une *diligence*, et peu s'en fallait qu'il n'en demandât pardon à tout le monde. Au ton d'assurance dont cet homme disait les choses les plus communes, il était clair qu'il avait quatre-vingt mille livres de rentes depuis six mois. Dès ses premières phrases, mes regards, par une sorte de hasard sympathique avaient rencontré ceux de la belle inconnue, qui, dans leur malicieux langage, semblaient dire : *Pauvre riche!....* Deux êtres dont

---

104 était divine — 105 j'adorais — 111 tous ses avantages — 115 roula trois fois — 117 monsieur gros — 124 fallut — 130 la charmante

les natures se conviennent, deux âmes, [pour ainsi dire,] sœurs l'une de l'autre, sont avertis de leur affinité par les moindres circonstances. A défaut de communication plus intime, on s'entend par un coup d'œil, on se parle avec les discours des autres. On n'a rien dit, on s'est tout dit.

Les heures s'écoulaient rapidement. A droite, à gauche fuyaient les collines, les bois, les hameaux; et moi, perdu dans mes longues rêveries, je ne voyais rien du monde réel, je n'existais que par les séduisantes chimères de mon imagination. La diligence, en s'arrêtant tout à coup, me tira brusquement de mon voluptueux somnambulisme. C'était l'heure du dîner des voyageurs. *Elle* descendit ou plutôt *elle* s'élança, svelte et légère comme une sylphide, puis se retourna soudain, tendre et modeste comme un ange, pour aider sa vieille compagne à descendre. — Je sortis de la voiture aussitôt que je le pus, c'est-à-dire le dernier, quand mes puissantes voisines m'en eurent donné la permission en sortant elles-mêmes. J'allais pousser la portière derrière moi, lorsque j'entendis je ne sais quoi qui remuait encore sur la banquette du fond : c'était quelqu'un que j'avais pris jusque-là pour quelque chose, tant il était immobile et enveloppé.

Les convives étaient nombreux et variés. Nous nous étions renforcés de tous nos compagnons de la galerie, du cabriolet et de l'impériale. Je me plaçai à table à côté d'*elle*; j'avais à lui dire mille choses aussi jolies qu'elle..... et tout ce que je pus faire pendant le premier service, ce fut de lui offrir du sel quand elle

---

134 au défaut — 135 plus explicite — 155 immobile et empaqueté — 158 galerie, du coupé et de

me demandait à boire, et de choisir pour lui parler les mots les plus insignifians de la langue française. Se sera-t-elle doutée que je n'étais pas toujours si gauche, et, dans la sottise de ma conversation, aura-t-elle fait la part de mon émotion? Oh! oui!..... les femmes sentent aussitôt que nous-mêmes l'impression qu'elles font sur nous. — Il fallait encore que je conservasse assez de sang-froid pour m'occuper de mon autre voisin, cet ennuyeux millionnaire, qui ne cessait de me parler des fonds publics et des excellentes spéculations qui l'attendaient en Bretagne, où il se rendait en grande hâte pour faire démolir trois châteaux et raser toute une forêt. « Et vous, monsieur, » me dit-il, vous avez sans doute [aussi] quelque » bonne affaire qui vous attend, car on ne se met » guère en route que pour gagner de l'argent. » Et il accompagna sa phrase d'un rire de satisfaction stupide. « Non, monsieur, lui répondis-je; je vais à » quelques lieues de Tours, dans un château qu'on » ne démolit pas, et où je ne suis attendu que par de » bons amis; je ne connais d'autres intérêts que ceux » du cœur, et je ne voyage jamais que pour mon » plaisir. » L'homme aux spéculations n'en demanda pas plus long : il ne daigna plus m'adresser la parole, et je suis convaincu qu'il me méprise souverainement. Je me retournai de l'autre côté, et je crus apercevoir un sourire qui m'eût consolé bien vite si j'en avais eu besoin. Il me rendit du moins un peu de hardiesse, et sur la fin du repas, ma voisine et moi, nous nous faisions part tout bas de nos petites observations critiques. Elle me montra une dame grasse et fraîche,

---

175 ajouta-t-il — 187 je crus surprendre — 192 grosse

qui allait aux eaux pour reprendre des forces. Je lui fis remarquer trois Anglais qui ne se gênaient pour personne et s'ennuyaient beaucoup, ils étaient là comme chez eux. A chaque mot plaisant qu'on lançait à la ronde, ils tiraient tous trois un petit dictionnaire de leur poche, le feuilletaient gravement, trouvaient le mot qui avait fait rire, se cotisaient pour le comprendre, [le comprenaient,] ne riaient point, et remettaient le petit dictionnaire dans leur poche. « Vous voyez bien cet homme sombre, me dit-» elle, qui n'ouvre la bouche que pour manger » et qui a l'air de boire ce qu'il mange; c'est un sa-» vant, il connaît les livres de tous les pays, et il se » *tait* dans huit langues. » Je lui demandai ce qu'elle pensait d'un officier qui était à l'autre bout de la table..... « Chut! dit-elle sans me laisser m'expliquer » davantage, c'est un jeune homme d'une fort bonne » famille de ma province, il ne faut pas en parler : il » s'était marié [en 1813] de peur de la guerre, et il » s'est enrôlé [en 1816] de peur de sa femme. » [Et sa femme? lui dis-je. « Elle est ici, me répondit-» elle, c'est pour cela qu'il est si sérieux. »] Et elle s'effaça pour me laisser voir une dame en redingote bleue, haute de quatre pieds cinq pouces, ayant les traits prononcés, la voix grave, et au total l'air d'un fort honnête homme. « A merveille! lui dis-je, tout le » monde y passe, et vous n'épargnez personne. » Personne! reprit-elle avec un accent qui pénétra

---

195 et qui s'ennuyaient — 199 trouvaient enfin — 200 et ne riaient — 201 Puis ils remettaient — 206 langues. Quel silence! 207 était au bout — 211 et un an après — 216 cinq pieds quatre pouces

jusqu'à mon cœur. Je n'osais pas répondre, mais je la regardai; et elle rougit et baissa les yeux, comme si j'avais trop parlé.

Heureusement on se leva de table, et notre trouble se perdit dans le tumulte général. [Elle s'éloigna avec sa gouvernante.] Quelques momens après j'entendis les sons d'une voix ravissante, je m'en approchai sans bruit. C'était elle qui, dans l'épaisseur d'un petit bois, essayait les refrains d'un air nouveau. Les notes s'échappaient de sa bouche, pures et légères comme un collier de perles qui se déroule sur une table de cristal. En la conduisant à la voiture, je la félicitai sur la gaîté de ses chants. — « Les enfans chantent » quand ils ont peur, » me répondit-elle; et sa main tremblait dans la mienne. Je ne sais plus quel auteur a dit : « Les choses [et les lieux] ne sont rien, les per- » sonnes sont tout. » Je ne sais pas même si on l'a dit comme cela. N'importe; rien n'est plus vrai. La voiture, le temps et le dîner, tout était mauvais; [mais] une femme était là, [et] tout fut charmant; et les rois épuiseraient leurs trésors pour se donner des plaisirs qui n'approcheraient pas de mon bonheur! Fraîches illusions de la jeunesse, ineffables émotions, vagues enchantemens, est-il vrai que vous deviez nous quitter avant la vie; et quand vous nous quittez, qu'avons-nous encore à perdre pour mourir!

Un dîner d'auberge et une journée en diligence improvisent d'étranges intimités; les distinctions de rang et de fortune disparaissent, on ne se reconnaît que le titre de voyageur. On pense tout haut, on se

---

232 En la reconduisant à notre diligence — 234-235 et sa voix tremblait comme sa main

parle tout bas, on ne sait plus ce que c'est que l'amour-propre ni la méfiance, l'indiscrétion même paraît sans conséquence; que risque-t-on entre amis?..... Les pensées secrètes, les projets favoris, les petites infirmités du cœur, on se confie tout en un jour... sauf à ne pas se saluer le lendemain, si on se rencontre dans le monde. Du reste, absence totale d'inquiétude et de réflexion, tant que la voiture roule. Il y a comme une espèce de sursis à toutes les affaires [et] à tous les chagrins. On est là pour être gais sans raisons, et la rapidité du char qui vous entraîne, occasionne même un ébranlement [très] favorable au développement de la pensée et à la vivacité de l'expression. Le soir nous avait surpris sans que nous nous fussions aperçus de la fuite du temps. La conversation se soutenait sur le ton le plus agréable, et j'étais pour mon compte dans mon plus beau moment, lorsque les chevaux s'arrêtèrent. Le conducteur ouvrit la diligence, et avertit la charmante voyageuse qu'elle était arrivée à l'endroit où elle devait descendre. Elle descendit sans que nous pussions nous dire une parole; seulement, elle chercha long-temps une épingle qu'elle n'avait pas perdue et que je retrouvai pourtant. Elle me remercia d'un regard à la fois espiègle et triste, et disparut. Un murmure flatteur accompagna sa fuite, et il fallut que je me tinsse à quatre pour ne pas remercier tout le monde du bien qu'on disait d'elle.

Quelle est-elle? où va-t-elle? est-elle libre encore? sait-elle aimer?..... Pourquoi m'en informerais-je? ce que j'ignore gâterait peut-être ce que je connais.

---

257 rencontre dans la rue ou dans le monde — 260 gais jusqu'à nouvel ordre et la

J'aime bien mieux lui composer en moi-même des sentimens et une destinée selon mon cœur. Quel fut le deuil de mes pensées, quand je me vis seul au milieu de cette foule [déserte] d'indifférens! Ceux qui ont aimé ne le savent que trop, ceux qui n'ont pas aimé ne le comprendraient pas. Je refermai [vite] les yeux, pour revoir l'image chérie [qui voltigea longtemps autour de moi

Comme un souvenir pur, une ombre du bonheur.]

Hélas! la vie de l'homme ne comporte guère que des bonheurs commencés, des plaisirs imparfaits; il n'y a de complet que le malheur!

Un peu plus loin, la diligence versa; je fus le seul blessé. On me déclara que je ne pouvais continuer ma route de quelque temps, et me voilà [enfermé] dans une détestable auberge, avec mes effets tout abîmés, une côte enfoncée, et le cœur pris.

J'ai déjà dit que je voyageais pour mon plaisir.

LE JEUNE MORALISTE. [E. Deschamps.]

---

282 fut cependant le deuil — 283 me revis seul — 285 Ceux qui aiment — 287 chérie. C'est toujours cela.

ONZIÈME LIVRAISON

(Mai 1824.)

POÉSIE

FRAGMENT D'UNE TRAGÉDIE INÉDITE

DE TURNUS*

SCÈNE PREMIÈRE

ÉNÉE, *seul.*

Salut, champs fortunés, berceau de l'âge d'or,
Que sous son toit de chaume Evandre garde encor!
Bois sacrés d'Albula dont je foule l'enceinte!
Latium, où jadis l'hospitalité sainte
Reçut le roi des dieux, de l'Olympe exilé,
Où par l'ordre céleste Enée est appelé!
De tant de maux soufferts à la fin je respire!
Rome, que de travaux pour fonder ton empire!
Croirai-je, lorsque enfin, recueillant mes vaisseaux,
Le Tibre voit monter, du pied de ses roseaux,
Les remparts commencés de ma ville nouvelle,
Que pour moi du destin la faveur se révèle?

* La scène d'Enée et de Lavinie, qu'on va lire, devait être récitée dans le prologue d'ouverture du second Théâtre Français, avant celle qu'on y a entendue. Différentes circonstances s'y sont opposées, et nous nous empressons de réparer ici le tort involontaire qu'on a fait au public (M. F.). — Voy. t. I, p. XXVIII.

Les Troyens pourront-ils, d'un nouvel Ilion,
Près d'un Xanthe nouveau répéter le doux nom ?
Et les rois de ces lieux, moins cruels que Neptune,
Voudront-ils accueillir notre errante fortune ?

(*S'approchant d'un autel consacré à Vénus.*)

Espérons sur des bords et parmi des mortels
Où ma mère, où Vénus conserve des autels.
Cette offrande récente, à ses pieds déposée,
Est-elle un vain présage à mon âme abusée ?

(*Apercevant Lavinie.*)

Mais que vois-je ! A ma voix abandonnant les cieux,
O Vénus ! est-ce toi qui viens tromper mes yeux ?
Qui veilles sur ton fils sous cette douce image ?
Ainsi tu m'apparus aux rochers de Carthage !

SCÈNE DEUXIÈME

ÉNÉE, LAVINIE

LAVINIE, *à part, et sans voir Enée.*

Pour accomplir bientôt un hymen odieux
Turnus va reparaître. Oracle de nos dieux !
Qu'est devenu ce roi qu'annonçait ta promesse ?

ÉNÉE

O qui que vous soyez, ou mortelle ou déesse,
Si l'Olympe vous compte au rang des immortels,
Voyez un suppliant embrasser leurs autels !
Prêtez à mon malheur votre divin auspice ;
O qui que vous soyez, devenez-moi propice !

LAVINIE

L'encens est aux dieux seuls. Roi des bords fortunés
Que sous son sceptre d'or Saturne a gouvernés,

Le divin Latinus, né des dieux, est mon père.
Lavinie est mon nom. Mais, cruel ou prospère,
Quel sort, vous que mes pas, sous ce bois consacré,
Rencontrent suppliant à cet autel sacré,
Quel orage ou quel dieu, loin de votre patrie,
A conduit vos vaisseaux vers la grande Hespérie ?

ÉNÉE

Nous fuyons loin des champs qu'habitaient nos aïeux.
Sept ans jouets du sort, des flots capricieux,
Nous venons réclamer, sur les bords où nous sommes,
L'eau, la terre, ces biens communs à tous les hommes;
Et, sous le toit sacré de l'hospitalité,
Reposer notre tête et notre adversité.

LAVINIE

Fûtes-vous de ces rois qui, s'armant de la flamme,
Combattirent dix ans sous les murs de Pergame ?
Ou plutôt, fûtes-vous de ces chefs glorieux,
Compagnons autrefois d'Hector, égal aux dieux ?
De ces rois qui des Grecs renversaient les barrières,
Et traînaient au combat les dieux auxiliaires ?

ÉNÉE

Ilion ! quel climat n'est plein de tes travaux ?
La gloire à ces bords même a donc redit ses maux ?

LAVINIE

Est-il dans l'univers un peuple si sauvage,
Qui n'ait su d'Ilion la gloire et l'esclavage ?
Polixène ! Priam ! qui ne vous doit des pleurs !
Et quel cœur ne répond, Hécube, à tes douleurs !
Qui n'a plaint votre sort, captives désolées,
Des fleuves paternels sans retour exilées !

Seul espoir d'Ilion, le fils d'Assaracus,
Traînant dans l'univers ses pénates vaincus,
N'a donc pu désarmer l'injuste destinée?
Quel prix de ta vertu, noble et vaillant Enée!

ÉNÉE

Quoi! plaignez-vous son sort, lorsque dans l'univers,
L'orgueil de tous les rois insulte à ses revers?
Lorsque d'un dieu jaloux la colère obstinée...

LAVINIE

Comment la main des dieux opprime-t-elle Enée?
Et quel mortel plus juste, honorant leurs autels,
Mérita plus que lui l'amour des immortels?
Voyez, quand d'Ilion le vaste tombeau s'ouvre,
Ce héros, secouant la cendre qui le couvre,
Et saisissant son père, aux portes du tombeau,
Se courber noblement sous ce pieux fardeau.
Le vainqueur étonné s'arrête et le contemple;
Tout l'Olympe applaudit à ce sublime exemple;
Et le sang de Teucer trouva grâce à ses yeux;
Oui, la vertu d'Enée a désarmé les dieux!
Détestant leurs fureurs, sur le bord de l'abîme,
Ils ont, en l'admirant, relevé leur victime!
Mais que dis-je? il n'est plus, et le fils de Vénus
Repose, sans tombeau, sur des bords inconnus!

ÉNÉE

Et pour lui, de vos yeux je vois couler des larmes!

LAVINIE

Je connais comme lui le deuil et les alarmes.
Hélas! vous l'ignorez, sur un trône odieux
Domine ici Turnus, fier contempteur des dieux:
Tout subit l'ascendant de son fatal génie,
Et son sceptre d'airain pèse sur l'Ausonie.

Ils ne sont plus, ces temps où régnait Latinus,
Chéri des immortels, comme autrefois Janus!
On ne le voit plus mettre, honorant sa couronne,
Le malheur suppliant à l'ombre de son trône;
Entraîner, sous le toit de l'hospitalité,
Les rois qu'a sur le trône atteints l'adversité!
Son palais est désert; même au sein de l'orage,
Le pâle matelot redoute ce rivage,
Tant inspire d'effroi le Rutule inhumain!
Et moi, je suis promise à son fatal hymen!
Des peuples écrasés par sa gloire suprême
Je vais porter la haine avec son diadème!
Vainement en ces lieux, à ces autels amis,
J'implore l'Immortelle et ses secours promis!

ÉNÉE

Vous, implorer Vénus! vous! à cette Déesse
Quels vœux adressiez-vous, et quelle est sa promesse?

LAVINIE

De mon âme séduite est-ce un prestige vain?
Un jour que de Vénus cherchant l'autel divin,
Mes pas des bois sacrés troublèrent le silence,
D'un sommeil inconnu j'éprouvai la puissance,
Et la déesse alors, dans un songe enchanté,
M'apparut dans l'éclat de sa divinité;
Vénus, parant de fleurs ma tête fortunée,
M'entraînait elle-même aux autels d'hyménée,
Repoussait de Turnus l'amour audacieux,
Et semblait me chercher un époux dans les cieux!
Chaque jour, poursuivant cet espoir qui me presse,
Je porte mon encens aux pieds de la déesse...
Le Rutule, demain, y doit traîner mes pas!
Les dieux nous ont trompés!

ÉNÉE

Ne les accusez pas!

LAVINIE, *à part.*

Quel est cet étranger? Ce transport magnanime,
Ce langage, ce front qu'un feu céleste anime
N'est pas d'un suppliant! Ce prestige divin,
Qui s'attache à mon cœur, et que j'écarte en vain,
Ce destin que Vénus souvent m'offrit en songe,
Devant cet inconnu n'est-il plus un mensonge?

M. PICHALD.

LA SUITE

DU CRIEUR DU RHÔNE

Le vieux crieur allait contant l'histoire
Du faible enfant vers le Rhône égaré :
Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

« Ce n'était plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs,
C'était au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.

» Ce n'était plus quand ma voix lamentable
Cria partout l'enfant sans l'obtenir!
Mais aux mères toujours cet affreux souvenir
Apparaissait plaintif et redoutable.

» Une seule oubliait ce malheur si récent!
Une seule disait : Les mères sont heureuses.
Calme au pied d'un berceau, dans ces nuits rigoureuses,
Elle élevait à Dieu son cœur reconnaissant.

Elégies et poésies nouvelles, Paris, Ladvocat, 1825, in-18. Sous le titre : « La suite du vieux crieur du Rhône. » Dédié à M. Jars.

11 ce triste souvenir — 12 lugubre et redoutable — 13-16 *Reportés plus loin.*

» C'est celle qui tomba de larmes épuisée,
Celle que l'on crut morte en ses cris superflus;
Elle vit : mais, semblable à sa plainte brisée,
Sa mémoire au malheur ne se réveille plus;
La moisson, le rivage et le Rhône rapide,
Dans ce miroir troublé ne viennent plus s'offrir.
Ainsi s'arrête une eau limpide
Dont la source va se tarir.

» Dieu la bénit d'un long délire :
Son fils est là près d'elle... il dort.
Elle a conservé son sourire
A son fils, que l'on cherche encor!

» A travers le rideau que sa main vient d'étendre,
Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil :
Hélas! qui n'envîrait un délire si tendre?
Elle écoute son âme, elle attend son réveil.

17-18 Celle que l'on crut morte en ses cris superflus, | Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée — 22 Dans ses esprits confus — 23 Ainsi se trouble — 25 *Intercale quatre vers :*

Ses yeux, sans s'étonner, ont revu sa demeure,
Où la foule a suivi ses pas;
On l'entoure, on frémit, on pleure :
Elle seule ne pleure pas.

26 est là, dit-elle — 27 Elle a rapporté — 29 *Reporte ici les vers 13-16 avec ces corrections :*

Balançant un berceau dans ces nuits rigoureuses,
Seule elle dit encor : les mères sont heureuses;
Seule elle ne sait plus son malheur si récent.
Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant.

31 Qui voudrait l'arracher à cette erreur si tendre — 32 Elle écoute son souffle

» Oh! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchante,
Pareil au voile épais tombé sur sa raison!
L'enfant, s'il vit encore, est loin de sa maison,
Et près d'un berceau vide elle prie... elle chante.

» Dans sa vague tristesse on la voit tout le jour,
Et sans nous reconnaître à peine,
Contre son sein bercer une ombre vaine,
Et regarder cette ombre avec amour.

» Durant la nuit, tranquille et demi-nue,
Auprès des feux négligés et mourans,
Elle charme sa veille au berceau retenue,
En regardant courir les nuages errans.

» Un soir, la lune absente abandonne la terre
Au sombre autan qui règne avec fureur.
Ses longs soupirs ou son silence austère
Glacent les sens d'une muette horreur.

» On ne voit plus que de faibles lumières;
Les chiens hurlans menacent les chaumières
L'eau, dans sa chute, entraîne l'arbrisseau :
De cette mère immobile et charmée
La faible main s'endort sur le berceau
Que semble suivre encor sa paupière fermée.

» Paix! elle dort pour la première fois
Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,
Qui la laissa sur la terre étendue,
Sans souvenir, sans larmes et sans voix.

» Mais l'ouragan, dont gémit la nature,
Semble jaloux de cette longue erreur :
Dans son sommeil il souffle la terreur,
Et de son sein réveillant la torture,

---

33 Ah! — 40 Et lui parler avec amour — 47 Des élémens la lutte austère — 48 Glace

Y jette un cri dès long-temps expiré :
Rendez! rendez l'enfant dans la foule égaré!

» Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
Sa raison, qui renaît, répond au cri d'effroi :
Rendez! rendez l'enfant! l'enfant... réveil horrible!
Ce berceau découvert, il est vide! il est froid!

» Pâle et muette, en ses larmes glacée,
Elle repousse et combat sa pensée.
Puis elle dit, en se cachant les yeux :
Je reconnais la terre et j'ai perdu les cieux!
Dieu des mères, mon Dieu! vous savez s'il respire!
Rendez-le... guidez-moi... je ne sais où... j'expire.

» Il n'est plus là, je n'y puis plus rester.
Eh bien! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
J'irai par les chemins traîner, finir ma vie.
Et le jour sur la neige on reconnaît ses pas.
Elle était douce et faible, on ne l'observait pas,
Et personne ne l'a suivie;
Et dans les froids sentiers Dieu l'écoute gémir :
Mais l'aquilon a cessé de frémir.

» Elle marche, elle dit : Je veux voir la chapelle
Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois,
Où l'enfant... jour trompeur qu'à présent tout rappelle,
Sur ma voix qui chantait, voulait former sa voix!
J'y porte son berceau, c'est mon dernier hommage;
Lugubre pour sa mère, inutile pour lui!
Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
Et dans mon âme en deuil j'offrirai son image.

---

67 Rendez! Rendez l'enfant! Rendez! — 69 Pâle, muette — 81 Dans les sentiers déserts, Dieu seul l'entend gémir — 85 Où mon fils — 88 Douloureux pour sa mère

» Des fleurs... je n'en ai plus... ah! j'ai trop peu de temps!
On meurt jeune sans l'espérance :
Mais tant que je vivrai, fût-ce jusqu'au printemps,
J'y viendrai cacher ma souffrance.
» Alors un vieux pasteur, triste de souvenir,
Prend le berceau léger, qu'il promet de bénir.

» Une autre femme approche, en sa misère errante;
Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : Donnez!
Elle indique un enfant aux regards consternés,
Et cet objet voilé rend sa voix déchirante.

» Femme! dit l'autre mère, il faut vous secourir :
Vous cachez un enfant... sa misère est affreuse!
Ne souffrez pas pour lui, femme! soyez heureuse;
Moi je n'ai plus d'enfant! moi je n'ai qu'à mourir!

» Un cri perçant rompt cette plainte amère,
Et le lambeau s'agite, et le cri dit : Ma mère!
Et la mère éperdue a saisi son enfant,
Et l'affreuse étrangère à peine le défend.
Elle fuit, elle roule au bas de la montagne,
Et comme un noir corbeau se perd dans la campagne.

» La véritable mère écarte les lambeaux;
Ses yeux long-temps éteints, pareils à deux flambeaux,
S'allument. C'est mon fils! qu'il est pâle! elle tombe :
Sous l'excès du bonheur la nature succombe;
Car on dirait que, créés pour souffrir,
Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.

» Mais l'enfant la rappelle : il la caresse, il pleure,
Il arrête son âme aux lèvres qu'il effleure;
Et son corps délicat, de ses bras entouré,
Palpite et tremble encor d'en être séparé!

---

95 un saint pasteur — 100 voilé la rend plus déchirante — 117 l'enfant est heureux; il la rappelle, il pleure — 119 délicat par sa mère entouré

» Ne tremble plus, c'est moi, vois-tu ? je suis ta mère;
O mon fils ! C'est mon fils, regardez-le, mon père !
C'est mon fils, ce n'est plus son fantôme trompeur,
C'est mon enfant qui m'aime et qui vit sur mon cœur !

» Le pasteur, pour le voir, se courbe devant elle;
Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle :
Elle dit tout en paroles de feu.
De baisers, de sanglots, son récit se compose.

» En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu :
Sortira-t-il du cœur où son fils se repose ?
Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné !
Sans doute !... il vit encor, sa mère a pardonné. »

M^me^ DESBORDES-VALMORE.

ADIEUX AUX ROMANTIQUES

Je vous le dis d'un cœur contrit :
Adieu, messieurs les romantiques!
Vous avez du bon dans l'esprit,
J'en conviens; mais il est écrit :
« Ne hante pas les hérétiques. »
Un journal a très bien prouvé
Que le talent est réprouvé.
Ne criez pas au paradoxe!
Le rédacteur est orthodoxe,
Et nous le tenons pour sauvé.
J'aurais dû, la chose est exacte,
En voyant vos succès divers,
Juger qu'avec l'esprit pervers
Vous aviez formé quelque pacte
Pour apprendre l'art des beaux vers.
Pourquoi, poëtes infidèles,
Pourquoi ces coupables accens
Qui séduisent l'âme et les sens?
Vous aviez de si bons modèles
Pour faire des vers innocens!
Réglez votre sage délire;
Prenez l'essor à pas comptés;

Reprod. dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Poésies diverses*, Paris, Delangle, 1827, in-12.

7-8 Sans se piquer de paradoxe | Que le talent est

Et puisqu'il vous faut une lyre,
Chantez les airs qu'on a chantés.
Chantez-nous Hélène ravie;
Chantez-nous Ilion brûlant;
Chantez-nous sur Laïus sanglant
La rage d'Œdipe assouvie*;
Ou bien encor chantez Silvie;
C'est un passe-temps fort galant!
Et si quelquefois votre Muse
Essayait un nouveau sujet,
Vous avez le choix d'un objet
Qui nous transporte et nous amuse,
Entre la charte et le budget.
Quand vous décrivez la nature,
Le cœur est surpris et touché.
Du charme de cette peinture
Vos censeurs n'ont pas approché,
Mais ils n'ont jamais trébuché
Dans le sentier de l'imposture;
Ils dégoûtent de la lecture,
De crainte d'en faire un péché.
Laissez, laissez pour le Permesse
Cédron et son triste ravin;
Laissez le mont de la Promesse
Et les bords du fleuve divin,
Et songez que tout écrivain
Qui fait l'éloge de la messe
Est le disciple de Calvin.
La palme dont Satan vous dote

* Même développement dans *les Classiques vengés* de Latouche, Paris, Ladvocat, 1825, in-12. — Comp. aussi, de Nodier, *Impromptu classique*, dans les *Annales Romantiques* de 1825.

---

49 Qui parle, en français, de la messe

Fait que de vous chacun médit,
Et j'ai lu, dans un érudit,
Que le Roi-Prophète est maudit
Pour s'être passé d'Aristote.

C. N. [Charles Nodier.

ÉLÉGIE

« Jeune vierge vers vous quel intérêt m'attire ?
Quel est cet air si pur que ma bouche respire ?
C'est l'air du ciel... Je sens qu'un ange est parmi nous.
O mes jeunes amours ! répondez, est-ce vous ?

» Vous ne répondez point. Pardon, jeune étrangère,
Les airs m'ont apporté sa voix douce et légère ;
Vos traits m'ont, en passant, rappelé tous ses traits ;
J'ai vu dans vos beaux yeux ses beaux yeux que j'aimais.
Oui, vos yeux s'animaient d'une si douce flamme,
Que j'ai cru voir briller un rayon de son âme.
J'ai senti les parfums qu'exhalaient ses cheveux.
Près de vous tout trompait, tout enchantait mes vœux.
Muette maintenant, et pourtant aussi belle,
Mon cœur s'abuse encor, mon cœur me dit : C'est elle.

Tableaux poétiques, Paris, U. Canel, 1828, in-8°. Entièrement refondue sous le titre : « Le Voile. » — Epigr. de Pichald.

1 Sous ce voile jaloux quel jeune cœur soupire ? — 5 belle étrangère — 6 sa voix fraîche et légère — 7-14 *Remplacés par :*

A votre doux aspect tous mes sens sont troublés
Rien ne lui ressemblait et vous lui ressemblez ;
Et si de vos beaux yeux j'apercevais la flamme,
Je croirais voir briller un rayon de son âme.
Un prestige m'abuse et la rend à mes vœux,
Je sens tous les parfums qu'exhalaient ses cheveux,
Et tout semble répondre à cette voix fidèle
Qui me dit dans mon cœur : Regarde-la, c'est elle.

» Mais vous baissez les yeux, vous détournez vos pas.
Ah! quand je lui parlais, elle ne fuyait pas,
Elle me regardait, elle venait bien vite
Près de moi... puis mes bras s'opposaient à sa fuite.
Je ne sais par quel nœud mon cœur était lié;
Moins doux sont les doux nœuds d'une sainte amitié.
La pudeur souriait à nos chastes caresses;
Nos reproches jamais ne prouvaient nos tendresses.
Sans craindre les regards, sans fuir l'éclat du jour,
Nous cherchions l'ombre et le silence :
Nous ne nous aimions pas; mais notre indifférence
Avait des symptômes d'amour. »

Et la vierge perdait sa frayeur passagère,
Ses yeux comme autrefois se voilaient de langueur,
Ce n'était plus une étrangère;
Elle fuyait pourtant... Sous la gaze légère
Elle cachait ses traits croyant cacher son cœur.

Ainsi le feu veillant durant la nuit heureuse
Dans un albâtre pur nous cache sa clarté :
A travers le voile enchanté
Un jour plus doux s'étend sur l'alcove amoureuse.

Et lui!... lui qui cherchait un cœur indifférent,
De cette vierge aimée implore la présence.
Il ne trouve partout, partout que son absence;
Il regarde les cieux... et répète en pleurant :

---

15 Mais vous restez muette et détournez — 19-26 *Supprimés.* — 27-29 *Réduits à deux vers :* Et la vierge écoutait tremblante de bonheur | Cette voix qui jamais ne devient étrangère; 36-39 *Remplacés par :*

Et lui la reconnut; il arrêta ses yeux
Sur l'innocence en pleurs et d'amour alarmée;
Et dit : « Fuyez, fuyez; mais vous serez aimée
Malgré cette frayeur, ce voile, ces adieux.

« Que le sort nous sépare ou bien qu'il nous rassemble,
Je vous serai fidèle ô mes jeunes amours!
Hélas! nous n'avons pas juré de vivre ensemble,
Mais nous avons juré de nous aimer toujours. »

Le Comte Jules de RESSÉGUIER.

MA RETRAITE

Pourquoi me rappeler ? Laissez-moi dans mes champs,
Où les heures du jour sont si vite écoulées,
Où les plus longues nuits ne sont jamais troublées,
Où l'on croit à peine aux méchans.

Laissez-moi voir de loin, sous cet abri sauvage,
Au repas de midi, s'asseoir les moissonneurs ;
Ou le soir, à travers les saules du rivage,
L'herbe épaisse tomber sur les pieds des faneurs.

Seul, et m'enveloppant dans ma douce paresse,
J'erre avec tant de charme au fond des bois épais !
Et leurs jeunes rameaux, qu'un vent léger caresse,
Sèment autour de moi tant d'ombrage et de paix.

Dans un ravin profond ma course ensevelie
Cherche une eau murmurante au pied d'un chêne vert :
Là, durant la chaleur, je m'étends et j'oublie.....
Car oublier est doux, lorsqu'on a bien souffert.

De peur de réveiller mes peines endormies,
Je rêve, inattentif, et j'écoute, pourtant :
J'écoute, et dans les airs passent des voix amies
Qui disent d'espérer... et mon cœur les entend.

Reprod. dans les *Annales Romantiques* de 1825. — Ne se trouve pas dans les *Poëmes et Chants élégiaques* de 1824. — Edit. des *Œuvres complètes*, Paris, Amyot, 1845, in-8°, t. IV. Epigr. : « Et c'est là qu'est mon cœur. » (Lamartine.)

8 L'herbe à longs flots

Et mon regard ému suit un pâle nuage,
Qui, long-temps balancé dans un ciel frais et pur,
Varie au gré des vents sa fantastique image,
Et se fond en des flots d'azur.

Oh! vous tous, respectez ma paisible retraite ;
Cessez de me vanter un monde trop fatal :
Ne me demandez point si mon cœur le regrette,
Car je ne le sais pas; mais son nom me fait mal.

Je sais qu'il a des fleurs, des palmes pour ma tête ;
Qu'il peut doter, un jour, mon nom de quelque honneur ;
Mais jusque dans le port, jeté par la tempête,
Je veux m'y reposer..... même de mon bonheur.

ALEXANDRE GUIRAUD.

LITTÉRATURE

ELOA

OU LA SŒUR DES ANGES

MYSTÈRE

PAR LE COMTE ALFRED DE VIGNY *

avec cette épigraphe :

> C'est le serpent, dit-elle, je l'ai écouté
> et il m'a trompée.
> (GENÈSE.)

[Puisque décidément tout est perdu en littérature; puisque le mauvais goût est devenu le goût général; qu'on en est arrivé au point d'insulter chaque jour à ce qu'il y a au monde *de plus saint et sacré*, le Tartare, le Pinde, la vache Io, le dieu Silène; que nos poëtes,

* Un volume grand in-8°, magnifiquement imprimé. Chez Boulland, rue du Battoir, n° 12. Prix : 3 fr., et 5 fr. en vélin (M. F.).

Littérature et philosophie mêlées, Paris, E. Renduel, 1834, in-8°, t. II, pp. 93 et suiv. (*Idées au hasard*). — On connaît les modifications subies par cet article. Après la rupture des deux poëtes, l'éloge d'*Eloa* devient un éloge du *Paradis perdu*. Hugo supprime tout ce qui était particulier à Vigny; mais il conserve son paragraphe sur la fraternité littéraire. — Entre crochets les passages sacrifiés.

1-34 *Supprimé*.

dans leur licence et dans leur impiété, ont cessé de mêler la ceinture de Vénus au voile de Marie, et osent soutenir que le *fiat lux* n'a pas été dit pour créer Phébus; puisque, selon plusieurs de ces insensés, la poésie vit beaucoup moins de fiction que de vérité; puisqu'ils sont même soupçonnés de vouloir substituer on ne sait quelle littérature *étrangère*, puisée dans nos traditions et dans nos croyances, à cette littérature si française et si chrétienne, qui n'a de dieux que ceux de l'Olympe, de héros que ceux de Rome et de la Grèce; puisqu'enfin nous sommes menacés d'une nouvelle *invasion de barbares*, et que dix ou douze écrivains s'imaginent, parce qu'ils ont du talent et de la renommée, avoir le droit d'être, en vers comme en prose, de leur pays, de leur siècle et de leur religion; il sera permis peut-être à l'auteur de cette période cicéronienne du genre de celles que la rhétorique appelle *suspensions*, d'énoncer ici quelques vérités très naturelles et très hérétiques, et les *classiques défenseurs des saines doctrines littéraires* les lui pardonneront sans doute (*scirent si ignoscere...*) en faveur d'un exorde si académique!

Osons donc le dire un peu haut. Ce n'est point réellement aux *sources d'Hippocrène*, à *la fontaine de Castalie*, ni même au *ruisseau du Permesse*, que le poëte puise le génie; mais tout simplement dans son âme et dans son cœur. Qu'on nous permette d'appuyer de quelques développemens cette proposition hardie.]

La composition poétique résulte de deux phénomènes intellectuels, la *méditation* et l'*inspiration*. La

35-96 *Forme le fragment IV.*

méditation est une faculté; l'inspiration est un don. Tous les hommes, jusqu'à un certain degré, peuvent méditer : bien peu sont inspirés. *Spiritus flat ubi vult.* Dans la méditation, l'esprit agit; dans l'inspiration, il obéit; parce que la première est en l'homme, tandis que la seconde vient de plus haut. Celui qui nous donne cette force est plus fort que nous. [Pour nous renfermer dans notre idée principale, remarquons que] ces deux opérations de la pensée se lient intimement dans l'âme du poëte. Le poëte appelle l'inspiration par la méditation, comme les prophètes s'élevaient à l'extase par la prière. Pour que la muse se révèle à lui, il faut qu'il ait en quelque sorte dépouillé toute son existence matérielle dans le calme, dans le silence et dans le recueillement. Il faut qu'il se soit isolé de la vie extérieure, pour jouir avec plénitude de cette vie intérieure qui développe en lui comme un être nouveau; et ce n'est que lorsque le monde physique a tout-à-fait disparu de ses yeux, que le monde idéal peut lui être manifesté. Il semble que l'exaltation poétique ait quelque chose de trop sublime pour la nature commune de l'homme. L'enfantement du génie ne saurait s'accomplir, si l'âme ne s'est d'abord purifiée de toutes ces préoccupations vulgaires que l'on traîne après soi dans la vie; car la pensée ne peut prendre des ailes avant d'avoir déposé son fardeau. Voilà sans doute pourquoi l'inspiration ne vient que précédée de la méditation. Chez les Juifs, ce peuple dont l'histoire est si féconde en symboles mystérieux, quand le prêtre avait édifié l'autel, il y allumait le feu terrestre, et c'est alors seulement que le rayon divin y descendait du ciel.

Si l'on s'accoutumait à considérer les compositions

littéraires sous ce point de vue, la critique prendrait probablement une direction nouvelle; car il est certain que le véritable poëte, s'il est maître du choix de ses méditations, ne l'est nullement de la nature de ses inspirations. Son génie, qu'il a reçu et qu'il n'a point acquis, le domine le plus souvent; et il serait singulier et peut-être vrai de dire que l'on est parfois étranger, comme homme, à ce qu'on a écrit comme poëte. [Nous ne nous arrêterons pas sur une] idée [qui] paraîtra sans doute paradoxale au premier aperçu; [et nous laisserons à de plus habiles le soin d'examiner] jusqu'à quel point le chant appartient à la voix, et la poésie au poëte.

Heureux celui qui sent dans sa pensée cette double puissance de méditation et d'inspiration, qui est le génie! Quel que soit son siècle, quel que soit son pays, fût-il né au sein des calamités domestiques, fût-il jeté dans un temps de révolutions, ou, ce qui est plus déplorable encore, dans une époque d'indifférence; qu'il se confie à l'avenir : car, si le présent appartient aux autres hommes, l'avenir est à lui. Il est du nombre de ces êtres choisis qui doivent *venir à un jour marqué*. Tôt ou tard, ce jour arrive; et c'est alors que nourri de pensées et abreuvé d'inspirations, il peut se montrer hardiment à la foule, en répétant le cri sublime du poëte :

Voici mon Orient : peuples, levez les yeux!

[Ces réflexions nous amènent naturellement à l'auteur d'*Eloa*.] Si jamais composition littéraire a

---

77 ce que l'on a — 78 Cette idée paraîtra — 80 C'est pourtant une question de savoir jusqu'à — 97-115 *Fragment V*.

profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, [c'est ce poëme.] Une idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de l'homme; une leçon terrible donnée en vers enchanteurs; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie, développée dans une des plus belles fictions de la poésie; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus élevé, jusqu'au degré le plus bas; une action qui commence par Jésus et se termine par Satan; [la Sœur des anges] entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence, [jusqu'au Prince des réprouvés :] voilà ce que présente [*Eloa*,] drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentimens; tableau magique qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumière, toutes les nuances de ténèbres; poëme singulier qui charme et qui effraie!

[Nous voulons laisser au lecteur le soin d'approfondir la conception si savamment méditée de ce poëme, et nous essaierons de lui montrer par quelques extraits, combien l'exécution en est inspirée. Le passage suivant nous semble réunir presque tous les caractères distinctifs du talent de M. le comte Alfred de Vigny. C'est une peinture d'une vérité grande et naïve, dont les premiers vers sont pleins de majesté, et les derniers pleins de grâce :

---

100 inspiration, c'est le Paradis perdu. — 102 en vers sublimes — 108 par Satan; Eve entraînée — 110-111 l'imprudence, jusqu'à la perdition; la première femme en contact avec le premier démon ; voilà ce que présente l'œuvre de Milton, drame — 116-316 *Supprimé.*

L'Ether a ses degrés d'une grandeur immense
Jusqu'à l'ombre éternelle ou le Chaos commence.
Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur; là passent des nuages,
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
Comme une garde agile, et dont la profondeur
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
Mais après nos soleils et sous les atmosphères
Où dans leur cercle étroit se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue;
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue;
Et lorsque un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs esprits, enfans de la lumière,
De ces trois régions n'atteignent la dernière,
Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
Même les Chérubins, si forts et si fidèles!
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
Et qu'ils ne soient forcés dans ce vol dangereux
De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense?
Du rire des Démons l'inextinguible offense,
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
Péril plus grand! peut-être il lui faudrait entendre,
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux,
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
Et même en lui prêtant une oreille attendrie,
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire dans la nuit, et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.

Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues,
Parmi les fronts sereins des habitans des nues,
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?

On dirait, à la variété de tons qui règne dans ce morceau, que le poëte en le composant a touché toutes les cordes de sa lyre.

La trop curieuse Eloa est descendue jusqu'aux limites du Chaos, et là se trouvent ces vers si pittoresques et si ingénieux :

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire;
L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
Où dans le jour on voit les étoiles du soir.
Là, quand la villageoise a sous la corde agile
De l'urne au fond des eaux plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive, et contemple long-temps
Ce magique tableau des astres éclatans,
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'envîraient les cheveux d'une reine.
Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,
La Vierge en se penchant croyait voir d'autres Cieux.
Ses regards éblouis par des Soleils sans nombre,
N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre.
Mais elle y vit bientôt des feux errans et bleus,
Tels que des froids marais les éclairs onduleux;
Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore;
Chaque étoile semblait poursuivre un météore,
Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,
Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.

Bientôt une forme fantastique se dessine dans l'ombre aux regards de la voyageuse céleste, et le Tentateur apparaît. Il était impossible de mieux peindre cette figure à la fois douce et formidable, qui doit conserver quelque chose de menaçant, lors même qu'elle supplie.

Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre, et flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l'opale.
Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau;
C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
L'or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui tournoyans, brûlaient sur les trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamans nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse;
Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
Et craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
D'un geste impatient accuse tous ses pas.

Il y a dans l'ouvrage une autre peinture non moins belle, qui offre un poétique contraste avec celle-ci : c'est le portrait d'Eloa; mais le lecteur se plaira sans doute à chercher lui-même dans le poëme le reste du tableau.

Ces diverses citations ont fait voir de quelles riches couleurs est chargée la palette de M. de Vigny; les

suivantes montreront à quelles hauteurs s'élève sa pensée. Au moment de consommer la chute d'Eloa, l'esprit du mal éprouve un regret; car c'est toujours à l'instant d'un nouveau crime que le remords se réveille.

— « Triste amour du péché! sombres désirs du mal!
» De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées!
» Comment ai-je connu vos ardeurs insensées?
» Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu!
» Simplicité du cœur! à qui j'ai dit adieu,
» Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore,
» Je suis moins criminel puisque je t'aime encore;
» Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas!
» Loin de ce que j'étais, quoi! j'ai fait tant de pas!
» Et de moi-même à moi si grande est la distance
» Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence,
» Je souffre, et mon esprit par le mal abattu
» Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

» Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes!
» Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
» Prier à deux genoux devant l'antique loi,
» Et ne pensais jamais au-delà de la foi?
» L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête;
» Et des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
» Je souriais, j'étais..... J'aurais peut-être aimé! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé,
. . . . . .
Ah, si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
Si la céleste main qu'elle eût osé lui tendre
L'eût saisi repentant, docile à remonter...,
Qui sait? le mal peut-être eût cessé d'exister.
Mais sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'Enfer décelé la douleur convulsive,

Etonnée et tremblante, elle éleva ses yeux,
Plus forte, elle parut se souvenir des cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,
Ainsi qu'un jeune enfant s'attachant aux roseaux
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.

Ici le tentateur craint que sa proie ne lui échappe; et pour reprendre tout son empire sur celle qu'il a fascinée, il pleure; alors s'engage ce dialogue si dramatique.

Que vous ai-je donc fait? Qu'avez-vous? me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître!
— J'aimerais mieux rester, mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
— Que puis-je faire, hélas! dites, faut-il rester?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.

Ce dernier vers si simple est d'une effrayante beauté. Il résume à lui seul tout le poëme. Le premier hémistiche renferme la Séduction, et le dernier la Damnation.

Arrêtons-nous : n'affaiblissons pas par des citations le dénoûment terrible du drame; et essayons de nous dérober par de froides observations à l'émotion qu'inspirent de semblables vers. Il nous semble incontestable que le talent de M. de Vigny a singulièrement grandi depuis l'apparition d'*Héléna*. De graves négligences dans l'ordonnance de ce poëme, l'incohérence des détails, l'obscurité de l'ensemble, les singularités d'un système de versification qui a bien sa grâce et sa douceur, mais qui a aussi ses défauts particuliers,

toutes ces taches que des critiques, à la vérité bien sévères, avaient remarquées dans la première publication de M. de Vigny, ne peuvent être reprochées à la seconde. La belle imagination de l'auteur s'est fortifiée en se purifiant; son style, sans rien perdre de sa flexibilité, de sa fraîcheur et de son éclat, a perdu les défauts qui le déparaient. Peut-être cependant y découvrirait-on encore quelques taches, en y regardant de très près; mais il faudrait avoir la vue bien basse. Quant à nous, nous n'envions à personne la triste satisfaction de compter des imperfections; et nous rangeons *Eloa* parmi le petit nombre de ces beaux poëmes qui emportent un nom avec eux, de ces ouvrages qui sont conçus avec autant d'élévation que de profondeur, et dont les sujets ont été, en quelque sorte, pris avec une grande main; *prensa manu magnâ*.

Qu'il soit permis, en finissant, à l'auteur de cet article, de se féliciter de l'obscurité de son nom. Chose étrange! les louanges si méritées que nous venons de donner à M. de Vigny, seront moins contestées de nos censeurs du jour, parce qu'elles ne lui viendront pas de l'un de ses émules de talent et de gloire.] Je ne sais par quelle bizarre manie on prétend refuser aujourd'hui au génie le droit d'admirer hautement le génie; on insulte à l'enthousiasme que le chant d'un poëte inspire à un poëte; et l'on veut que ceux qui ont du talent, ne soient jugés que par ceux qui n'en ont pas. [Cette fois-ci, du moins, la *Muse française* aura obéi à l'usage.] On dirait que, depuis le siècle dernier, nous ne sommes plus accoutumés

316-329 *Fragment III.* — 319 le chant du poëte

qu'aux jalousies littéraires; notre âge envieux se raille de cette fraternité poétique, si douce et si noble entre rivaux. Il a oublié l'exemple de ces antiques amitiés qui se resserraient dans la gloire; et il accueillerait d'un rire dédaigneux l'allocution touchante qu'Horace adressait au vaisseau de Virgile.

VICTOR-M. HUGO.

POÉSIES RELIGIEUSES

DÉDIÉES AU ROI

Par Mme DE CÉRÉ-BARBÉ *.

Voici encore un recueil auquel nous avons des éloges à donner. Nous convenons que depuis quelque temps les critiques sont rares dans la *Muse*; ce n'est pas que nous ne pussions satisfaire les lecteurs les plus exigeans en ce genre, si nous voulions rendre compte de toutes les poésies si peu poétiques qui paraissent de tous côtés, et que ceux mêmes qui sont convenus de les admirer par système, se dispensent de lire par égoïsme. C'est ainsi que le public laisse *dialoguer* entre eux une foule de morts qui ne feront pas vivre l'ouvrage dans lequel on les a introduits, et qu'il renvoie sans les ouvrir, toutes ces épîtres dont on le harcelle et auxquelles il laisse répondre l'auteur lui-même. Nos lecteurs nous sauraient-ils beaucoup de gré de les entretenir douze fois par an de ces tristes productions qui ne vivent pas tout un mois? C'est aux journaux quotidiens ou hebdomadaires que nous laissons cette facile tâche, et nous avouons d'ailleurs que la manière dont la critique est exercée dans

* Un volume in-8°. Chez Nepveu, libraire au passage du Panorama. Prix : 3 fr. (M. F.).

quelques-unes de ces feuilles, ne nous engage pas à nous jeter dans la même lice.

Nous aimons mieux, circonscrits comme nous le sommes dans les limites de notre feuille, ne présenter à nos souscripteurs que des ouvrages dont nous pouvons leur recommander la lecture. Les *Poésies religieuses* que vient de publier Mme de Céré-Barbé, sont de ce nombre. Les sujets qu'elle a choisis demandaient une profondeur de pensées et une élévation de style dont les femmes ont jusqu'à ce moment fourni peu d'exemples, et qui distinguent éminemment la plupart des pièces de ce recueil.

Les Limbes, *la Dette du Seigneur*, *la Résurrection*, *le Prêtre*, *le Convoi du pauvre*, etc., sont des compositions qui avaient peu de modèles dans notre langue, et qui sont dignes d'en servir.

C'est dans le livre même que nous allons chercher la preuve des éloges que nous venons de lui donner; voici un fragment de la pièce ayant pour titre *la Nativité* :

. . . . . .

Aux plaines de Sion quelle vive lumière
Fait du Prophète-Roi tressaillir la poussière ?
Quel ange nous révèle un grand avènement,
Et fait d'un doux réveil un saint ravissement ?
Rois, suivez dans son cours cette étoile étrangère !
Peuples, prosternez-vous près d'une Vierge-Mère !
Quel œil divin, s'ouvrant à la clarté du jour,
Rajeunit l'univers par un regard d'amour ?
Quel enfant, dédaignant des pompes solennelles,
Ouvre, d'un premier cri, les portes éternelles,
Et, des célestes lieux, vers le monde apporté,
Epanche le salut dans sa nativité ?

Pour sonder tous les maux que le temps nous mesure,
Un Dieu veut, dans son cœur, en sentir la blessure;
Pour mieux peser la force et la fragilité,
Il impose la vie à sa divinité;
Et, de sa sainte main, rejetant son tonnerre,
Il abdique le ciel pour adopter la terre.
Il vient de son éclat effacer la splendeur,
Par son humilité déceler sa grandeur,
Consacrer par des pleurs l'austère pénitence,
Et de l'homme déchu révoquer la sentence.
Lève-toi, divin fils de la terre et des cieux!
Trace sur l'univers tes pas mystérieux!
Dans le livre suprême exhale ta sagesse,
Accomplis, dans toi seul, l'éternelle promesse!
Par ton sang glorieux le monde racheté
Obtiendra de ta mort son immortalité.

Cette citation est un éloge auquel il est inutile d'en ajouter d'autres, et l'on conçoit facilement que la critique n'a rien à faire avec de pareils vers. L'ouvrage de Mme de Céré-Barbé obtient déjà le plus grand succès, et notre opinion sera celle de toutes les personnes qui le liront. Si les publications de ce genre devenaient plus rares, et si nous étions obligés de nous occuper de tous les auteurs qui s'occupent de nous si mal à propos, on verrait que nous savons mieux que personne venger la poésie et le goût blessés, et que la *Muse française*, comme la Muse latine, peut avoir ses indignations.

S. DE FONTENELLE. [E. Deschamps.]

MŒURS

LA GUERRE EN TEMPS DE PAIX

OURIKA. — L'ACADÉMIE.

[Lorsque la paix générale est signée, que chaque peuple est rentré chez soi et que les armées sont dans les casernes, c'est le bon moment pour les discordes civiles. Les partis s'organisent, les factions se remuent, la société se divise en deux camps; on marche je ne sais où, on se reproche je ne sais quoi, on s'enflamme pour des théories politiques qui devraient endormir tout le monde; les chefs échangent entre eux de mauvaises paroles, et les séides de mauvais coups; on se dispute très fort dans les salons, on se tue un peu dans les rues, les honnêtes bourgeois n'osent plus

Première ébauche de la préface des *Etudes françaises et étrangères*, Paris, U. Canel, 1828, in-8°. — Je signale les quelques passages qui ont été conservés, avec des corrections de détail. Entre crochets les passages supprimés.

1-23 *Remplacé par une seule phrase :* Il faut aux hommes et surtout aux Français, grands querelleurs et grands parleurs, un champ de bataille toujours ouvert, ou une arène de discussions toujours en mouvement. Après les guerres

sortir de chez eux passé midi..... Alors les armées sortent de leurs casernes, se rangent toutes d'un côté, tombent sur l'autre, ne lui font pas grand mal, lui font grand'peur, et tout est dit. Mais la guerre a cessé et non pas la haine. Repoussés du terrain politique, les combattans se poursuivent dans l'arène religieuse ou dans le champ littéraire, comme des duellistes que la gendarmerie a dispersés et qui se retrouveront plus loin. Les armes ont changé, la fureur est la même. Que ce soit du sang ou de l'encre qui coule, peu importe, pourvu qu'on se déteste bien. Voilà le point principal.] — Après les guerres de la ligue et de la fronde, sont venues les querelles des jansénistes et des molinistes, auxquelles ont succédé beaucoup d'autres querelles jusqu'à la fameuse dispute des gluckistes et des piccinistes. Et, maintenant, des sanglantes factions qui ont déchiré la France [depuis trente ans, et de nos dissensions récentes,] il ne reste plus, j'espère, que des *classiques* et des *romantiques*, et une bonne animosité de part et d'autre. C'est décidément la haine à la mode.

On a [déjà] défini tant de fois le *romantisme*, que la question est bien assez embrouillée comme cela, sans que je l'obscurcisse encore par de nouveaux éclaircissemens. [Je n'y ai jamais rien compris, et cependant la chose commence à devenir sérieuse pour moi, puisqu'ils disent tous que la *Muse française* est

---

23-36 *Conservé.* — 26 beaucoup d'autres disputes jusqu'à celles des gluckistes — 27-29 de toutes les factions qui ont troublé la France, il ne reste plus, nous l'espérons, que des classiques — 35 sans que nous l'obscurcissions encore — 36-47 *Supprimé.*

le quartier-général des romantiques, et que *delenda est Carthago*. En vérité, je veux bien me battre, je veux bien être tué même (les romantiques tiennent si peu à la vie!); mais je voudrais savoir pourquoi. Qu'on me passe ce petit mouvement de curiosité, quoique les simples soldats n'y regardent pas ordinairement de si près.

Voilà plus d'un mois que je vais de *classiques* en *classiques* à la recherche de mon crime.] Il y en a qui m'ont dit [avec un sérieux bien risible :] — « Nous condamnons la littérature du XIX^e siècle, parce qu'elle est romantique. — Et pourquoi est-elle romantique? — Parce qu'elle est la littérature du XIX^e siècle. » — Cet argument ne m'a pas complètement satisfait. D'autres ont ajouté [avec un sourire pédantesque :] « On appelle *classiques* tous les ouvrages faits pour servir de modèles, et *romantiques* tous les ouvrages absurdes; donc, pour peu qu'on ait le sens commun, il est impossible qu'on soutienne la cause du romantisme. » — Ceci est plus fort; cependant on peut encore trouver mieux en cherchant bien. [J'ai donc continué à chercher, et j'ai enfin trouvé un homme d'esprit et de sens, classique dans l'âme, et qui paraît en savoir très long sur toutes ces choses. Il a bien voulu me permettre de lui adresser quelques questions, et il en est résulté entre nous le dialogue suivant :

A. Seriez-vous assez bon, monsieur, pour m'expliquer ce que vous entendez par le mot *romantique*? j'ai le plus grand intérêt pour mes amis et pour moi.....

47-59 *Conservé*. — 47 Il y a des hommes de lettres qui ont dit : « Nous condamnons — 52 ne nous a pas complètement satisfaits — 59-215 *Supprimé*.

B. Rien de plus facile, monsieur. Nous désignons par cette dénomination funeste, certains écrivains de l'époque actuelle, qui affectent de choisir leurs sujets dans les annales du moyen âge; on dit aussi de leurs ouvrages : ce sont des œuvres romantiques.

A. J'entends : ainsi, le *Jeune Malade* et le *Mendiant*, d'André Chénier; *Symetha* et la *Fille de Jephté*, de M. Alfred de Vigny; les Chants de l'*Arène* et du *Cirque*, de M. Victor Hugo; le poëme de *Madeleine*, de Mlle Delphine Gay, toutes ces productions, dont les sujets sont puisés dans l'antiquité, ne sont point romantiques; tandis que..... la *Mérovéide*, par exemple, et les *Chevaliers du Cygne*, et la *Philippide*, si elle est jamais, je ne dis pas achevée, mais terminée, doivent être traités de romantiques, n'est-ce pas?

B. Vraiment non, c'est tout le contraire.

A. Je ne vous entends plus.

B. Oh! moi, je m'entends bien, mais..... D'ailleurs, c'est au théâtre que la distinction de genre classique et romantique est surtout sensible.

A. Alors, d'après votre système sur le moyen âge, la tragédie des *Machabées*, de M. Guiraud.....

B. Est romantique.

A. Et Clovis, Brunehaut, les Scandinaves?

B. Ne le sont point..... Vous allez me dire encore que vous ne m'entendez pas; mais moi, je m'entends toujours. Tenez, ce qui nous exaspère le plus, c'est cette rage de germanisme et d'anglicisme, qui semble s'être emparée de nos poëtes romantiques; on les dirait mordus par Goëthe ou par Shakspeare. Eh, mon Dieu! s'ils veulent traiter des sujets modernes, ils n'ont qu'à.....

A. Ils n'ont qu'à faire comme M. Guiraud, dans

son *Comte Julien* qui n'est imité ni traduit de personne, au lieu de nous donner des *Jeanne Shore* qui sont prises partout.

B. Vous êtes encore dans l'erreur. *Jeanne Shore* n'est point romantique, mais pour le *Comte Julien*!..... Aussi vous ne me laissez jamais achever. J'allais ajouter que si l'on veut traiter des sujets modernes ou même empruntés aux théâtres étrangers, on n'a qu'à plier adroitement ses compositions à notre goût théâtral; car ce qui constitue le romantisme, est bien moins l'époque et la littérature où l'on prend son sujet, que la tendance de quelques auteurs à s'affranchir des règles de l'art.

A. Fort bien, vous avez sans doute en vue *Faliero* et *Pierre de Portugal*, où l'on change de décoration, très romantiquement, à chaque acte, et.....

B. Point du tout, vous ne me comprenez pas.

A. Et vous allez me citer, comme exemple à suivre, le *Saül* et la *Clytemnestre* de M. Soumet, qui, dans ces deux ouvrages, s'est montré si fidèle aux unités classiques.

B. Ce n'est pas cela, vous dis-je, ce n'est pas cela. *Clytemnestre* et *Saül* sont bien autrement romantiques que *Pierre de Portugal* et *Faliero*; on n'en fait pas le moindre doute parmi les *classiques* : nous nous entendons parfaitement..... Au reste, nous ne tenons pas beaucoup aux unités, et en parlant des règles de l'art, j'ai voulu parler des principes du goût, des lois du langage, du style enfin, que les romantiques outragent, et je dirais presque *révolutionnent* à chaque ligne, si je ne craignais pas de m'exprimer comme eux ou comme Ronsard.

A. Oh! pour cela, bravo! — Il est certain que le

style nerveux et si élevé de *Cinna*, et la versification si riche, si harmonieuse, si pompeuse d'*Iphigénie* ou d'*Athalie*, ne se rencontrent guère dans les cinq actes du *Tribunal secret*, qui ont trouvé tant de *francs-juges* au parterre de l'Odéon. Mais, en revanche, j'ai entendu dernièrement au même théâtre, deux scènes du *Turnus* de M. Pichald, dont j'ai retenu des vers tels que ceux-ci, des vers qu'on peut appeler *virgiliens*, qui de la bouche d'Enée ont passé dans la mémoire de tous les gens de goût :

Bannissons de nos maux l'affligeant souvenir,
Et d'un œil consolé regardons l'avenir.
Le Tibre est à mes fils promis par la victoire,
Et les enfers déjà m'ont raconté leur gloire;
Oui, je les ai comptés ces futurs conquérans
Qu'Anchise me montrait aux bords du Styx errans!
Déjà, de ces héros, j'ai, sur les rives sombres,
Vers les portes du jour vu se presser les ombres!
La terre attend ses rois, et créant des autels,
A l'Olympe agrandi promet des immortels.
Les voilà ces sept monts, où ma race féconde
Doit asseoir la cité conquérante du monde,
Mère d'un peuple-roi, dont les champs orgueilleux
Auront des laboureurs aussi grands que leurs dieux!
Leurs fils, empruntant l'aigle au maître du tonnerre,
La verront, s'élançant aux deux bouts de la terre,
Aux peuples étonnés porter Rome et ses lois,
Planer d'un vol altier sur la tête des rois,
Briser leur diadème, et des cités tremblantes
Rapporter, à grands cris, les dépouilles sanglantes.
. . . . . .*

* Nous ne pouvons pas prononcer le nom de M. Pichald sans témoigner avec quelle impatience le monde littéraire attend son *Léonidas*. Outre les grands tableaux dramatiques

B. Voilà sans doute de fort beaux vers, mais ils sont romantiques; tandis que les vers du *Tribunal secret* dont vous parliez tout à l'heure, ne sont pas romantiques, quoiqu'ils soient fort mauvais.

A. A la bonne heure, cette définition-là est infiniment préférable à toutes les autres.

B. Cela tient, voyez-vous.....

A. Oh! je vois maintenant à quoi cela tient. Vous appelez *romantique* ce qui est *poétique*. Il n'y a que de s'entendre. En récapitulant tous les ouvrages nouveaux que vous proscrivez, il est clair que vous pensez aujourd'hui comme pensaient autrefois les Subligny, les Perrault, les Lamotte, etc.; ils ne connaissaient pas le mot de *romantique*, voilà tout, mais ils vous reconnaîtraient tout de suite. Ainsi, ce procès si embrouillé des classiques et des romantiques n'est autre chose que l'éternelle guerre des esprits prosaïques et des âmes poétiques. — Adieu donc. »

Cette conversation peut se renouveler absolument dans les mêmes termes avec la plupart des prétendus *classiques*, et il n'y en a guère qu'on ne puisse amener aux mêmes résultats en abondant sans restriction dans leurs propres idées. Ils paraissent avoir d'excellentes théories, mais ils se perdent par l'application. C'est que leurs doctrines ne sont que dans leur mémoire; c'est qu'ils consultent peu leur jugement, jamais leur cœur, et qu'ils ont toujours deux mille volumes entre eux et l'ouvrage qui vient de paraître. Leur vue y arrive fatiguée, brouillée, émoussée, et presque

et les beaux développemens de passions et d'héroïsme que renferme cette tragédie, elle présente encore une double leçon morale et politique : le bannissement d'un usurpateur et la fuite d'un conquérant (M. F.).

incapable de distinguer autre chose que du noir et du blanc. Ils sont comme ces médecins qui n'ont étudié la médecine que dans les livres; les maladies et les remèdes sont classés dans leur tête dans un ordre admirable; causez de leur art avec eux, ils en parlent comme des livres eux-mêmes, mais gardez-vous de les appeler auprès du lit de votre femme ou de votre enfant : le *coup d'œil* leur manque, adieu leur art quand on les met vis-à-vis de la nature; ils ne reconnaissent plus aucune maladie, dès qu'il y a un malade; effrayés devant le moindre mal, parce qu'ils n'en avaient vu que la description, un léger dérangement dans le pouls, de petites rougeurs sur le visage, sont pour eux des symptômes funestes, et ils vous tuent, à propos d'une courbature, avec les remèdes qui vous auraient sauvé d'une fluxion de poitrine.

Je vous assure que plus je réfléchis sur ma classification en *prosaïques* et *poétiques*, plus je la trouve nette et significative. Les argumens et les exemples m'arrivent en foule dans la tête; je n'en resterai pas là, et vous verrez que ces dénominations resteront aux deux partis qui divisent aujourd'hui la littérature.]

« — Mais, nous dit-on, n'y a-t-il point parmi les rangs des romantiques, des gens à idées extravagantes, à imagination déréglée, dont les compositions ne ressemblent à rien, et dont le style est alternativement barbare ou ridicule? — Qui vous dit le contraire? N'avez-vous pas vous-mêmes dans vos rangs classiques des gens dont le style et les compositions

---

216-251 *Conservé, p.* XVI.

ressemblent à tout, qui ont des idées..... et une imagination..... c'est-à-dire, qui n'ont point d'idée ni d'imagination? Quelle conclusion peut-on tirer de là? depuis quand compte-t-on les forces de deux armées par leurs infirmes ou leurs recrues indisciplinées? Ces soldats *fictifs* ne font qu'embarrasser les fourgons ou entraver les opérations, et l'on se débarrasse des uns et des autres par un conseil de guerre, ou au premier hôpital. Agissons de même : j'ai déjà proposé aux *classiques* de leur abandonner tous nos fous, s'ils voulaient à leur tour nous abandonner leurs imbécilles; à condition pourtant qu'on ne ferait de mal à personne. Ma proposition est demeurée sans réponse; je la renouvelle solennellement. De cette manière, il ne restera plus dans les deux camps que des forces réelles et des troupes effectives, et nous compterons. Voyez comme cela simplifie la question. De notre côté, parmi les écrivains de toutes les nations, qu'on a tour à tour traités de *romantiques* depuis vingt ans, nous présenterons M. de Châteaubriand, lord Byron, M^me^ de Staël, Schiller, Monti, M. de Maistre, Gœthe, Thomas Moore, Walter Scott, M. l'abbé de la Mennais, etc., etc.; il ne nous appartient pas de citer des noms plus jeunes après ces grands noms. De l'autre côté, en choisissant dans la même époque, on verra figurer messieurs..... je laisse les noms en blanc; que les *classiques* les remplissent eux-mêmes; je ne peux

---

227-251 par leurs blessés et leurs infirmes? Laissez-nous compter nos forces effectives, les talens véritables qu'on a tour à tour traités de Romantiques depuis vingt-cinq ans; nous laisserons les noms *classiques* en blanc, vous les remplirez vous-mêmes. Nous ne pouvons pas mieux dire. Ensuite l'Europe ou un enfant décidera.

pas mieux dire. Ensuite, l'Europe ou un enfant décidera *.

[En attendant, un vaste système de persécution s'est organisé sur tous les points de la république des lettres, contre la nouvelle génération romantique. Nous osons à peine respirer sous ce régime de terreur littéraire, jusqu'ici sans exemple. A peine avons-nous dit : nous voilà !..... et déjà douze petits journaux tous les matins, douze petits théâtres tous les soirs, et tous les jours cinquante professeurs dans leurs cinquante chaires, tous les Athénées, toutes les Académies des provinces, et vous aussi Clémence-Isaure !

L'ingrate ! je l'aimais !..... je l'aimerais encore !

et tous les hommes d'esprit qui ne savent rien, et tous les savans qui n'ont pas d'esprit, et ceux en qui l'habitude de juger a desséché la faculté de sentir, et ceux qui, dans la peur de compromettre leur ignorante admiration, affectent sur le talent la supériorité de l'ennui, et ceux qui ont la conscience de leur infériorité, et tous les écoliers de sixième, et tous les rhéteurs, et tous les maîtres d'écriture, tous, animés d'une seule colère, formant une seule ligue, armés

* Parmi les auteurs étrangers que je viens de citer, il en est sans doute quelques-uns dont le système de composition dramatique est repoussé non-seulement par le goût français, mais par la raison elle-même. Ils n'en sont pas moins des poëtes du premier ordre, par la hauteur des pensées et la chaleur de l'âme, et des écrivains incomparablement supérieurs à tous les autres écrivains de leur nation, qui suivent des doctrines plus saines. C'est un malheur, mais on n'y peut rien (M. F.).

252-318 *Supprimé.*

de sifflets, de couplets, de pamphlets, se lèvent et marchent de front contre ces pauvres romantiques qui, n'ayant que des élégies pour se défendre, vont cacher leur guitare et leur effroi, sous le manteau bleu de la *Muse*. — Il est vrai que leurs chants vont au loin faire battre le cœur des jeunes hommes pour la gloire et pour la vertu, ou porter des paroles douces et brûlantes au cœur de la jeune femme isolée qui pense, le soir, à celui qu'elle aime. Il est vrai aussi que dans nos cercles brillans, dans ces fêtes où sont conviés les talens et la beauté, sur quatre-vingts sourires, il y en a soixante et dix pour les *romantiques*!..... il faut bien que chacun ait ses petits avantages.

N'importe, on nous accuse d'être des fanatiques, des athées, des jésuites, des protestans, des matérialistes, des illuminés, des obscurantistes, des révolutionnaires, des esclaves, des perturbateurs, des saints, des corrupteurs, et de mêler dans nos ouvrages l'amour à la religion : il vaudrait peut-être mieux y mêler la haine, n'est-ce pas?..... On nous accuse aussi d'être vagues, positifs, visionnaires, petits-maîtres, malades, mourans, bons-vivans, désespérés, que sais-je!..... et surtout d'avoir grossi d'une manière effrayante, la masse des mauvais vers en France. — Il est sûr que le sens commun devient bien rare, et qu'il se fait de bien méchans vers à Paris depuis qu'il y a des *romantiques*, ne fût-ce que les épîtres qu'on imprime contre eux toutes les semaines. On nous reproche encore d'aimer les torrens, les fleurs, les cimetières, la lune et les fiancées; et enfin, de nous aimer entre nous, et d'en faire confidence à tout le monde. — Je félicite beaucoup ceux que les cimetières n'intéressent pas..... sans doute tous les objets de leur

tendresse sont encore sur la terre. Je plains de toute mon âme ceux qui parlent de la lune avec indifférence : ils n'ont donc jamais marché deux à sa clarté voluptueuse, ni, à l'aide d'un de ses rayons, surpris le secret du cœur dans des yeux humides et brillans ! et, durant les longues absences, leurs regards n'ont donc jamais, dans son miroir magique, donné à d'autres regards un rendez-vous mystérieux ! — Quant à nous aimer entre nous, je passe condamnation. Je ne puis cacher que nous nous aimons, et que nous aimons la poésie comme si nous n'avions pas fait un vers de notre vie. Ce n'est pas la moins bizarre de nos innovations littéraires. Mais, nous vantons nos amis, et dans leurs ouvrages,] nous cherchons plutôt les beautés que les fautes ? — Je reconnais aussi ce tort, qu'on doit peut-être pardonner à des *parias* que tout le monde renie. Et puis, si nous avons des voiles pour quelques défauts, du moins nous n'avons pas de couronnes pour la médiocrité. C'est l'admiration pour le *médiocre* qui perd tous les arts.

[Mais tandis que je cherche à nous excuser, d'autres accusations pleuvent sur nous, les anathèmes se succèdent, la persécution continue : on a vu comment

---

318-324 *Idée conservée, p.* LVII : La critique devrait donc apprendre à se montrer un peu indulgente pour certains défauts, et très difficile sur la nature des beautés. C'est le *commun* seul qui, dans notre siècle, tue les arts et les lettres, soit qu'il garde la forme *classique*, soit qu'il affecte la forme *romantique* ; c'est contre le *commun* que toutes les colères de la saine critique doivent être dirigées. Pour nous, intimement convaincus de cet axiome de Boileau : « Il n'est pas de degré du médiocre au pire », si nous avons des voiles pour quelques défauts, du moins n'aurons-nous jamais de couronnes pour la médiocrité. — 325 et suiv. *Rien n'a été conservé de cette fin.*

les ridicules les plus opposés et les horreurs les plus incompatibles se trouvent miraculeusement rassemblés dans la personne d'un *romantique*; nos ennemis l'ont proclamé avec tant d'adresse et d'acharnement, que la grande majorité du public nous croit des monstres; on finira peut-être par le faire croire de même à la majorité du conseil des ministres, et je ne désespère pas qu'avant peu on ne nous donne vingt-quatre heures pour évacuer la capitale. — Ce jour-là, on fera un bon dîner dans tous les colléges, on sourira à la société philotechnique, et il y aura bal dans le salon noir de l'Athénée, et grande illumination à la Sorbonne. La Galiote, comme la plus *classique* des embarcations, sera pavoisée de mille couleurs; on verra les indifférens s'embrasser dans les rues, comme au sortir des calamités publiques, et de vieux grammairiens former des quadrilles avec d'anciennes fabulistes!.....

Encore, si l'édit fatal ne devait connaître aucune exception, si la proscription devait s'étendre à tous les ouvrages que nous compromettons par notre amour, si la tendre *Ourika*, par exemple, devait être aussi du voyage!..... il y a des compagnes qui consolent de l'exil. Certes, l'originalité du sujet, le *pittoresque* des tableaux, la jeunesse du style, se trouvent réunis dans cette *nouvelle* vraiment neuve, de manière à mériter, autant que possible, toutes les colères classiques, et cependant elle n'a rencontré que des adorateurs, et jamais le mot de *romantique* n'a été prononcé autour d'elle. Le charme qui règne dans cette délicieuse production semble l'avoir placée en dehors de toutes les discussions littéraires. On dirait que la charmante *Ourika* a voulu faire comme ces

oiseaux de son pays, qui s'assurent toujours un ciel pur en volant plus haut que l'orage.

L'orage vient enfin d'éclater sur nous; les foudres académiques ont tonné. — Déjà le *romantique* avait obtenu, après de longs débats, d'entrer, avec son acception nouvelle, dans le dictionnaire de l'Académie française, et sans doute on lui avait fait payer cher cette glorieuse hospitalité. Voilà que sur ces entrefaites l'*Institut* fait annoncer une séance solennelle où, devant les quatre Académies rassemblées, on entendra un réquisitoire contre le romantisme. Toute la *Muse française* s'enfuit à la campagne; je restai seul; et rassuré par ma propre obscurité, je me présentai dans l'enceinte redoutable, avec un front serein, parce qu'il est inconnu. Mais combien je tremblais pour mes amis absens! Je voyais çà et là, dans les tribunes publiques, des visages de versificateurs et d'amateurs classiques palpitans d'espoir et rayonnans de vengeance : ils avaient tant de joie qu'ils en étaient beaux! Et cependant les bancs de nos juges se garnissaient lentement, et tout autour de moi régnait ce formidable silence, précurseur de la tempête. En vain pour m'encourager durant ces terribles apprêts, et, au besoin même, pour me glorifier dans la personne de mes amis, je me disais que toutes les Académies de l'Italie avaient lancé leurs foudres contre la *Jérusalem*; que l'Académie française avait foudroyé *le Cid* à sa naissance, et de nos jours encore foudroyé *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs*, comme si un Dieu ne pouvait paraître sans être annoncé par des coups de tonnerre..... Je sentais trop bien que nous ne pouvions avoir avec ces illustres victimes que la triste conformité du malheur; et

lorsque M. Auger, qui était en même temps le président et le procureur-général de la haute Cour littéraire, déroula son papier menaçant, il me sembla qu'une bulle d'excommunication allait éclater sur ma tête, et je cherchais déjà une issue pour opérer ma retraite avant qu'elle ne devînt une déroute; mais quelques personnes compatissantes me reconnurent dans mon humiliation, m'appelèrent par mon nom proscrit, me tendirent la main sans craindre la contagion de mon infortune, et inventèrent une place pour m'accueillir : je n'ai pas besoin de dire que c'étaient des femmes.

M. Auger prononça son rapport. C'est un discours plein d'éloquence et d'érudition, de sel attique et de vues profondes, de fermeté et de convenances; il est tel enfin qu'on devait l'attendre d'un écrivain comme M. Auger, parlant devant le premier Corps savant de l'Europe. Le sage académicien a proclamé des principes sévères, mais n'a point cherché, comme nos ennemis l'espéraient, à en faire de pénibles applications. Il s'est plu, au contraire, à distinguer, dans les mêmes *romantiques*, le talent qu'il aime des systèmes qu'il condamne; si quelques saillies piquantes ont égayé tout le monde, elles ne pouvaient du moins blesser personne : beaucoup d'éclairs et fort peu de coups de tonnerre, voilà de quoi raccommoder avec les orages. Il est impossible, en un mot, de faire d'une manière plus loyale une guerre qui pourrait être plus juste..... Je m'arrête; il ne m'appartient pas de lutter, avec mon humble pinceau, contre une plume académique. Je me permettrai seulement deux observations sur deux passages de ce discours, qui rentrent en quelque sorte dans mon domaine. M. Auger a mis en opposition,

dans un tableau très malicieusement dessiné, la tristesse inconsolable de nos poésies, avec notre gaîté habituelle dans le monde, et il a tiré de ce contraste, des effets imprévus auxquels l'assemblée a répondu par les marques bruyantes d'une hilarité générale, que j'ai moi-même partagée. Mais, en y réfléchissant un peu, il n'y a rien de si ordinaire que cette prétendue bizarrerie. Depuis quand le rire de l'esprit suppose-t-il nécessairement la joie du cœur? Je pourrais aussi rappeler à M. Auger que Crébillon portait une gaîté douce dans la société; cependant ses ouvrages ne sont pas précisément folâtres. D'ailleurs, pour peu que M. Auger y tienne, nous pourrons lui fournir des romantiques dont l'humeur n'est guère plus joyeuse que leurs vers; qu'il passe quelques heures avec eux, et il nous en dira des nouvelles. Il a ensuite adressé un reproche d'une nature plus sérieuse aux poëtes de cette époque, qui paraissent se complaire quelquefois dans la peinture des scènes sanguinaires et des images monstrueuses, et il a ajouté que ces poëtes feraient douter de la bonté de leur cœur, sans aucun bénéfice pour leur esprit. Je ne sache point que la peinture de *Cacus*, des *Harpies*, ou de *Poliphême*, qui broie entre ses dents des membres palpitans et des chairs encore vivantes, ait jamais fait douter de l'humanité d'Homère et de Virgile, ni qu'il en soit résulté un grand préjudice pour leur talent.

On dit que M. de Stendhal va répondre à M. Auger; c'est une bonne fortune littéraire. La *Muse française* ne restera pas tranquille spectatrice de l'important débat qui occupe maintenant tous les esprits éclairés. Des plumes plus exercées que la mienne se chargeront, dans la prochaine livraison, de soumettre à

M. Auger quelques réflexions sur ce qu'il a dit, et principalement sur ce qu'il n'a pas dit. Au reste, il reconnaîtra, je l'espère, que nous sommes bien près de nous entendre, quand nous nous écoutons, et que si nous partons de points différens, nous tendons tous au même but. Ces discussions, lorsqu'elles sont franches et polies, doivent être regardées comme le triomphe et la vie des *Lettres*. Elles amènent les gens du monde à prendre du goût, une opinion, et peut-être à prendre parti pour des intérêts littéraires, en même temps qu'elles arrivent, par la controverse, à la conquête de cette vérité sans laquelle il n'y a point d'art. Dans la situation particulière où se trouve la littérature en France, il est même très utile que les corps académiques opposent une digue puissante au système d'innovation aventureuse de quelques-uns de nos jeunes poëtes; pourvu que les lisières ne soient pas des chaînes, et qu'il y ait de la paternité dans les corrections. Je crois, pour bien faire, qu'il faut que le *Pégase* du XIXe siècle soit monté par deux cavaliers, dont l'un tienne une bride et l'autre porte des éperons : de cette manière, il ne pourra ni s'emporter ni s'arrêter.

Quant aux genres *classique* et *romantique*, comme l'entendent les *prosaïques* qui n'y entendent rien, l'un est mort et enterré avant que nous ne soyons nés, l'autre n'existe pas, et ne peut pas exister. La querelle qu'on a suscitée à ce sujet est donc toute fantastique; c'est une guerre de cadavre à fantôme : il n'y aura personne de tué.]

LE JEUNE MORALISTE [E. DESCHAMPS].

DOUZIÈME LIVRAISON

(Juin 1824.)

POÉSIE

A LORD BYRON

FRAGMENT D'UN CHANT ÉLÉGIAQUE

Toi que déjà nos chants vont chercher dans les cieux,
Toi que la Grèce en deuil ajoute à tous ses dieux,
Astre sitôt perdu, dont la trace enflammée
Ne laisse pas au monde une vaine fumée,
Byron, mon luth plaintif te doit un chant d'adieux.

Il est beau de mourir pour une cause sainte,
De tomber plein de vie en la funèbre enceinte,
Au lieu de n'y traîner que des restes éteints.
Aux fêtes de la vie imprudent qui s'enivre,
Sans porter au cercueil l'ivresse des festins!
On peut toujours mourir dès qu'un nom doit survivre,
Alors qu'il doit grandir avec de grands destins.

Bien jeune pour la mort, déjà vieux pour la gloire,
Sûr de renaître dans l'histoire,

Chants Hellènes : Byron, Ipsara, Paris, Ladvocat, 1824, in-8°.

5 Byron, daigne inspirer ces funèbres adieux

Byron, au sort jaloux tu cèdes sans effroi;
Après de longs débats, c'est la seule victoire
Qu'on l'ait vu remporter sur toi.

Que dis-je! il lui tardait de proclamer tes titres :
Il sait qu'à nos respects il faut un souvenir;
Que la gloire, ici-bas, n'a que deux grands arbitres,
Qui sont la mort et l'avenir.
Aux hommages du monde il livre ta poussière;
Et tous ceux qui naguère ont blasphémé tes droits,
Te saluant grand homme, endormi sous la pierre,
T'ouvrent avec respect le sépulcre des rois.

Mais de ces rois obscurs tu tromperas l'attente;
Chargés d'un long oubli sous leur funèbre tente,
Eux qui t'auraient proscrit, osaient-ils espérer
Qu'unie à leurs débris, ta poussière éclatante,
D'un reflet de sa gloire irait les décorer?
Non, jusqu'à leur néant tu ne veux pas descendre;
A ceux qui t'ont aimé tu réserves ta cendre,
Et tu veux un asile où l'on aille pleurer.

Je t'ai pleuré vivant... aujourd'hui je te chante.
Quand le sort t'affranchit des terrestres douleurs,
Ce n'est pas moi, Byron, qui t'offrirai des pleurs;
Et s'il est sur ma lyre une corde touchante,
Je la réserve à tes malheurs.

---

23 ont méconnu — 26-31 *Substitue six vers nouveaux :*

Mais toi qui, retiré dans ton âme profonde,
D'un rang presque royal répudiais l'orgueil,
Qui, fuyant l'embarras des vanités du monde,
Savais tout le néant des pompes du cercueil,
Parmi tant de grandeurs tu ne veux pas descendre,
Près du toit paternel ton ombre veut errer.

33 Il te faut un asile

Tu ne respirais pas librement sur la terre :
Et comme le grand aigle, au haut des cieux monté,
Va chercher l'air brûlant qui nourrit le tonnerre,
Le souffle impatient de ton cœur solitaire
Aspirait l'immortalité.

Et le monde eût voulu que ton âme asservie
Se courbât humblement sous la commune vie,
Que, voyageur d'un jour, sur ce vaste univers,
Tu suivisses ta route en ce siècle pervers,
Sans proclamer ton nom, sans offenser l'envie,
Et sans blesser la foule en secouant tes fers!

Ah! tu n'étais pas fait pour marcher avec elle,
Pour te laisser conduire à la chaîne attaché :
Non, trop de feu céleste avait été caché
Sous ton enveloppe mortelle.

Quand la poudre enfermée en un frêle roseau
Prend la vie et s'élance en nos fêtes brillantes,
Jetant de tous côtés ses flammes pétillantes,
Courant, se déployant en gerbes, en réseau,
Des cris de peur joyeux à ses éclats répondent;
Les groupes éperdus se brisent, se confondent;
Car le tuyau qui siffle et serpente, enflammé,
Menace en effleurant, brûle ce qu'il caresse,
Se roule sous nos pieds, jusqu'à nous se redresse,
Trouble un jeune quadrille à la danse animé,
Et répand un effroi dont le cœur est charmé.

Tel au milieu de nous tu déployais tes ailes,
Tel, d'un feu dévorant et subtil tour à tour,
Ton vol faisait jaillir les vives étincelles;
Et les vulgaires yeux étaient blessés par elles;
Car il en est, hélas! qui se ferment au jour.

---

39 *Intercale dix-huit vers nouveaux.* — 44 d'une âme asservie — 45 Te courbant humblement — 46 *Vers supprimé.* — 51 Puis, te laisser

De ce monde stérile accusant l'indigence,
Impatient du dieu qui vivait dans ton sein,
Réalisant pour nous ce fabuleux larcin
Que poursuit d'un vautour l'éternelle vengeance,
Tu courais, tu fuyais, tu demandais aux vents
De soulever le poids de ta vie inquiète;
Du dieu qui t'emportait magnifique interprète,
Sur les monts, sur les flots, ou les sables mouvans,
Comme on cherche un abri, tu cherchais la tempête;
Et le temps et la mort n'avaient pas de retraite
Etrangère à tes pas vivans.

Eh quoi! dans ces belles vallées
Où l'oranger rougit son fruit suave et mûr,
Où les femmes, le soir, se promènent voilées,
Où le Guadalquivir, sous des cieux tout d'azur,
A ses bords parfumés verse un flot lent et pur,
Quoi! tes peines jamais n'ont été consolées!...

Soit qu'agitant la rame, aux chants du gondolier,
Ta voix priât d'amour la fille de Venise,
Soit qu'une belle esclave, aux rives du Céphise,
T'enseignât, rougissante, un seuil hospitalier,
Ou qu'aux pieds de la tour qui se penche sur Pise
Jetant son ombre au loin comme un grand peuplier,
Une jeune Toscane à tes côtés assise,
T'apprît de ces secrets qu'on ne peut oublier,

Heureux d'un mot charmant et d'une main pressée,
D'un humide regard qui se pose sur nous,
D'une voix caressante, et soudain oppressée,
N'as-tu jamais senti que vivre était bien doux?...

---

82 Où l'oranger suspend — 88 Ta nacelle égarât la fille — 90 T'offrit, en rougissant, un seuil — 96 qui se lève sur nous

Oui, le cœur du poëte a des bonheurs intimes;
Et tu les as goûtés, et ce sont là tes crimes.
On dit que ton sourire a donné le trépas;
Et l'on t'accuse au nom de tes belles victimes,
Qui pourtant ne t'accusaient pas.

Le poëte est semblable à ces lampes ardentes
Dont l'albâtre adoucit l'éclat trop radieux :
Pourquoi vous y brûler, papillons gracieux ?
Vous toutes, de Lara rêveuses confidentes,
Fallait-il exiger, Sémélés imprudentes,
Que le dieu tout entier se montrât à vos yeux!

Et vous, qui de son nom êtes encor parée *,
Toi surtout qu'il a tant pleurée **,
Enfant, qui pleureras un jour,
Oh! ne l'accusez plus... toute cendre est sacrée,
Et tout pardon se doit aux faiblesses d'amour.

Le monde entier t'absout, défenseur de la Grèce;
La sainte humanité te proclame innocent :
Déjà mouraient, au loin, ses longs cris de détresse;
Ta lyre y répondit avec un noble accent;
Et tu lui prodiguas tes trésors et ton sang.

Les rois qu'elle appelait ne voulaient pas l'entendre,
Et le joug retombait sur ses fils expirans;
Toi qui n'étais pas roi, tu courus la défendre,
Et la Grèce, ô Byron, t'accueillit dans ses rangs
Comme un de ses héros ranimé de sa cendre.

* Lady Byron (M. F.).
** Ada, sa fille (M. F.).

104-105 L'homme aux chants inspirés a des ailes ardentes | Dont il voile aux mortels l'éclat — 106 *Vers supprimé.* — 107 Vous, du sombre Lara — 116 La Grèce avec transport te proclame — 118 Ta voix y répondit — 122 les défendre

Tyrtée et Périclès sont fiers de t'acquérir;
Des bords où tu naquis abjure la mémoire!
Ta patrie est aux lieux qui consacrent ta gloire;
La Grèce est ta patrie, elle t'a vu mourir.
. . . . . .
. . . . . .

ALEX. GUIRAUD.

---

129 *Ajoute vingt-cinq vers.*

L'ATTENTE

ÉLÉGIE

Hier, en me quittant, il me disait : Demain!
Il n'a point paru ce matin;
Et moi je l'attendais, solitaire et parée
De ce collier de fleurs qu'il posa sur mon sein.
L'encens qui plaît à Cythérée,
Le parfum de la rose embaumait mon séjour.
Un mystérieux demi-jour
Glissait sous la moire azurée
Des rideaux au double contour,
Réunis et fermés par les mains de l'amour.
Devant l'image enchanteresse
Qui me rend sa présence et fut son premier don,
Assise, je laissais dans un mol abandon
Errer de mes pensers la rêveuse paresse.
Tous ces billets chéris, garans de sa tendresse,
Des sentimens du cœur interprètes si doux,
Reposaient entr'ouverts, épars sur mes genoux
Tremblans d'une inquiète ivresse.
Je ne les lisais pas; mais en pensant à lui
J'abaissais sur leurs traits des yeux pleins de ma flamme,
Et ces mots séducteurs dont il trompa mon âme,
Comme autrefois encor m'occupaient aujourd'hui;

Dialogues, contes et poésies, Paris, Trouvé, 1824, 2 vol. in-16.

15 Et ces billets

Je me les rappelais, j'aimais à les redire.
O de nos sens troublés quel est donc le délire!
Oui, tout bas à moi-même, oui, je les redisais
Ses vœux pour mon bonheur, que le volage oublie,
Et ses mille sermens de n'être qu'à Zélie.
Doux mensonge, tu m'abusais!
Tu charmais les ennuis d'une attente cruelle;
Tu réalisais mes désirs;
Tu me rendais tous les plaisirs
Que me dérobait l'infidèle!

Je restais seule; et l'heure avait sonné trois fois.
La porte, accoutumée à tourner sous les doigts
De l'ami qu'appelait ma tendresse inquiète,
Tristement sur ses gonds immobile et muette,
Attachait mes regards et ne les lassait pas.
Timide et résignée (amour le sait, hélas!),
« Sans quelque obstacle que j'ignore
» Il serait à mes pieds, je serais dans ses bras »,
Me disais-je, « attendons encore. »
Je lui créais des soins, des devoirs, des liens;
Je m'accusais d'impatience;
Je repoussais ma défiance,
Comme un tort plus grand que les siens.
Tantôt sur le parquet sonore
Multipliant mes pas, au hasard enlacés,
Tantôt inanimée, et les regards fixés
Sur cette porte que j'implore,
J'attends, je crains, j'espère, et mon espoir est vain.
Il ne reparaît pas. M'aurait-il oubliée?
Non, non, je le verrai, mon cœur en est certain.
Hier, en me quittant triste et de pleurs noyée,
N'a-t-il pas répété : Demain!
Sa bouche sur ma bouche et sa main sur ma main,

---

35 De l'ami qu'attendait

N'ont-elles pas encor garanti ses promesses ?
Ah ! j'en crois son amour, ses sermens, ses caresses.
Il viendra. Cependant je vois tomber le jour ;
Le temps emporte sur son aile
L'espoir de mes plaisirs envolé sans retour ;
Je reste seule. O dieux ! n'aurait-il plus d'amour ?
Et moi, ne serais-je plus belle ?

BRIFAUT.

SUR LA MORT DE BYRON

(Fragment d'un poème qui va être publié.)

Son génie était las des gloires de la lyre,
Et déjà dédaignant cet impuissant délire,
Quittant le luth divin qu'il vouait à l'enfer,
Sa main impatiente avait saisi le fer.
Deux couronnes sont tout dans les fastes du monde :
Orné de la première, il voulait la seconde;
Il allait la chercher au pays du laurier,
Et le poëte en lui faisait place au guerrier.
Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense;
Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence!
Heureux celui qui meurt et qui ferme des yeux
Tout éblouis encor de rêves glorieux!
Il n'a pas vu des siens la perte ou la défaite;
Il rend au milieu d'eux une âme satisfaite;
Et s'exhalant en paix dans son dernier adieu,
Le feu qui l'anima retourne au sein de Dieu.
A l'éternel foyer Dieu rappelle ton âme;
Tu le sais à présent d'où venait cette flamme
Qui, prenant dans ton cœur un essor trop puissant,
A dévoré ton corps et brûlé tout ton sang.
. . . . . .

Peut-être, parvenue à l'âge des douleurs,
Vierge encore au berceau, née entre deux malheurs,

Vigny n'a ni publié le poème, ni réimprimé ce fragment.

Connaissant tout son père et fuyant sa famille,
Devant ce cœur brisé viendra tomber sa fille *;
Et quand le luth muet et le fer paternel
Auront reçu les pleurs de son deuil éternel,
Sa voix douce, évoquant une mémoire amère,
Y chantera l'adieu qu'il chanta pour sa mère.

. . . . . .

Poëte-conquérant, adieu pour cette vie!
Je regarde ta mort et je te porte envie;
Car tu meurs à cet âge où le cœur, jeune encor,
De ses illusions conserve le trésor.
Tel, aux yeux du marin, le soleil des tropiques
Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques,
Et, sans pâlir, descend à son nouveau séjour
Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

Le Comte Alfred de VIGNY.

* Ada, cette jeune enfant dont il a parlé dans l'Élégie intitulée *Adieu*, et dans *Child-Harold* (M. F.).

PLAINTE DE LA JEUNE EMMA

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère. — Oh! non pas!
Je chante?... écoutez bien : une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas.

C'est que j'ai rencontré des regards dont la flamme
Semble avec mes regards ou briller ou mourir,
Et cette âme, sœur de mon âme,
Hélas! que j'attendais pour aimer et souffrir...

Ta bouche, ô mon ami, trop timide ou trop fière,
N'a trahi qu'à moitié le secret de tes vœux;
Moi, je t'appartiens tout entière :
Pour te voir seulement je chéris la lumière,
Et chaque nuit un songe achève tes aveux.

Aussi, pleine de trouble, et d'ivresse, et d'alarmes,
J'ai fui de tes yeux noirs la brûlante douceur;
Loin de toi, contre toi j'ai cru trouver des armes;
Mes pas du bois natal ont cherché l'épaisseur;
La biche y vient à moi se sauver du chasseur;...
Tout ce qui me charmait n'a plus rien de ses charmes,
Et même sans joie et sans larmes
J'ai revu ma mère et ma sœur.

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Etudes françaises et étrangères*, Paris, U. Canel, 1828, in-8°.

Ma mère, ma sœur, mes compagnes,
Vieux château, tout peuplé de souvenirs si doux,
Verts sentiers, mon beau lac, mes forêts, mes montagnes,
C'est moi, c'est votre Emma; la reconnaissez-vous ?

Et vous, mes églantiers, dont ma rieuse enfance
Dépouillait les rameaux enfans,
Oserez-vous refleurir blancs
Comme aux jours de mon innocence ?...

Je souffre, on ne me comprend pas;
On s'étonne, on me dit que je suis jeune et vive,
Qu'il faut rire et chanter. — Je vais chanter, hélas !
Pourvu qu'une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas !

EMILE DESCHAMPS.

LITTÉRATURE

SUR GEORGES GORDON

LORD BYRON

[Ce n'est pas sans quelque effroi que nous avons accepté la tâche honorable, mais pénible, de rendre ici un public hommage à la mémoire de lord Byron. Nous nous serions même refusé à être en cette circonstance solennelle l'interprète des regrets de la *Muse française*, si nous n'avions pensé que cette gloire n'est pas de celles qui ont besoin d'un éloquent panégyriste et d'un illustre défenseur. Nous sommes d'ailleurs convaincu qu'à une pareille *oraison*

Une partie de cet article (78-271) reproduite dans les *Annales Romantiques* de 1827-1828, sous le titre : « Sur Lord Byron et ses rapports avec la littérature moderne. » — *Littérature et philosophie mêlées*, Paris, Renduel, 1834, in-8°, t. II, p. 61 : « Sur Lord Byron. A propos de sa mort. »

1-16 *Substitue :* Nous sommes en juin 1824. Lord Byron vient de mourir. On nous demande notre pensée sur lord Byron, et sur lord Byron mort. Qu'importe notre pensée? A quoi bon l'écrire, à moins qu'on ne suppose qu'il est impossible à qui que ce soit de ne pas dire quelques paroles dignes d'être recueillies en présence d'un aussi grand poëte et d'un aussi grand évènement.

funèbre, on écoute moins le sens des paroles que l'accent dont on les prononce; et pourvu qu'à défaut des grâces du langage, il y ait dans ce que nous allons dire quelque chose de ce que nous éprouvons, notre but nous semblera rempli. Enfin, nous espérons que le sujet lui-même communiquera à notre voix un peu de son importance et de son intérêt.] A en croire les ingénieuses fables de l'Orient, une larme devient perle en tombant dans la mer.

Dans l'existence particulière que nous a faite le goût des lettres, dans la région paisible où nous a placé l'amour de l'indépendance et de la poésie, la mort de Byron a dû nous frapper en quelque sorte comme une calamité domestique. Elle a été pour nous un de ces malheurs qui touchent de près. L'homme qui a dévoué ses jours au culte des muses, sent le cercle de sa vie physique se resserrer autour de lui, en même temps que la sphère de son existence intellectuelle s'agrandit. Un petit nombre d'êtres chers occupent les tendresses de son cœur, tandis que tous les poëtes, morts et contemporains, étrangers et compatriotes, s'emparent des affections de son âme. La nature lui avait donné une famille, la poésie lui en crée une seconde. Ses sympathies, que si peu d'êtres éveillent auprès de lui, s'en vont chercher, à travers le tourbillon des relations sociales, au delà des temps, au delà des espaces, quelques hommes qu'il comprend, et dont il se sent digne d'être compris. Tandis que, dans la rotation monotone des habitudes et des affaires, la foule des indifférens le froisse et le heurte sans émouvoir son attention, il s'établit, entre lui et

---

25 au culte des lettres

ces hommes épars que son penchant a choisis, d'intimes rapports et des communications, pour ainsi dire, électriques. Une douce communauté de pensées l'attache, comme un lien invisible et indissoluble, à ces êtres d'élite, isolés dans leur monde, ainsi qu'il l'est dans le sien; de sorte que, lorsque par hasard il vient à rencontrer l'un d'entre eux, un regard leur suffit pour se révéler l'un à l'autre; une parole, pour pénétrer mutuellement le fond de leurs âmes et en reconnaître l'équilibre; et au bout de quelques instans, ces deux étrangers sont ensemble comme deux frères nourris du même lait, comme deux amis éprouvés par la même infortune.

Qu'il nous soit permis de le dire, et, s'il le faut, de nous en glorifier; une sympathie, du genre de celle que nous venons d'expliquer, nous entraînait vers Byron. Ce n'était pas certainement l'attrait que le génie inspire au génie; c'était du moins un sentiment sincère d'admiration, d'enthousiasme et de reconnaissance; car on doit de la reconnaissance aux hommes dont les chants et les actions font battre noblement le cœur. Quand on nous a annoncé la mort de ce poëte, il nous a semblé qu'on nous enlevait une part de notre avenir. Nous n'avons renoncé qu'avec amertume à jamais nouer avec Byron une de ces poétiques amitiés qu'il nous est si doux et si glorieux d'entretenir avec la plupart des principaux esprits de notre époque; et nous lui avons adressé ce beau vers dont un poëte de son école saluait l'ombre généreuse d'André Chénier :

Adieu donc, jeune ami que je n'ai pas connu!

---

61 dont les œuvres et les actions

Puisque nous venons de laisser échapper un mot sur l'*école* particulière de lord Byron, il ne sera peut-être pas hors de propos d'examiner ici quelle place elle occupe dans l'ensemble de la littérature actuelle, que l'on attaque comme si elle pouvait être vaincue, que l'on calomnie comme si elle pouvait être condamnée. Des esprits faux, habiles à déplacer toutes les questions, cherchent à accréditer parmi nous une erreur bien singulière. Ils ont imaginé que la société présente était exprimée en France par deux littératures absolument opposées; c'était dire que le même arbre portait naturellement à la fois deux fruits d'espèce contraire, que la même cause produisait simultanément deux effets incompatibles; mais ces ennemis des innovations ne se sont pas même aperçus qu'ils créaient là une logique toute nouvelle. Ils continuent chaque jour de traiter la littérature qu'ils nomment *classique,* comme si elle vivait encore, et celle qu'ils appellent *romantique*, comme si elle allait périr. Ces doctes rhéteurs, qui vont proposant sans cesse de changer ce qui existe contre ce qui a existé, nous rappellent involontairement le Roland fou de l'Arioste qui prie gravement un passant d'accepter une jument morte en échange d'un cheval vivant. Roland, il est vrai, convient *que sa jument est morte*, tout en ajoutant *que c'est là son seul défaut*; mais les Rolands du prétendu *genre classique* ne sont pas encore à cette hauteur, en fait de jugement ou de bonne foi. Il faut donc leur arracher ce qu'ils ne veulent pas accorder, et leur déclarer qu'il n'existe aujourd'hui qu'une littérature, comme il n'existe qu'une société;

---

82 c'est-à-dire

que les littératures antérieures, tout en laissant des monumens immortels, ont dû disparaître, et ont disparu avec les générations dont elles ont exprimé les habitudes sociales et les émotions politiques. Le génie de notre époque peut être aussi beau que celui des époques les plus illustres, il ne peut être le même; et il ne dépend pas plus des écrivains contemporains de ressusciter une littérature* passée, qu'il ne dépend du jardinier de faire reverdir les feuilles de l'automne sur les rameaux du printemps.

Qu'on ne s'y trompe pas : c'est en vain surtout qu'un petit nombre de petits esprits essaient de ramener les idées générales vers le désolant système littéraire du dernier siècle. Ce terrain, naturellement aride, est depuis long-temps desséché. D'ailleurs on ne recommence pas les madrigaux de Dorat après les guillotines de Robespierre, et ce n'est pas au siècle de Buonaparte qu'on peut continuer Voltaire. La littérature *réelle* de notre âge, celle dont les auteurs sont proscrits à la façon d'Aristide; celle qui, répudiée par toutes les plumes, est adoptée par toutes les lyres; celle qui, malgré une *persécution* vaste et calculée, voit tous les talens éclore dans sa sphère orageuse, comme ces fleurs qui ne croissent qu'en des lieux battus des vents; celle enfin qui, réprouvée par ceux

* Il ne faut pas perdre de vue en lisant ceci que par les mots *littérature d'un siècle* on doit entendre non-seulement l'ensemble des ouvrages produits durant ce *siècle,* mais encore l'ordre général d'idées et de sentimens qui (le plus souvent à l'insu des auteurs mêmes) a présidé à leur composition (M. F.).

---

120 Bonaparte

qui décident sans méditer, est défendue par ceux qui pensent avec leur âme, jugent avec leur esprit et sentent avec leur cœur; cette littérature n'a point l'allure molle et effrontée de la muse qui chanta le cardinal Dubois, flatta la Pompadour et outragea notre Jeanne d'Arc; elle n'interroge ni le creuset de l'athée, ni le scalpel du matérialiste; elle n'emprunte pas au sceptique cette balance de plomb dont l'intérêt seul rompt l'équilibre; elle n'enfante pas dans les orgies des chants pour les massacres; elle ne connaît ni l'adulation, ni l'injure; elle ne prête point de séductions au mensonge; elle n'enlève point leur charme aux illusions; étrangère à tout ce qui n'est pas son but véritable, elle puise la poésie aux sources de la vérité; son imagination se féconde par la croyance; elle suit les progrès du temps, mais d'un pas grave et mesuré; son caractère est sérieux, sa voix est mélodieuse et sonore; elle est, en un mot, ce que doit être la commune pensée d'une grande nation après de grandes calamités, triste, fière et religieuse. Quand il le faut, elle n'hésite pas à se mêler aux discordes publiques pour les juger ou pour les apaiser; car nous ne sommes plus au temps des chansons bucoliques, et ce n'est pas la muse du dix-neuvième siècle qui peut dire :

Non me agitant populi fasces, aut purpura regum.

Cette littérature cependant, comme toutes les choses de l'humanité, présente, dans son unité même, son côté sombre et son côté consolant. Deux écoles se sont formées dans son sein, qui représentent la double situation où nos malheurs politiques ont respectivement laissé les esprits : la résignation et le

désespoir. Toutes deux reconnaissent ce qu'un *philosophisme* moqueur avait nié, l'éternité de Dieu, l'âme immortelle, les vérités primordiales et les vérités révélées; mais celle-ci pour adorer, celle-là pour maudire. L'une voit tout du haut du ciel; l'autre, du fond de l'enfer. La première place au berceau de l'homme un ange qu'il retrouve encore assis au chevet de son lit de mort; l'autre environne ses pas de démons, de fantômes et d'apparitions sinistres. La première lui dit de se confier, parce qu'il n'est jamais seul; la seconde l'effraie en l'isolant sans cesse. Toutes deux possèdent également l'art d'esquisser des scènes gracieuses et de crayonner des figures terribles; mais la première, attentive à ne jamais briser le cœur, donne encore aux plus sombres tableaux je ne sais quel reflet divin; la seconde, toujours soigneuse d'attrister, répand sur les images les plus riantes comme une lueur infernale. L'une enfin ressemble à Emmanuel, doux et fort, parcourant son royaume sur un char de foudre et de lumière; l'autre est ce superbe Satan *, qui entraîna tant d'étoiles dans sa chute lorsqu'il fut précipité du ciel. Ces deux écoles *jumelles*, fondées sur la même base, et nées, pour ainsi dire, au même berceau, nous paraissent spécialement représentées dans la littérature européenne par deux illustres génies [(dont le premier est, il est vrai, supérieur au second autant par sa propre élévation que

* Ce n'est ici qu'un simple rapport, qui ne saurait justifier le titre d'*Ecole satanique* sous lequel un homme de talent a désigné l'école de lord Byron (M. F.).

---

160 ce qu'une philosophie moqueuse

par la hauteur de sa morale)] : Châteaubriand et Byron.

Au sortir de nos prodigieuses révolutions, deux ordres politiques luttaient sur le même sol : une vieille société achevait de s'écrouler; une société nouvelle commençait à s'élever. Ici des ruines, là des ébauches. Lord Byron, dans ses lamentations funèbres, a exprimé les dernières convulsions de la société expirante; M. de Châteaubriand, avec ses inspirations sublimes, a satisfait aux premiers besoins de la société ranimée. La voix de l'un est comme l'adieu du Cygne à l'heure de la mort; la voix de l'autre est pareille au chant du Phénix renaissant de sa cendre.

Par la tristesse de son génie, par l'orgueil de son caractère, par les tempêtes de sa vie, lord Byron est le type du genre de poésie dont il a été l'interprète. Tous ses ouvrages sont profondément marqués du sceau de son individualité. C'est toujours une figure sombre et hautaine que le lecteur voit passer dans chaque poëme comme à travers un crêpe de deuil. Sujet quelquefois, comme tous les penseurs profonds, au vague et à l'obscurité, il a des paroles qui sondent toute une âme, des soupirs qui racontent toute une existence. Il semble que son cœur s'entr'ouvre à chaque pensée qui en jaillit, comme un volcan qui vomit des éclairs. Les douleurs, les joies, les passions n'ont point pour lui de mystères, et s'il ne fait voir les objets terrestres qu'à travers un voile, il montre à nu les régions idéales. On peut lui reprocher de négliger

---

203 dont il a été le poëte — 215 les objets réels

absolument l'ordonnance de ses plans; défaut grave, car un poëme qui manque de plan, est un édifice sans charpente ou un tableau sans perspective. Il pousse également trop loin le lyrique dédain des transitions, et l'on désirerait parfois que ce peintre si fidèle des émotions intérieures, jetât sur les descriptions physiques des clartés moins fantastiques et des teintes moins vaporeuses. Son génie ressemble trop souvent à un promeneur sans but qui rêve en marchant, et qui, absorbé dans une intuition profonde, ne rapporte qu'une image confuse des lieux qu'il a parcourus. Quoi qu'il en soit, dans ses moins louables productions, cette capricieuse imagination s'élève à des hauteurs où l'on ne parvient pas sans des ailes. L'aigle a beau fixer ses yeux sur la terre, il n'en conserve pas moins le regard sublime dont la portée s'étend jusqu'au soleil*. On a prétendu que l'auteur

a * Dans un moment où l'Europe entière rend un éclatant hommage au génie de lord Byron, avoué grand homme depuis qu'il est mort, le lecteur sera curieux de relire ici quelques phrases de l'article *remarquable* dont la *revue d'Edimbourg*,
e journal accrédité, salua l'illustre poëte à son début. C'est d'ailleurs sur ce ton que certains journaux nous entretiennent chaque matin ou chaque soir des premiers talens de notre époque.

« La poésie de notre jeune lord est de cette classe que *ni les*
j *dieux ni les hommes ne tolèrent*, [comme dit Horace;] ses inspirations sont si [constamment] *plates* qu'on pourrait *les comparer à une eau stagnante*. Comme *pour s'excuser*, le noble auteur ne cesse de rappeler qu'il est *mineur*... Peut-être veut-il

---

217 l'ordonnance de ses poëmes — 218 qui manque d'ordonnance — 228-229 même dans ses moins belles œuvres

l le noble lord

de *Don Juan* appartenait par un côté de son esprit à
235 l'école de l'auteur de *Candide*. Erreur! Il y a une

nous dire : « Voyez comme un *mineur* écrit! » Mais hélas!
o nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans, et celle de Pope à douze. Loin d'apprendre avec surprise que de *mauvais vers* ont été écrits par un écolier au sortir du collége, nous croyons la chose très commune, et *sur dix écoliers, neuf peuvent en faire autant et mieux que lord Byron.*

. . . . . .

t » Dans le fait, cette seule considération (celle du rang de l'auteur) nous fait donner une place à lord Byron dans notre journal, *outre notre désir de lui conseiller d'abandonner la poésie* pour mieux employer ses talens.

» Dans cette intention, nous lui dirons que la rime et le
ɣ nombre des pieds, quand ce nombre serait toujours régulier, ne constituent pas toute la poésie. Nous voudrions lui persuader qu'*un peu d'esprit et d'imagination sont indispensables*, et que pour être lu un poëme a besoin aujourd'hui *de quelque pensée ou nouvelle ou exprimée de façon à paraître telle.*

ee » Lord Byron *devrait aussi prendre garde de tenter ce que de grands poëtes ont tenté avant lui*, car les comparaisons ne sont nullement agréables, *comme il a pu l'apprendre de son maître d'écriture...*

» Quant à ses imitations de la poésie ossianique, nous nous
jj y connaissons si peu que nous risquerions de critiquer du Macpherson tout pur en voulant exprimer notre opinion sur les *rapsodies* de ce nouvel imitateur... Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles ressemblent à du Macpherson, et nous sommes sûrs qu'elles sont *tout aussi stupides et ennuyeuses*
oo que celles de notre compatriote...

» Une grande partie du volume est consacrée à immortaliser les occupations de l'auteur pendant son éducation : nous sommes fâchés de donner une *mauvaise idée de la psalmodie du collége* par la citation de ces stances attiques : (*suit la cita-*
tt tion)...

» Mais, quelque jugement qu'on puisse prononcer sur les poëmes du noble mineur, il nous semble que nous devons les

---

uu sur les poésies

étrange différence entre le rire de Byron et le rire de Voltaire : Voltaire n'avait pas souffert.

Ce serait ici le moment de dire quelque chose de la vie si tourmentée du noble poëte; mais, dans l'incer-
240 titude où nous sommes sur les causes réelles des malheurs domestiques qui avaient aigri son caractère, nous aimons mieux nous taire, de peur que notre plume ne s'égare malgré nous. Ne connaissant lord Byron que d'après ses poëmes, il nous est doux de lui
245 supposer une vie selon son âme et son génie. Comme tous les hommes supérieurs, il a certainement été en proie à la calomnie. Nous n'attribuons qu'à elle les bruits injurieux qui ont si long-temps accompagné

prendre comme nous les trouvons *et nous en contenter*; car ce sont *les derniers* que nous recevrons de lui... Qu'il réussisse
fff ou non, il est très peu probable qu'il condescende de nouveau à devenir auteur. Prenons donc ce qui nous est offert et soyons reconnaissans. De quel droit *ferions-nous les délicats*, pauvres diables que nous sommes! c'est trop d'honneur pour nous de tant recevoir d'un homme du rang de ce lord...
eee Soyons reconnaissans, nous le répétons; et ajoutons avec le bon Sancho : Que Dieu bénisse celui qui nous donne! *ne regardons pas le cheval à la bouche quand il ne coûte rien.* »

Lord Byron daigna se venger de ce misérable fatras de lieux communs, thème perpétuel que la médiocrité envieuse re-
iij produit sans cesse contre le génie. Les auteurs de la *Revue d'Edimbourg* furent contraints de reconnaître son talent sous les coups de son fouet satirique. L'exemple paraît bon à suivre. Nous avouerons cependant que nous eussions mieux aimé voir lord Byron garder à leur égard le silence du mé-
ooo pris. Si ce n'eût été le conseil de son intérêt, c'eût été du moins celui de sa dignité (M. F.).

---

236 Il y a une différence profonde

vy ce sont les dernières

l'illustre nom du poëte. D'ailleurs, celle que ses torts ont offensée, les a sans doute oubliés la première en présence de sa mort; nous espérons qu'elle lui a pardonné : car nous sommes de ceux qui ne pensent pas que la haine et la vengeance aient quelque chose à graver sur la pierre d'un tombeau.

Et nous, pardonnons-lui de même ses fautes, ses erreurs et jusqu'aux ouvrages où il a paru descendre de la double hauteur de son caractère et de son talent; pardonnons-lui, il est mort si noblement! Il est si bien tombé! Il semblait là comme un belliqueux représentant de la muse moderne dans la patrie des muses antiques. Généreux auxiliaire de la gloire, de la religion et de la liberté, il avait apporté son épée et sa lyre aux descendans des premiers guerriers et des premiers poëtes; et déjà le poids de ses lauriers faisait pencher la balance en faveur des malheureux Hellènes. Nous lui devons, nous particulièrement, une reconnaissance profonde. Il a prouvé à l'Europe que les poëtes de l'école nouvelle, quoiqu'ils n'adorent plus les dieux de la Grèce païenne, admirent toujours ses héros, et que s'ils ont déserté l'Olympe, du moins ils n'ont jamais dit adieu aux Thermopyles.

La mort de Byron a été accueillie dans tout le continent par les signes d'une douleur universelle. Le canon des Grecs a long-temps salué ses restes, et un deuil national a consacré la perte de cet étranger parmi les calamités publiques. Les portes orgueilleuses de Westminster se sont ouvertes comme d'elles-mêmes, afin que la tombe du poëte vînt honorer le sépulcre des rois. Le dirons-nous? au milieu de ces glorieuses marques de l'affliction générale, nous avons cherché quel témoignage solennel

d'enthousiasme Paris, cette capitale de l'Europe, rendait à l'ombre héroïque de Byron ; et nous avons vu une marotte qui insultait sa lyre, et des tréteaux qui outrageaient son cercueil* !

VICTOR-M. HUGO.

a * Quelques jours après la nouvelle de la mort de lord Byron, on représentait encore à je ne sais quel théâtre du boulevard, je ne sais quelle facétie de mauvais ton et de mauvais goût, où le noble poëte est personnellement mis en scène sous le *e* nom ridicule de lord *Trois-Etoiles* (M. F.).

---

d où ce noble poëte

REVUE POÉTIQUE

La *Muse française* devait répondre dans cette livraison au discours de M. Auger, mais elle ne peut que pleurer et chanter Byron. Qui oserait poursuivre une discussion sous des cyprès! Chez les anciens, quand un héros était tombé dans le combat, les deux camps faisaient silence, toutes les armes s'abaissaient, et il y avait une trêve à toutes les colères, afin qu'on traînât le deuil saintement, et qu'on répandît longtemps des larmes et des fleurs sur la tombe immortelle. Quelquefois seulement de jeunes athlètes, en invoquant le demi-dieu, renouvelaient dans l'enceinte funèbre les jeux guerriers qu'il avait tant aimés, et s'exerçaient à vaincre en figurant ses exploits. Nous pouvons de même aujourd'hui appeler autour de la lyre muette de Byron, les modestes lyres de nos jeunes poëtes. C'est là qu'ils doivent venir chercher des leçons et des inspirations, c'est là qu'ils apprendront les secrets de l'harmonie et les mystères du cœur. Ils ne doivent pas craindre de chanter devant l'ombre illustre. Sans doute, du haut de son immortalité, le grand poëte s'intéresse encore aux concerts de la vie; il sourit à nos préludes imparfaits, et ne désespère pas de rencontrer quelques émules au milieu de cette génération nouvelle où il trouve tant d'admirateurs. Plusieurs Recueils poétiques ont paru depuis

quelque temps sans que la *Muse française* ait pu encore en entretenir ses lecteurs; elle va profiter de la trève romantique, pour se mettre au courant, sauf à recommencer plus tard les hostilités; M. Auger et l'Académie ne perdront rien ou plutôt ne gagneront rien pour attendre.

Resserré dans des bornes assez étroites, je ne pourrai donner que peu d'étendue à l'analyse de ces divers Recueils, dont quelques-uns mériteraient plus d'un article par leur importance et le talent qu'ils révèlent. Du moins, ma prose n'envahira pas une place qui sera beaucoup mieux occupée par des fragmens de ces poésies nouvelles; car je suis persuadé qu'un des meilleurs moyens de faire connaître la voix d'un chanteur, c'est de le laisser chanter.

Les Tristes, par M. Belmontet *, appellent d'abord mon attention. Quelques pièces de ce jeune poëte, couronnées par l'Académie des Jeux floraux, avaient déjà donné une haute idée de son talent. La publication de son Recueil est un évènement remarquable pour le peu de personnes qui regardent encore la haute et belle poésie comme quelque chose. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de poëtes contemporains qui possèdent à un plus haut degré que M. Belmontet, la noble facture du vers alexandrin, la grâce de l'expression et la fraîcheur du coloris; je n'en connais point qui aient plus d'âme et de sensibilité. Il semble, en écrivant, avoir eu toujours sous les yeux ce vers de Lemierre :

Sois sensible; sans l'âme il n'est point de génie.

* Un volume in-18. Chez Boulland, rue du Battoir, n° 12. Prix : 3 fr. (M. F.).

Voici la fin d'une élégie, ayant pour titre *l'Influence* : l'auteur vient de parler d'une femme..... adorable, bien entendu.

Fière d'être Française, idolâtrant la France,
Elle a toujours pour elle une illustre espérance :
Elle ne croit jamais à de honteux revers,
La France est dans son cœur reine de l'univers.
La France, beau pays, mais plus belle patrie,
Mère des preux, berceau de la chevalerie,
Où la femme, inspirant le génie et l'honneur,
Récompense la gloire en donnant le bonheur.

C'est ainsi qu'elle enflamme, en devenant plus belle,
Mon orgueil pour la France et mon amour pour elle.
Sa vertu grande et fière et ses pensers plus grands
Tourmentent mes esprits d'aiguillons dévorans.
Je voudrais m'illustrer par une mort sacrée,
Et du besoin d'un nom mon âme est altérée.
Je ne vois plus la vie et ses molles langueurs,
Je ne vois que la gloire et l'éclat des grands cœurs.
Je voudrais sur le temps assurer ma victoire,
Prendre mon vol aux cieux et mon rang dans l'histoire :
La poésie alors appelle mes ardeurs ;
Je veux de l'épopée embrasser les grandeurs.
Tantôt c'est l'ode ardente, ou la tendre élégie,
Ou du drame sanglant la tragique énergie;
Et passant au delà des intérêts humains,
De l'immortalité je prends tous les chemins.

L'*Enfant du Château* est une pièce d'une couleur et d'un ton tout différens, mais où l'on retrouve le même charme. Je vais en citer le début, en regrettant de ne pouvoir la transcrire tout entière :

Où va la jeune fille, aux regards s touchans,
Qui d'un pas matinal se hâte dans les champs ?

Le noir castor, paré de plumes ondoyantes,
En cercle de son front ceint les grâces riantes,
Et foule des cheveux, naguère tout dorés,
Mais qu'un naissant ébène a déjà colorés.
. . . . . .
Ses yeux sont rayonnans d'une vive lumière :
Elle vient du château, volant à la chaumière;
Et ses regards errans, aux rayons du matin,
Cherchent le toit de chaume à l'horizon lointain.
Les neiges de Noël ont voilé la campagne.

Sa mère, sans parler, sourit et l'accompagne,
De trahir sa tendresse en secret se défend,
Et semble avec délice admirer son enfant.
. . . . . .
Mais la neige où s'imprime un petit pied sans crainte,
De leurs pas inégaux au loin garde l'empreinte;
Et leur trace apparaît sur les flocons d'argent,
Des marches du château jusqu'au seuil indigent.

La chaumière aux hivers est à demi fermée :
De son faîte blanchi sort un peu de fumée.
L'enfant, que l'air colore, accourt, frappe deux fois,
« Ouvrez, dit-elle, ouvrez », et l'on ouvre à sa voix;
Une femme courbée, et tenant un rosaire,
A peur de révéler sa profonde misère.....

Une des plus belles pièces du Recueil a pour titre : *Les Trois Corinnes*; elle est dédiée à Mlle Delphine Gay. On s'aperçoit dans les vers suivans de l'heureuse influence d'une telle invocation :

Corinne de la France, apprends-nous d'où tu sors :
L'âme de la thébaine habite ton beau corps.
Cette âme a voyagé, se voilant de tristesse,
Et d'Athènes à Rome et de Rome à Lutèce;
Et féconde à présent comme un champ rajeuni,
Elle a recommencé comme elle avait fini.

Notre Corinne enfant, prêtresse de la lyre,
Oh! qu'elle est belle aussi dans son naissant délire!
Elle a changé de nom, et sa gloire aujourd'hui
Comme l'astre de Thèbe en France a déjà lui.
Une grâce enivrante à sa beauté se mêle,
Et ses chants inspirés sont gracieux comme elle;
Déjà d'une couronne ornant ses blonds cheveux,
Son jeune et beau génie a fait plus que nos vœux;
Déjà c'est un honneur de marcher sur ses traces :
Il sera trois Corinnes, ainsi qu'il fut trois Grâces.

Rivaux de la prêtresse et dans son temple admis,
Nous tous, l'environnant de nos lauriers amis,
Nous redirons ses chants sur nos lyres confuses,
Et nous l'invoquerons : on invoquait les muses.

On est heureux de savoir qu'un homme qui fait de pareils vers est encore très jeune; nous aurons longtemps à jouir d'un talent auquel il pourra donner toute la perfection *humaine*, en étudiant sans cesse les grands modèles pour le style, et la nature et le cœur humain, pour les images et les sentimens. M. Belmontet doit surtout s'appliquer à apporter plus de rectitude et de lucidité dans ses compositions. Le parti qu'il a pris de les comprendre toutes sous la dénomination générale de *Tristes*, n'est pas d'ailleurs sans inconvéniens. Plusieurs pièces, telles que *la Femme*, *l'Adolescent*, *la Convalescence*, *le Bel âge*, semblent par leurs sujets avoir peu de rapports avec un pareil titre, et l'auteur, pour les faire entrer dans son système, a été forcé d'outrer, et même quelquefois de dénaturer les choses. Il en résulte un peu de monotonie dans l'ensemble; c'est un des défauts de l'Ecole actuelle, que je puis reprocher sans scrupule

à M. Belmontet, qui en possède en même temps les plus rares qualités. Tel qu'il est, son livre révèle un beau talent et une belle âme; il touche, il entraîne, il charme..... Ces vilains romantiques n'en font pas d'autres.

Je trouve une nouvelle preuve de cette vérité dans les *Mélanges poétiques* de M. Ulric Guttinguer*. Le nom de cet auteur est un peu germanique, mais rien n'est plus français que son cœur et son esprit. Ce n'est pas le reproche de monotonie qu'on peut adresser à ce Recueil; on y trouve des poëmes, des fables, des élégies, des romances, des épîtres, etc. On y trouve surtout une élégance de style, un naturel, une grâce de versification et un parfum de poésie auxquels la *Muse française* aurait dû rendre hommage depuis long-temps. Le jour de la justice est enfin arrivé pour M. Guttinguer; je veux qu'elle soit éclatante, et pour cela, je vais transcrire ici toute son élégie de l'*Enfant malade* :

Retirez-vous, amis, laissez-moi seul près d'elle;
Que je presse sa main dans ma main paternelle,
Sa main sèche et brûlante!..... O l'enfant de mon cœur!
Qui charge ainsi tes yeux d'une épaisse langueur?
Quel feu court dans ton sang, le trouble, le dévore?
Hier sur nos gazons tu folâtrais encore,
Hélas! et te voilà sur le lit des douleurs!
Lève tes yeux sur moi!..... lève-les, ou je meurs!.....
Tu m'entends donc enfin! je revois ton sourire;
Mais tu brûles toujours! ton pauvre cœur soupire;
Pourtant ta voix est calme, et ton regard si doux!
De ce mal inconnu tu crains peu le courroux;

* 1 vol. grand in-8°, prix 4 fr., chez Boulland, rue du Battoir, n° 12 (M. F.).

Quand dix printemps à peine ont passé sur ta tête,
Tu braves, jeune fleur, le vent de la tempête;
Tu crois qu'elle réserve et sa grêle et ses traits
Pour le front élevé du chêne des forêts!.....
Non, la plus faible plante, au sein des prés cachée,
A la vie, à l'amour, est par elle arrachée.
Mais peut-être qu'un ange en secret t'a parlé!
En te montrant le ciel il t'aura révélé
Des destins ravissans, et des jeux sans alarmes,
Et des champs pleins de fleurs, et des fêtes sans larmes;
Et tu souris, ma fille, à l'ange triomphant.....
Oh! ne va pas le croire, enfant!
J'ai vu mourir!..... la mort est bien amère!
Cherche le ciel près de ton père,
Ma fille! la vie a des biens,
De doux rêves, de doux liens;
Ne t'en va pas sans les connaître;
Les cieux les ignorent, peut-être!.....
Le monde a des périls! je serai près de toi;
Je les connais, j'en défendrai ta vie,
Je la sauverai de l'envie,
Ses traits n'iront que jusqu'à moi!

Mais si la voix du ciel l'emporte sur ton père,
Si Dieu par un regard te ravit à la terre,
Je suis prêt, mon enfant, je quitte pour jamais
Mes champs et mes plaisirs, et tout ce que j'aimais!
Et dès que j'aurai vu de formes immortelles
S'embellir tes traits adorés,
Je te serre en mes bras, je m'attache à tes ailes,
Et je monte avec toi vers les parvis sacrés!
Pour éviter de Dieu le regard trop sévère,
Je cacherai mon front dans ton sein radieux;
Ta douce voix dira les mots de la prière,
Et ton père avec toi s'asseoira dans les cieux.

Certes on est poëte quand on parle un tel langage.

Il n'était pas possible de rajeunir avec plus d'art et de bonheur des tableaux et des situations déjà présentés par plusieurs écrivains très distingués. C'est qu'il n'y a rien d'impossible à un talent dont la source est dans le cœur, c'est que tous les sujets sont neufs pour une imagination fraîche. André Chénier a fait *le Jeune Malade*, qui est un chef-d'œuvre; depuis, nous avons vu paraître successivement *la Jeune Malade*, *la Sœur malade*, *la Jeune Fille malade*, *le Poëte mourant*, *la Mère mourante*, etc., et ces diverses élégies, malgré l'uniformité apparente du sujet, n'ont eu entre elles que celle du talent, mais je ne croyais pas qu'il fût possible d'étendre plus loin cette galerie d'infirmes, sans risquer d'indisposer les gens qui se portent bien; M. Guttinguer, avec son *Enfant malade*, vient de prouver que j'étais dans l'erreur. Je ne pense pas toutefois en commettre une en affirmant qu'à partir de ce jour l'exploitation des agonies et des maladies est interdite pour long-temps au commerce poétique; et, afin de décourager toutes les spéculations futures en ce genre, il faudrait qu'un jeune auteur de ma connaissance me permît de publier une élégie qu'il intitule : *l'Oncle à la mode de Bretagne en pleine convalescence*. Ce serait bien certainement la clôture définitive de toutes les poésies pharmaceutiques.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir citer quelques passages des charmantes compositions ayant pour titres : *la Mer, la Sunamite, le Refus, l'Eloignement,* etc., etc.; on verrait que M. Guttinguer sait parcourir avec la même habileté presque toutes les cordes de la lyre. Ce recueil est terminé par une épître de M. de Latouche, en réponse à une autre

épître de M. Guttinguer. C'est en même temps une bonne fortune pour le livre et un voisinage dangereux pour l'auteur que des vers de M. de Latouche. Heureusement que M. Guttinguer ne doit craindre aucun voisinage. Plusieurs journaux ont cité des fragmens de cette épître, où les délicatesses les plus exquises de l'esprit français percent à travers le luxe de la plus riche poésie; elle est déjà dans la mémoire de tous les connaisseurs, et je n'ai pas la prétention d'agrandir sa renommée; je n'en parle ici que pour me plaindre de M. de Latouche à lui-même; tous les prétextes sont bons pour amener une querelle. M. de Latouche a des trésors de poésie; mais presque toutes ses richesses sont en portefeuille, et il en jouit comme un avare. C'est abominable. Il semble dire à la gloire :

Quand je voudrai de toi je n'ai qu'à dire un mot.

Cela peut lui suffire, mais cela ne nous suffit pas à nous. Il devait ce me semble publier un recueil sous le titre de *la Mythologie du village*. Déjà M. Charles Nodier l'avait proclamé l'Hésiode du romantisme, et M. Charles Nodier est connaisseur en fait d'Hésiode et même de romantisme. Que M. de Latouche mérite donc bien vite, aux yeux de tous, le glorieux surnom que lui a donné un de nos plus charmans écrivains... Il ne conçoit donc pas tout le plaisir qu'aurait la *Muse française* à être pour quelque chose dans sa célébrité.

Mais il faut quitter M. de Latouche, l'*Eglise* m'appelle. *L'Eglise de Brou* est un petit poëme de M. Gabriel de Moyria; M. Gabriel de Moyria est un poëte de la ville de Bourg; la ville de Bourg est le chef-lieu du département de l'Ain; mais c'est égal, il y a du

talent et beaucoup de talent dans *l'Eglise de Brou*. C'est une vieille tradition, ce sont les douleurs et la mort de Marguerite de Bourbon et de Philippe II, duc de Savoie, qui font le sujet de ce poëme où l'on trouve des vers comme ceux-ci :

A l'asile des morts un saint respect est dû.
Naguère, cependant, une horde insensée
Aux plus grands attentats par la haine poussée,
Envahit cette enceinte, et, reniant son Dieu,
Fit d'imprécations retentir le saint lieu!
Aussitôt des élus les images sacrées
Sont aux cris de la haine en lambeaux déchirées :
Une main sacrilège, instrument du chaos,
De l'autel dépouillé renverse les flambeaux ;
Le Fils de Dieu lui-même, ô crime sans exemple!
Par ces profanateurs est chassé de son temple,
Et l'ange gardien de ce séjour pieux,
Eperdu, gémissant, remonte vers les cieux.
C'en est fait, plus de frein, le crime se consomme,
Le bras du Tout-Puissant paraît céder à l'homme;
Un délire farouche est lui seul écouté;
Plus de loi, plus de Dieu, le temple est dévasté,
Son clocher colossal avec fracas succombe,
Et les morts de terreur frémissent dans leur tombe.

Ces vers sont d'une bonne école et d'un ton de poésie soutenu. Il faut féliciter M. de Moyria de son style et de ses sentimens. Il a fait preuve de bon goût et de bonnes doctrines jusque dans le choix de son épigraphe empruntée au *Génie du Christianisme*. En morale comme en poésie, en religion comme en politique, c'est toujours sous l'étendart de M. de Chateaubriand qu'il faut marcher, si l'on veut aller droit et loin.

Il me reste bien peu de place pour rendre compte

d'un poëme qui doit cependant en tenir une assez grande dans l'opinion des vrais amateurs. Il a été composé par M. Edouard Delprat, *sur le Dévouement de Pierre Desse, commandant le brick français la Julia**. L'auteur et le héros sont peu connus, mais tous deux méritent de l'être et le seront bientôt. M. Edouard Delprat a célébré un des plus beaux faits qui honorent la marine française, par des vers dont la littérature française doit s'honorer à son tour. Pierre Desse, au milieu d'une tempête horrible, a sauvé des hommes que son poëte peut charmer sur le rivage. Mais laissons parler M. Delprat lui-même.

Oui, l'homme avec orgueil dans les combats succombe !
Il sait que, debout sur sa tombe,
Demain la Renommée élèvera la voix,
Que des mères seront jalouses de sa mère,
Et qu'au récit de ses exploits
L'avenir, en passant salûra sa poussière.

Mais lorsque l'ouragan se lève, et, sur les flots,
S'avance environné des ombres du chaos,
Entre l'homme et les cieux étend son aile immonde
Et du deuil éternel vient menacer le monde,
Si la mort dans la nuit promenant sa fureur,
Apparaît aux héros, seule, avec son horreur,
Et montrant de sa main froide et décolorée
L'oubli prêt à s'asseoir sur leur cendre ignorée.
Ah ! qu'il reçut un cœur et noble et généreux
Celui, etc.....

Je suis obligé d'interrompre ici cette citation pour pouvoir mettre sous les yeux du lecteur les vers qui

* Un vol. in-8°. Chez Ladvocat, libraire au Palais-Royal. Prix 1 fr. (M. F.).

terminent le poëme. C'est lorsque le vaisseau de Pierre Desse rentre dans le port aux acclamations de tout le peuple qui pleure d'admiration et de reconnaissance :

Ainsi, lorsque la Grèce, heureuse aux temps antiques,
Célébrait de ses dieux les fêtes poétiques;
Quand la verte Délos, dans la saison des fleurs,
Plus belle, souriait à ses riantes sœurs,
Et vierges, et guerriers, des coteaux, des prairies,
Accouraient au-devant des saintes Théories.
Dès que la voile blanche et les vaisseaux dorés
Brillaient à l'horizon sur les flots azurés,
On voyait l'encens pur monter en doux nuage,
Et les enfans jetaient des fleurs sur le rivage;
Et les voix s'unissant aux luths mélodieux,
L'hymne saint accueillait le navire des dieux.

Il y a dans ce tableau une grâce, une fraîcheur, un coloris dont peu d'écrivains ont le secret. C'est que M. Edouard Delprat n'est pas seulement un bon versificateur, il est poëte, et s'il est très jeune, comme on l'assure, il pourra prendre un rang distingué parmi les poëtes de cette époque. Je voudrais que les sincères éloges que je lui donne ici lui fissent la moitié du plaisir que m'ont fait ses vers. Je voudrais surtout qu'il méditât et travaillât son style et ses compositions de manière à mériter de plus en plus ces éloges dont une partie ne lui est encore donnée qu'à titre d'encouragement. *La Muse française* ne se corrigera jamais de favoriser les espérances du talent.

S. de FONTENELLE [E. Deschamps].

P. S. On met en vente dans ce moment, chez tous les libraires, la troisième édition des essais poétiques

de Mlle Delphine Gay. Je l'apprends et je m'empresse de constater ce triomphe de la belle poésie dans un siècle si prosaïque. Je n'ai rien à ajouter aux hommages dont le talent de Mlle Delphine Gay a déjà été l'objet dans un de nos derniers numéros; mais elle va trouver moyen d'ajouter encore à sa gloire et à son succès par la publication d'une nouvelle élégie dont elle a enrichi cette 3e édition. Cette élégie, qui est dédiée à Mme la duchesse de Duras, a pour titre : *Ourika*. La voici :

Vous, dont le cœur s'épuise en regrets superflus,
Oh! ne vous plaignez pas, vous que l'on n'aime plus!
Du triomphe d'un jour votre douleur s'honore;
Et celle qu'on aima peut être aimée encore.

Moi, dont l'exil ne doit jamais finir,
Seule dans le passé, seule dans l'avenir,
Traînant le poids de ma longue souffrance,
Pour m'aider à passer des jours sans espérance,
Je n'ai pas même un souvenir.

A mon pays, dès le berceau ravie,
D'une mère jamais je n'ai chéri la loi;
La pitié seule a pris soin de ma vie,
Et nul regard d'amour ne s'est tourné vers moi.

L'enfant qu'attire ma voix douce
Me fuit, dès qu'il a vu la couleur de mon front;
En vain, mon cœur est pur, le monde me repousse,
Et ma tendresse est un affront.

Une fois, à l'espoir mon cœur osa prétendre;
D'un bien commun à tous je rêvai la douceur :
Mais celui que j'aimais ne voulut pas m'entendre,
Et si parfois mes vœux troublaient son âme tendre,
L'ingrat! il m'appelait sa sœur!

Une autre aussi l'aima, je l'entendis près d'elle,
Même en voyant mes pleurs, bénir son heureux sort,
Et celui dont la joie allait causer ma mort,
Hélas! en me quittant ne fut point infidèle.

Je ne puis l'accuser; dans son aveuglement,
S'il a de ma douleur méconnu le langage,
C'est qu'il croyait les cœurs promis à l'esclavage
Indignes de souffrir d'un si noble tourment!

Malgré le trait mortel dont mon âme est atteinte,
Auprès de ma rivale on me laissait sans crainte!
Elle avait vu mes pleurs, et les avait compris;
Mais, ô sort déplorable! ô comble de mépris!
Charles, je t'adorais..... et ton heureuse épouse
Connaissait mon amour et n'était point jalouse!

Que de fois j'enviai la beauté de ses traits!
En l'admirant, mes yeux se remplissaient de larmes;
Et triste, humiliée, alors je comparais
Le deuil de mon visage à l'éclat de ses charmes!

Pourquoi m'avoir ravie à nos sables brûlans?
Pourquoi les insensés, dans leur pitié cruelle
Ont-ils jusqu'en ces lieux conduit mes pas tremblans?
Là bas, sous mes palmiers, j'aurais paru si belle!

Je n'aurais pas connu de ce monde abhorré
Le dédain protecteur et l'ironie amère;
Un enfant, sans effroi, m'appellerait sa mère,
Et sur ma tombe, au moins quelqu'un aurait pleuré!

Mais que dis-je? O mon Dieu! le désespoir m'égare :
Devrais-je, quand aux cieux la palme se prépare,
Lorsque tu me promets un bonheur immortel,
Regretter la patrie où tu n'as point d'autel!

Ah! du moins qu'en mourant tout mon cœur t'appartienne
La plainte, les regrets ne me sont plus permis!
Dans les champs paternels, à d'autres dieux soumis,
Je n'eusse été qu'heureuse... Ici je meurs chrétienne!

Je n'ajouterai pas une ligne de prose après de pareils vers, dont le charme sera senti par tout le monde, comme l'a été la délicieuse *nouvelle* qui les a inspirés. Je ferai seulement remarquer que si *Ourika* n'a eu qu'une existence amère et incomplète pendant sa vie, la voilà maintenant en possession d'une double immortalité; c'est une compensation qui lui était bien due.

MŒURS

ESQUISSES MORALES *

Dicere de vitiis, parcere personis.

Lorsqu'il y a eu dans un pays une éruption volcanique ou un fort tremblement de terre, le sol ayant été bouleversé de fond en comble, les sites sont quelquefois changés, et métamorphosés d'une manière miraculeuse. Une montagne aride s'est aplanie et est devenue une vallée riante; où nous avions admiré un lac calme et limpide, je rencontre un fleuve impétueux qui me ferme le passage; cette forêt vaste qui nous avait offert de si beaux ombrages a disparu; à sa place, un désert triste et sablonneux s'étend à perte de vue. C'est le même endroit du globe, mais ce n'est plus le même pays; l'homme qui y est né, et qui l'a habité toute sa vie, a de la peine à s'y reconnaître; il demande son chemin à deux milles de sa demeure, il doute par instans s'il n'est pas en exil ou si ce qu'il a devant les yeux n'est pas le résultat d'un songe.

* Ces pensées et ces *caractères* font partie d'un ouvrage sur les mœurs, qui doit être publié d'ici à quelque temps (M. F.).

Faibles images des changemens de toute espèce qu'une révolution unique dans son genre a opérés parmi nous!

En général, on condamne ou l'on absout les révolutions, bien moins, d'après les principes de la justice et de la morale, que d'après la manière dont elles nous ont traités, ou suivant le rôle que nous y avons joué. C'est ce qui rend notre histoire contemporaine si difficile et presque impossible à écrire.

Dès le moment que le peuple eut conquis une grande influence dans l'état, l'art de la comédie est devenu extrêmement épineux. A la vérité nous avons un bon modèle dans Aristophane; mais les parvenus entendent si mal la raillerie!

Le temps de faire rire le parterre et la ville aux dépens de la Cour est un peu passé; qu'on se rassure, il pourra bien revenir; celui de les faire rire aux dépens d'eux-mêmes est venu, et il est même, pour ainsi dire, en plein rapport. Mais qui osera? Nous avions un poëte comique de hautes espérances, qui aurait pu remplir une partie de cette tâche difficile et glorieuse; déjà il allait saisir ses pinceaux, lorsque tout à coup il se mit à réfléchir qu'il lui serait plus profitable et moins dangereux de flatter le siècle que d'en ridiculiser les vices; et il s'est fait écrivain politique, je me trompe, panégyriste; il loue nos vertus. Félicitons-le, ce métier commode lui a complètement réussi : il roule voiture, et les honnêtes gens le méprisent.

La haute comédie est aujourd'hui à peu près délaissée par les auteurs; le petit nombre de ceux qui essaient d'y atteindre, suit une route usée et ne nous offre guère qu'une satire banale des mœurs de l'autre

siècle, ou un mélange bâtard de ce qui est et de ce qui n'est plus. La raison en est simple : pour traiter franchement des sujets neufs et pris dans les mœurs présentes, il faut avoir, en outre d'un grand talent, beaucoup de vertu et de courage, réunion rare dans tous les siècles! Assurément Molière n'était pas un lâche lorsqu'il peignait Tartufe; mais où est le poëte valeureux, où est le héros qui nous peindra le Tartufe de nos jours?

Le péril qu'il y a d'attaquer des vices et des ridicules populaires, s'étend même jusqu'au moraliste. La solitude de son cabinet ne le défend pas toujours des représailles de la multitude. Son moindre risque est de voir son livre rester honteusement dans la boutique du libraire. Tout moraliste qu'on soit, y a-t-il beaucoup de philosophies qui aillent jusque-là?

Les moralistes qui ont le mieux réussi dans ces derniers temps, se sont plutôt attachés à saisir avec finesse, et à fronder avec une grâce malicieuse les petits ridicules qui tiennent aux manières et aux usages d'un peuple très civilisé, qu'à dépeindre à grands traits les passions fortes, et les vices étranges nés dans le cours et à la suite de notre terrible révolution. Ils ont eu de bonnes raisons pour en agir de la sorte. Presque toujours, après une longue tourmente politique, les sentimens qui prédominent dans la société sont le besoin du repos, et le goût des idées riantes. On veut oublier à tout prix et ne point trop s'appesantir sur le présent. Des tableaux vrais et vigoureusement tracés, une morale austère, sont des objets à fuir, parce qu'ils réveilleraient des souvenirs pénibles, et peut-être des remords. L'écrivain qui veut plaire, doit donc ménager soigneusement cette

délicatesse des esprits. En conséquence, il sera plutôt doux et maniéré, que franc et hardi dans son style; ses observations spirituelles et piquantes sembleront un choix parmi les conversations de la bonne compagnie; évitant de rien approfondir, il s'en prendra moins à la réalité des choses qu'à leur apparence, et nous montrera moins l'homme que son costume et ses divers déguisemens. Sa satire, toujours tempérée par l'enjouement et une sorte de coquetterie, ne s'exercera jamais que sur des sujets que les gens du monde puissent aborder avec plaisir; et s'il se risque par hasard ou par caprice à parler des choses graves, sous sa plume elles cesseront de l'être. Il nous conduira même au *Cimetière du Père La Chaise* et aux *Catacombes* en souriant, trouvera le moyen de semer des roses sur toute la route, et au retour de ces promenades funèbres il sourira encore d'un air triste et sentimental qui produira de l'effet. Enfin, on le lira, le soir, chez *Sidonie*, par partie de plaisir, comme on prend du thé.

L'homme jeune et observateur qui entre dans le monde immédiatement après une révolution, croit arriver sur le théâtre d'un vaste incendie; il marche sur une cendre chaude, la fumée s'élève encore par intervalles du milieu des décombres; des malheureux sont là, sans asile et sans pain; riches la veille et pleins de contentement, ils pleurent maintenant la moitié de leur famille qui a péri, et le toit paternel dévoré par les flammes; et ils invoquent la providence, qu'ils avaient peut-être oubliée au jour de la prospérité. Mais ce grand désastre n'a pas nui à tout le monde, il y a eu des dépouilles, et l'incendie a trouvé des complices.

Dans une monarchie, lorsque les sales voluptés du prince ont peu à peu dégradé la royauté, que le manteau royal a été exposé aux yeux de tous sur le lit d'une courtisane; que la cour s'est prosternée, sans rougir, aux pieds de la favorite; que les immenses trésors de l'Etat, et les sueurs du malheureux, ne peuvent plus suffire à ses folles prodigalités; que la noblesse, oubliant son origine et l'esprit de son institution, se montre plus fière de ses vices et de son irréligion que ses aïeux ne l'ont été de leurs vertus et de leurs exploits; que le sacerdoce lui-même, et les premiers du sacerdoce, dépassent les plus grands exemples de scandale, et se font mépriser, par leur faste et leurs excès en tous genres, même des plus impies et des plus débauchés; qu'enfin le peuple, gâté par ces mauvais exemples qui lui viennent de toutes parts, s'est fortifié néanmoins, en participant peu à peu aux lumières et aux richesses des grands; si alors au milieu de la corruption générale vous voyez les sophistes apparaître, et fondre de tous côtés, comme une nuée d'insectes qu'attire et que fait naître la putréfaction, c'est le dernier signe; il n'y a plus de remède, la providence est lasse, et vous pouvez dire en vous-même que la monarchie va finir.

Un édifice d'une superbe apparence et d'une belle antiquité s'écroule de toutes parts. Les ans, une longue négligence, des réparations arriérées, et, ce qu'il y a de pis, des dommages imprudens et sacrilèges, voilà les causes réunies de ce délabrement affligeant. Tel qu'il est, c'est encore une ruine imposante et respectable qui pourrait durer long-temps. Mille souvenirs touchans et glorieux s'y rattachent; un de nos meilleurs rois y est né, un de nos plus grands

hommes est venu s'y reposer et dormir après la bataille où il battit si complètement les Anglais. Eh bien! on va y mettre le marteau; les ouvriers sont prêts, et déjà l'entrepreneur avide calcule, à mille francs près, ce que lui rapportera cette belle démolition, et à quel usage il emploiera ses matériaux. Que lui parlez-vous de Duguesclin, de gloire, de patrie et de beaux-arts? d'abord il s'en bâtira une charmante maison pour soi, puis une autre pour son fils qu'il est sur le point d'établir; le reste trouvera sa place. Mais enfin, n'est-ce pas une honte, une barbarie? En vérité la France..... La France dites-vous? Mais il vous prouvera, quand vous voudrez, que la France a le plus grand intérêt à ce qu'il soit parfaitement logé, lui et les siens, et *gratis* encore. Quelle différence y a-t-il entre nos réformateurs et ce publicain?

Dans les sciences proprement dites, les erreurs résultent la plupart ou d'un jugement faux ou de la préoccupation d'un bon jugement; le moral n'y entre pour rien. En politique, l'erreur a presque toujours une affinité secrète avec les passions. Il n'appartient qu'à quelques belles âmes de s'y tromper innocemment.

Eh quoi! vous faites un livre sur la morale et les mœurs du temps, et dans ce livre vous n'avez point l'art d'éviter la politique, si triste et si épineuse! Vous osez, avec le léger pinceau du moraliste, entr'ouvrir les beaux manteaux dont s'enveloppent et se parent nos hommes d'état, nos fiers tribuns et nos publicistes de toutes les nuances! Jeune homme, avez-vous bien compris votre tâche? avant de vous y résoudre, y avez-vous réfléchi mûrement et en avez-vous calculé toutes les conséquences? — J'en conviens, l'entreprise

est difficile et périlleuse, car la vérité marche nue et n'a point de bouclier ni de cuirasse qui la défendent. Mais aussi quel moyen de peindre les mœurs du siècle à part de la politique, qui est, pour ainsi dire, la lumière du tableau? N'est-ce pas elle qui colore aujourd'hui tous les objets, et s'en trouve-t-il un seul sur lequel elle ne jette pas son reflet? Vous entrez au théâtre pour admirer Molière ou le jeu sublime de Talma; qui rencontrez-vous dès le seuil, qui vient s'asseoir près de vous sur les bancs du parterre et dans les loges, qui se glisse même derrière les coulisses à travers le rouge, les brodequins et les pompons? Qui est reine à la Bourse? qui s'est installée en tyran dans tous les comptoirs? qui a banni des salons l'enjouement et la galanterie? N'est-ce pas elle qui va de temps en temps réveiller nos académies, et qui donne quelque apparence de vie à nos sociétés littéraires? Au palais, dans l'enceinte du parquet et parmi les plaideurs, la chicane, chaque jour, ne trouve-t-elle pas en elle un puissant auxiliaire? N'a-t-elle pas pénétré dans les chaumières, dans les ateliers des artistes, et même dans les colléges, où elle a tourné la tête aux petits enfans qui apprennent à lire? Que dirai-je enfin? n'est-elle pas montée jusque dans la chaire pour y substituer son code et ses maximes à celles du saint Evangile? Et vous auriez voulu qu'une puissance qui est partout, qui s'infiltre comme l'eau à travers toutes les digues, n'entrât pas dans mon livre! Mais j'en aurais conçu la ridicule pensée, j'aurais prétendu lui fermer le passage, qu'elle eût forcé infailliblement la consigne, et serait venue me surprendre à l'improviste par l'endroit même que j'aurais cru le plus sûr et le mieux fortifié.

Rien ne me paraît plus naturel et plus nécessaire que tous les gouvernemens soient soumis à certains principes de justice et de morale; mais quand je vois des gens engoués d'un mode de gouvernement, au point de vouloir l'imposer de force, et par mille moyens odieux, à tous les royaumes du monde, ce despotisme me réconcilie presque avec l'autre.

Il est parmi nous deux espèces d'hommes, qui ayant un langage tout différent et le même but, la domination, s'efforcent de nous faire accroire que la religion et la liberté sont ennemies irréconciliables. En effet, s'ils nous persuadaient les uns ou les autres, ils seraient nos maîtres. Malheureusement un illustre écrivain, un grand homme est venu à la traverse, et l'entreprise est manquée.

Les dogmes de la religion sont absolus; quels que soient les prétendus besoins de la civilisation, et tous les vains prétextes du philosophisme, on n'y eût rien changé, sans faillir. Mais la science qui préside aux gouvernemens, a-t-elle aussi des dogmes sacrés et inviolables? La politique ne prescrit-elle qu'une route unique à tous les peuples, si différens de mœurs, d'ancienneté, d'idiomes, d'intérêts, de grandeur et de situations? En un mot, n'est-il qu'un seul bon gouvernement, comme il n'existe qu'une seule vraie religion? Questions niaises, vérités triviales auxquelles les passions du siècle ont redonné un air de jeunesse et de nouveauté.

Sévère est un beau génie; néanmoins il écrit sur la politique au dix-neuvième siècle, et ne sort pas de la théologie; il les mêle, il les confond, il n'en fait qu'une seule et même chose; la tiare ne lui semble pas assez large, s'il n'y coud le manteau royal. Et ne

croyez pas qu'avant de ressusciter ce vieux système il n'ait point examiné l'état de la nation, ses besoins, ses intérêts, ses passions, ses habitudes et les grands changemens qu'ont éprouvés nos mœurs depuis un demi-siècle. *Sévère* voit tous les obstacles et les méprise; ce qui eût effrayé tout autre, le détermine; il ne fait aucune concession, et ne s'abaisse point à chercher des détours, et un langage doux et flatteur qui nous attire et nous persuade peu à peu; il marche droit à son ennemi, et prend le siècle corps à corps; enfin c'est d'autorité, les yeux levés au ciel, que, plein d'enthousiasme et de bonne foi, il nous rappelle, comme un autre Moïse, sous le gouvernement de Dieu. Comment se fait-il donc qu'un homme de génie, je le répète, qui est en même temps un homme de bien, puisse mêler ainsi l'erreur et la vérité dans la même coupe?

Lorsque *Sévère*, avec une éloquence admirable, nous reproche notre indifférence pour la religion de nos pères, notre orgueil, notre endurcissement, notre corruption, et qu'il nous fait souvenir des maux effroyables qui en ont été le châtiment, sans doute nous baissons tous la tête en signe de confusion, sans rien répondre, car notre conscience nous crie que nous méritons sa sainte colère; mais s'il nous fait un crime d'aimer la liberté, la liberté fille du ciel et revenue d'exil avec nos rois, s'il cherche à déconsidérer une forme de gouvernement consacrée et protectrice de tous nos intérêts de famille, s'il veut qu'elle soit incompatible avec une religion de paix, qui s'accommode des républiques comme des monarchies, s'il place imprudemment les citoyens faibles et mal éclairés entre leurs devoirs envers Dieu et le respect

qui est dû à la loi de l'Etat, si en appuyant un système de politique dangereux et trop cher à des hommes qui n'ont ni sa simplicité de cœur, ni son désintéressement, l'autorité de son grand talent et de ses vertus ne sert qu'à entretenir le feu de nos discordes civiles, déjà si lentes à s'éteindre; je le demande, ne nous sera-t-il pas permis, je ne dis point de l'accuser, mais au moins de nous plaindre à notre tour?

O *Sévère*, que diriez-vous d'un homme qui lutterait contre un fleuve grossi par un orage, et qui voudrait le faire remonter vers sa source; d'un autre, qui tenterait d'abaisser une montagne; d'un troisième, qui, comme Josué, commanderait au soleil de s'arrêter? Et vous, vous attaquez de front toute une génération! Vous combattez le temps, plus fort que tous les fleuves, pour lui faire rebrousser chemin! Vous entrez en lice avec l'esprit de liberté, la plus formidable, la plus indomptable passion de l'homme, celle qui remue les empires, et qui tour à tour, suivant qu'on la dirige, effraie le monde par les crimes horribles qu'elle enfante, ou le remplit d'admiration par les actions les plus héroïques et les dévouemens les plus sublimes! Oh! pourquoi, pourquoi donc, puisque nous ne sommes pas et que nous ne pouvons pas être ce qu'ont été nos pères, ne pas déclarer seulement la guerre à nos vices, en nous pardonnant notre tempérament, qu'il n'est au pouvoir de personne de changer? Au lieu de cette résistance inexorable, de ces malédictions inutiles et de ces présages sinistres, pourquoi plutôt ne pas nous guider, nous encourager, nous redresser dans une route nouvelle et difficile, où déjà nous nous sommes égarés tant de

fois ? Parce qu'il y a des fanatiques et des faux dévots, faut-il donc renverser les autels du vrai Dieu ? De même, la liberté doit-elle être responsable de nos vices qui l'offensent ? *Sévère*, le jour où vous voudrez connaître toute la puissance de vos paroles, vous nous direz, en y mêlant quelques-uns de ces beaux mouvemens d'éloquence qui vous sont si familiers et dont ma faiblesse ne saurait offrir la plus faible image, vous nous direz, comme un bon père : « Enfans, vous êtes fiers et contens de vivre sous un gouvernement libre ; je m'en réjouis avec vous : après la religion et la vertu, la liberté est ce qu'il y a de plus auguste en ce monde ; la gloire elle-même est moins belle et moins désirable. Mais, plus difficile à acquérir que tous les autres biens, pour en jouir, il faut en être digne. Déjà vous possédez des institutions qui lui sont favorables, plus favorables que toutes celles dont vous avez essayé follement ; et la sage munificence d'un de nos rois y a mieux pourvu que mille tentatives capricieuses durant des jours de licence. Eh bien, dans votre intérêt même, soyez reconnaissans du bienfait ; le temple est construit, méritez, par vos bonnes mœurs, que la divinité vienne l'habiter ; car, suivant l'adage des anciens, que sont les lois sans les mœurs, et à quoi servirait qu'une constitution, même celle dont la source est la plus pure, vous ait reconnu solennellement tous les droits de citoyens, si vous n'en avez pas les vertus ? Rappelons-nous sans cesse que l'ancienne monarchie dont nous avons recueilli quelques débris précieux, avec tant de peine, n'a péri que par la corruption des mœurs et l'oubli de toute religion. Et, depuis trente années, si tant de constitutions, qui d'abord avaient fait naître parmi vous

d'aveugles espérances, n'ont eu qu'une courte durée et sont toutes venues s'amonceler les unes sur les autres dans nos annales, ainsi que les feuilles des chênes s'amassent au fond des forêts à la fin de l'automne, ce furent certainement bien moins leurs imperfections et leurs vices qui amenèrent leur prompte abolition, que les vices dont les âmes étaient pleines à en regorger. Car, quelle plus grande folie que d'espérer qu'on bâtira solidement sur un marais ?

» Maintenant que vous êtes plus tranquilles et plus en état de vous juger vous-mêmes, jetez vos regards en arrière sur cette mer orageuse que la tempête vous a fait parcourir en tous sens; vous verrez que les écueils que vous y avez rencontrés ne sont pas autres que votre impiété, votre orgueil déguisé sous les dénominations les plus humbles et même les plus basses, votre haine de toute supériorité légitime et inévitable, votre cupidité, votre irrésolution, votre égoïsme, en un mot votre amour effréné ou tout au moins votre lâche complaisance pour une liberté mensongère qui n'était que la dispense de tous les devoirs et la consécration de tous les crimes. La liberté n'est point un vain mot à écrire fastueusement, en gros caractères, sur le frontispice des temples et sur la façade des édifices publics, et puis que tout soit dit; elle coûte un peu plus de mal.

» Aujourd'hui même, vous qui vous glorifiez d'être libres, et vous surtout qui, après tant de maux causés par la licence, réclamez encore une plus grande part de liberté, répondez, avez-vous bien le droit d'être si fiers et si exigeans ? Croyez-vous que quelques vertus de plus ne seraient pas d'un plus grand poids dans la balance politique que tous vos principes de

démocratie exaltée, en dehors de nos institutions? Ne serait-ce même pas parce que ces vertus vous manquent, que rien ne peut vous satisfaire? Et n'accusez-vous sans cesse que parce que vous méritez qu'on vous accuse? En effet, quel contraste entre les discours et les actions! A tout propos, j'entends citer autour de moi les maximes austères et les principes qui conviennent aux républiques. Mais où sont donc les républicains?

» Dans les beaux jours des républiques anciennes, on était dur à soi-même, on vivait de privations volontaires, toutes les aises de la vie consistaient à voir la chose publique prospérer et fleurir; on était assez riche, on avait assez de luxe, on se trouvait assez paré, si l'on pouvait montrer à ses concitoyens quelques blessures reçues en défendant la patrie. On discourait peu, mais on agissait utilement; enfin, à toute heure du jour et de la nuit, chacun était prêt à donner son sang, et même à verser celui de ses enfans les plus chers, si l'intérêt de l'Etat le commandait.

» De nos jours, l'esprit républicain n'est qu'une sorte d'épicuréisme qui se cache sous de beaux discours; on a fouillé dans les trésors de l'antiquité, mais non pas pour y puiser de bons exemples et des modèles de vertu, on n'en a retenu que des phrases à effet et des principes de politique impraticables dont on se fait une arme contre la patrie. On parle beaucoup de liberté, de dignité d'homme, de droits sacrés et inviolables; et l'on méprise ses ancêtres, on manque de respect envers la vieillesse et le malheur, on hait la religion, on secoue le joug de la morale et des lois, on se livre à tous ses goûts, on vit comme si Dieu

n'était pas. De même que les faux dévots dont on parle sans cesse avec mépris, on réunit les jouissances du vice et les honneurs de la vertu. Envieux, cupide, turbulent, amoureux du luxe et des voluptés, on se donne les airs de citoyen. On a revêtu la toge, on pérore du haut de la tribune; mais on a le cœur d'un esclave.

» Eh quoi! vous prétendez qu'on ne s'élève jamais contre vous qu'en haine des idées généreuses et parce que vous êtes épris de la liberté? Moi je vous accuse au contraire de ne rien faire pour elle, si ce n'est que vous la flattez dans vos discours, tout en l'outrageant par vos mœurs ou en la discréditant par votre aveugle fanatisme. Et ces discours mêmes dont vous vous parez sans cesse, ne sont-ils pas un moyen puissant de mieux satisfaire vos passions? de sorte que ce qu'il y a de meilleur en vous contribue encore au malaise de la patrie. Qui ne voit d'ailleurs que toutes ces louanges prodiguées en apparence à votre idole ne regardent dans le fond que vous seuls, puisque dès qu'on essaie de combattre vos mauvais penchans ou de démontrer la moindre de vos erreurs, vous criez d'abord au sacrilège envers la liberté? O sainte liberté, sœur de la religion et de la vertu, que tes faux adorateurs m'accusent de te haïr, qu'ils déversent sur ma tête les injures et la calomnie, qu'ils sèment mille embûches sous mes pas; j'accepte tout par amour pour toi; rien ne m'empêchera de te servir, de te frayer la voie, de démasquer les fourbes, de purifier, de fortifier ton temple qu'une main royale a élevé parmi nous, et d'y appeler sans relâche nos jeunes concitoyens. Puissent-ils long-temps après ma mort se ressouvenir encore de moi, comme les jeunes

Romains se rappelaient les Fabricius, les Fabius, les Scipions, les Cincinnatus, les Paul-Emile, et comme nous devrions nous rappeler sans cesse les Suger, les L'Hôpital, les Sully, les d'Aguesseau, les Malesherbes, et tant d'autres grands noms, l'honneur de la vieille France ! »

Tel est à peu près le sens de ce que je dirais si j'étais *Sévère*, et avec quelle éloquence ne le dirais-je pas ! Mais je ne suis pas *Sévère*, je me tais.

A Rome, le Gouvernement passa du républicain au monarchique lorsque les bonnes mœurs se furent entièrement perdues et que les vertus des premiers temps n'étaient plus qu'un souvenir importun ; chez nous, ce fut tout justement l'instant choisi par nos sages pour nous donner la république. On dit qu'ils en sont encore tout fiers.

Parmi les hommes professant ouvertement dans cette monarchie des doctrines qui tendent à la république, il en est quelques-uns dont le caractère honorable rappelle les vertus antiques. Principes et mœurs, tout chez eux est en harmonie, hors l'époque et le pays où ils vivent. O *Clitandre*, *Jérôme* et *Hilarion*, pourquoi donc n'êtes-vous pas nés à Rome sous le consulat de....., du temps de la première guerre punique, ou du moins à Boston, lors de la guerre de l'indépendance ?

Emilien est un joli homme, sa toilette est des plus soignées ; il est toujours un des premiers à adopter une mode nouvelle, quelque ridicule qu'elle soit ; il a même inventé deux manières sublimes de nouer une cravate ; son tailleur, son bottier et son coiffeur sont trois hommes illustres, je n'exagère pas, beaucoup plus illustres que *Vincent* l'académicien, qui ne

manque pourtant pas de mérite. *Emilien* se lève tard, il va au bain, déjeune chez Tortoni, s'en retourne négligemment faire une seconde toilette qui ne sera pas la dernière de la journée. C'est lui que vous rencontrez sur un joli cheval ou dans un charmant wiski, se dirigeant vers le bois de Boulogne; c'est lui que vous apercevez aux Tuileries, durant la belle saison, étendu sur trois chaises, et parlant très haut pour ne rien dire. Sa conversation roule habituellement sur le vaudeville du jour, l'étoffe à la mode, l'achat d'un cheval anglais ou sur quelque aventure galante. Souvent, au lieu de parler, il fredonne, cela dispense encore mieux d'avoir des idées. Vous le voyez presque toujours au théâtre penché sur le balcon, la lorgnette en main, ou avançant la tête à travers les coulisses. Il est l'enfant gâté des comédiennes, et il va de l'une à l'autre sans bourse délier. En revanche, dans le monde, il joue gros jeu, et l'écarté n'a pas de plus formidable champion. Il excelle surtout à se rappeler les coups surprenans; il répète jusqu'à satiété qu'au dernier bal du banquier Rotschild, il a passé quinze fois, et que son principal adversaire a été volé, dame troisième. Voilà certes un homme bien fade, bien superficiel, et surtout bien inutile, allez-vous dire? D'accord : mais voulez-vous voir un autre homme, mettez ce prince mirliflore sur la politique; en un clin d'œil, de Capoue nous passons au *forum*, et le sibarite devient un Romain. Quel langage fier et indépendant! quelle mollesse dans les mœurs, mais aussi quelle austérité dans les principes! Comme il fait résonner les grands mots de liberté et d'égalité! comme il méprise les cours corrompues et tous les rois de la terre! De quel ton cette voix douce

et flûtée parle de mourir libre plutôt que de vivre esclave! Peut-on citer plus à propos Démosthènes et Léonidas, le précepte et l'exemple? Malgré cette chevelure bouclée et parfumée, cette cravate mise avec tant de soin, et cette tournure si élégante, quel républicain farouche! O Aristide, ô Régulus, ô Caton, vous êtes vaincus.

Il pleut des *Emilien*, c'est le siècle des Brutus-Damerets.

Il y a des arbres et des plantes qui, dans certains terrains et sous certains climats, produisent des fruits vénéneux; transportés d'Amérique en Europe ou d'Europe en Amérique, leur nature change entièrement, et les fruits qu'ils donnent deviennent aussi bons, aussi salutaires qu'ils avaient été nuisibles. On peut en dire autant de quelques hommes; un siècle trop tôt ou trop tard, deux ou trois cents lieues de distance, font souvent toute la destinée.

Albleme, les républiques vous envoient des ambassadeurs, elles vous aiment et vous révèrent comme un héros, comme un grand homme; s'il faut même les en croire, vous êtes plus leur citoyen que le nôtre, et elles vous réclament vivement, indignes que nous sommes, sans doute, de posséder un si rare personnage. Eh bien! qui vous retient, on va mettre à la voile, la saison est belle et les vents vous invitent. Partez, passez les mers sur un vaisseau qui s'enorgueillira de porter votre nom, allez chercher un rivage où l'on respire un air qui convient à votre tempérament. Surtout ne regrettez rien, vous serez dans ce pays lointain moins étranger que dans notre patrie. Là du moins personne ne songera à vous reprocher votre funeste imprévoyance, votre faiblesse, votre

irrésolution, votre engourdissement dans les momens critiques où il fallait agir, en un mot, votre triste et malheureuse incapacité. A travers je ne sais quel prisme flatteur qui nous manque, les énormes fautes de votre vie politique deviendront autant d'actions d'héroïsme et de perspicacité, et la moindre de vos erreurs vous sera comptée comme une lueur de génie. Tout le monde gagnera à ce déplacement si facile, vous retrouverez là-bas votre vieille gloire que vous y avez laissée sans le savoir; la république aura un bon citoyen de plus, et notre monarchie un républicain, j'ai presque dit un factieux de moins.

Les gens de banque sont-ils devenus les premiers de l'Etat, ont-ils leur grand et leur petit lever comme les princes; je ne m'informe plus si la religion est florissante, si les mœurs sont plus pures, si le désintéressement est une vertu commune, si la politesse s'est conservée, si la monarchie est en bon chemin.

Il y a des époques difficiles pour les princes où les peuples ne sont tout à fait propres ni à la monarchie ni au gouvernement républicain. Dans cet état de choses, les factions s'arrachent le pouvoir l'une après l'autre, et la société semble avoir son flux et reflux comme les eaux de la mer. Cette lutte pénible finit le plus souvent par une corruption vénale et des transactions honteuses; ce qui ne vaut guère mieux, car un malade n'est pas guéri, parce que vous avez fermé sa plaie avant d'en avoir extrait ce qui cause sa souffrance et d'avoir purifié la masse du sang.

Les opinions politiques d'un personnage important, en dehors des affaires, se composent presque toujours de deux parties. L'une, hostile et puissante, correspond aux passions de la société; l'autre toute

d'apparat, se rattache aux lettres, au bel esprit, à la gloire. L'homme qui veut faire son chemin sacrifie la première sitôt qu'il croit le moment favorable, et il s'imagine que rien ne peut lui ravir la seconde. Cependant dès que les ongles du lion sont coupés, j'ai grand'peur pour la crinière.

Il n'est pas commun d'être d'un parti par conscience et par conviction. Les uns s'y croient appelés par le plus ou moins de naissance, les autres y sont entraînés par l'ambition ou de vils intérêts. Le gros du troupeau y est poussé par les habiles sans qu'il sache bien où il va. L'honnête homme, le vrai citoyen tient à son parti par tout ce que ce parti renferme de bon et d'utile à la patrie; mais il ne le suit pas en aveugle, et il est des circonstances où il aime mieux paraître abandonner sa cause que de trahir la justice et l'honneur.

On trouve dans quelques pays un sable si fin, que le moindre vent qui souffle le soulève et en obscurcit la clarté du jour en un moment; le duvet de certains oiseaux est si léger, qu'il en faudrait le prix de je ne sais combien de millions, pour la charge d'un seul cheval. La poussière brillante qui couvre les étamines des fleurs est d'une finesse et d'une légèreté incomparables. Eh bien! il y a encore quelque chose de plus léger, de plus volage et de plus mobile que tout cela; ce sont les opinions des hommes.

On a passé sa vie à écrire en faveur du pouvoir absolu et contre le gouvernement représentatif depuis qu'il est établi; on s'est illustré dans ce combat, comme un habile avocat qui parvient à faire briller un grand talent en plaidant une mauvaise cause. Hier encore on a prononcé, toujours dans le même sens,

un long discours dont toutes les feuilles publiques sont remplies. Qui croirait que c'est un feu mourant, qu'on est prêt à se rendre, que même ce serait déjà fait, s'il n'était pas convenable de mettre quelques formes et un peu de décence dans cette capitulation ? Que voulez-vous ! l'âge arrive, il faut bien faire une fin ; et n'est-il pas temps de songer à sa fortune et à celle de ses enfans ? Les livres resteront, voilà pour la gloire et la postérité ; on entre soumis dans le premier corps de l'Etat, voilà pour le monde et la faiblesse humaine !

Deux hommes qui ont professé constamment des doctrines contraires et suivi un chemin différent, finissent quelquefois par arriver ensemble à la même porte, celle d'un premier ministre, par exemple, et sans être trop surpris de s'y rencontrer.

Quand l'orgueil et l'égoïsme sont le fondement des oppositions dans un gouvernement mixte, et que l'amour du bien public y est presque imperceptible, faut-il s'étonner qu'elles s'apaisent à mesure que chacun des opposans trouve plus d'avantages à traiter qu'à guerroyer ?

On dit que dans les gouvernemens représentatifs la corruption est l'huile, le cambouis qui fait aller les ressorts de la machine. Cette triste maxime ne paraît que trop vraie. Du moins toute administration sage, et qui prétend à l'estime, se garde bien d'en abuser. Que, comme les empereurs du Bas-Empire, on trouve plus commode ou plus utile d'acheter la soumission des ennemis de l'Etat que de les combattre et de les vaincre ; soit, il y a des temps malheureux où l'on ne peut se sauver autrement. Mais si l'on soudoie, si, par des flatteries adroites, des honneurs et des postes

lucratifs, on attire à soi une partie des citoyens, afin de gouverner le reste à sa fantaisie et sans contradiction, cela dépasse un peu la permission.

Un parti vient-il à triompher, on peut voir à toute rigueur un ou deux hommes d'état pleins de talens et de vertus monter au faîte et tenir les rênes; mais ce qu'on ne manque jamais de voir, ce sont les intrigans du parti envahissant un bon nombre de places et de récompenses dont il n'est pas permis aux fidèles serviteurs d'approcher.

Il y a des intrigans si heureux et si favorisés, que leur fortune étonne même ceux de leur espèce, gens qui ne s'étonnent guère. Ils ont acquis leur crédit où mille autres se seraient ruinés, et dans des circonstances qui semblaient faites tout exprès pour leur confusion et leur anéantissement. Rappelons-nous seulement les commencemens de *Trivulce*. Quelle misère! quelle servilité! Pour combien peu d'argent il écrivait contre ceux qu'il sert aujourd'hui dans un poste éminent! N'était-il pas trop heureux qu'on voulût bien le recevoir dans l'antichambre et lui commander un nouveau pamphlet? Ne vous semble-t-il pas le voir encore humble jusqu'à la bassesse, pauvre jusqu'au denûment, et n'ayant pour toute ressource qu'un front qui ne sut pas rougir? Tout à coup son protecteur, ou pour mieux dire, son maître, perd sa puissance; vous croyez qu'il ne lui reste plus qu'à rentrer en terre? Eh bien, non; tout au contraire, le jour de son élévation est venu; ceux mêmes qu'il a insultés tant de fois, le prennent par la main, et le font asseoir à une place d'honneur, au-dessous d'eux. Il cesse de paraître une misérable créature, le voilà établi, et c'est lui maintenant qui décidera du sort

d'une foule d'honnêtes gens et d'hommes de mérite. Aussi, que d'orgueil! quelle dureté! quelle impudence! avec quelle joie vile il se venge en sot des affronts qu'il a essuyés comme esclave! Haï, méprisé de tous les partis, il porte la réprobation publique légèrement. Mais sa présomption même le perdra, il y a un jour marqué pour sa chute, ce jour approche, et nous le verrons peut-être plus bas que nous ne l'avons vu.

Il ne faut souvent qu'un nom illustre et vénéré, placé accidentellement parmi les premiers noms d'une administration vicieuse et corruptrice, pour mettre, durant quelque temps, l'opinion publique en suspens. Malgré tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on sait, et tout ce qu'on devine, on se contient, on se modère par respect, on espère, et l'on attend toujours. Mais que ce nom glorieux vienne, un matin, à être effacé imprudemment par ceux mêmes dont il était la dernière sauvegarde; la digue est rompue, les ménagemens cessent, les ressentimens éclatent, le mépris et l'indignation amassés de longue main, débordent de toute part, et l'on assiste enfin à la ruine d'un misérable système funeste à la liberté autant qu'aux libertés publiques.

Auguste, vous sortez du ministère plus pauvre et encore plus grand que lorsque vous y êtes entré. La gloire, votre fidèle compagne depuis trois longs mois vous attendait à la porte avec une vive impatience; aujourd'hui, au milieu d'un concours de citoyens, elle vous reconduit en triomphe jusque chez vous, célèbre votre délivrance, et ajoute une couronne à toutes celles qui ombrageaient votre front. Ne nous étonnons point de ce qui arrive, les choses ont suivi leur

pente naturelle; car les passions humaines semblent avoir, à travers les siècles, quelque chose de réglé, d'uniforme et d'invariable comme le cours des astres. Depuis votre jeunesse, bravant la mort et le bannissement, vous avez combattu les plus terribles usurpations qui aient jamais pesé sur le monde, vous avez regardé, l'un après l'autre, l'anarchie et le despotisme face à face, et les coups que vous avez portés à ce dernier dans la lutte, ne lui ont pas été moins fatals que la défaite de ses phalanges. Quand la monarchie s'est relevée encore faible et languissante, elle s'est appuyée sur vous, et ce fut votre main habile et vigoureuse qui l'affermit sur ses nouvelles bases. Depuis, aux jours de ses nouveaux périls, elle n'a jamais manqué de vous retrouver comme un ami que la mauvaise fortune rend plus fidèle et plus dévoué. Mais si vous l'avez constamment servie et honorée, protecteur des libertés publiques, vous avez été pour elle un bon fils, et non pas un flatteur. Tous les droits vous ont été chers et sacrés; au sénat et dans les conseils, votre voix éloquente s'est élevée pour défendre, tour à tour, la religion, la royauté, et la patrie. Enfin, avide de toutes les gloires, et ravissant à la fois toutes les admirations, il vous a semblé n'avoir presque rien fait, en plaçant votre nom parmi ceux des Homère, des Virgile, et des Milton, si vous ne deveniez pas l'un de nos plus grands citoyens. Après une si belle vie, je vous le demande, *Auguste*, que vous manquait-il pour la disgrâce? Mais elle a des fruits différens suivant les hommes. La plupart en sont accablés et anéantis; vous, au lieu de vous abaisser, elle vous élève et vous honore. Tous les entretiens sont remplis de vous et de vos nobles

qualités; vos ennemis eux-mêmes, et, ce qu'il y a de plus glorieux, les ennemis de l'Etat, qui sont aussi les vôtres, confessent tous votre génie et votre grandeur d'âme; et dans ce concert de louanges vont se perdre inentendues, les injures des esclaves et des histrions. Que ma faible voix se mêle à la voix publique, car il est doux de rendre hommage à la vertu et au courage d'un homme de bien, et peut-être n'est-il pas encore défendu d'accompagner jusqu'aux portes de Rome Cicéron partant pour l'exil.

A. S. SAINT-VALRY.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT v

Nos Doctrines (Alex. GUIRAUD) 3

POÉSIE

La Guirlande de Rose-Marie (Mme DESBORDES-VALMORE). 27
L'Aumône (Alex. GUIRAUD) 31
Le Punch, ode (le Comte Jules DE RESSÉGUIER) 34
L'Écho de la Harpe (Mme Amable TASTU) 37
La Bande Noire, ode (Victor HUGO) 38
La Mort du Juste (Mme Céré BARBÉ) 73
Élégie (Ch. NODIER) 76
L'Inconstant (Mme Sophie GAY) 78
Le Chant d'Exil (DE VILLEBOIS) 80
L'Isolement (Louis BELMONTET) 82
Marie de Brabant, poëme (ANCELOT) 113
L'Indifférence (C. P.) 125
La Lampe. — A Vous (Émile DESCHAMPS) 128
Apparitions sous l'arbre des Fées (Alex. SOUMET) 179
La Grèce, ode (Victor CHAUVET) 184
Fragmens d'un poëme de Suzanne (le Comte Alfred DE VIGNY) 187
L'Étoile (le Comte Jules DE RESSÉGUIER) 191
Fragment d'une tragédie inédite de Turnus (M. PICHALD). 227
La suite du Crieur du Rhône (Mme DESBORDES-VALMORE). 233
Adieux aux Romantiques (C. N.) 239
Élégie (le Comte Jules DE RESSÉGUIER) 242
Ma retraite (Alexandre GUIRAUD) 245
A Lord Byron, fragment d'un Chant élégiaque (Alex. GUIRAUD) 283
L'Attente, élégie (BRIFAUT) 289
Sur la mort de Byron (le Comte Alfred DE VIGNY) 292
Plainte de la Jeune Emma (Émile DESCHAMPS) 294

LITTÉRATURE

L'École des Vieillards (le Comte Gaspard DE PONS)..... 45
Œuvres posthumes du Baron de Sorsum (le Comte Alfred DE VIGNY)..... 54
Poëmes et Chants élégiaques, par M. Alexandre Guiraud (le Comte Jules DE RESSÉGUIER)..... 85
De l'Amour-Propre (SAINT-PROSPER)..... 94
La Bataille de Bovines..... 131
Nouvelles Odes, par Victor Hugo (Alex. SOUMET)..... 143
Amour. — A Elle [par Gaspard de Pons] (le Comte Alfred DE VIGNY)..... 155
Première Lettre sur Paris. — De quelques logomachies classiques (Ch. NODIER)..... 193
Essais poétiques, par M^lle^ Delphine Gay (Alex. GUIRAUD). 202
Éloa ou la Sœur des Anges (Victor-M. HUGO)..... 247
Poésies religieuses, dédiées au Roi par M^me^ de Céré-Barbé (S. DE FONTENELLE)..... 259
Sur Georges Gordon, lord Byron (Victor-M. HUGO)..... 297
REVUE POÉTIQUE, *Les Tristes*, par M. Belmontet. — *Mélanges poétiques*, par M. Ulric Guttinguer. — *L'Église de Brou*, par M. Gabriel de Moyria. — *Le Dévouement de Pierre Desse*, par M. Édouard Delprat. — *Essais poétiques*, par M^lle^ Delphine Gay (S. DE FONTENELLE).. 310

MŒURS

Le Dégrevé récalcitrant, anecdote électorale (LE JEUNE MORALISTE)..... 59
Une Comédie de Société (LE JEUNE MORALISTE)..... 103
Lettre écrite de Suisse..... 159
Une Journée en diligence (LE JEUNE MORALISTE)..... 213
La Guerre en temps de paix. — Ourika. — L'Académie (LE JEUNE MORALISTE)..... 263
Esquisses morales (A.-S. SAINT-VALRY)..... 325

Toulouse, Typ. EDOUARD PRIVAT, rue des Arts, 14.—6662

352

PQ
1137
M78
t.2

La Muse française

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY